



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

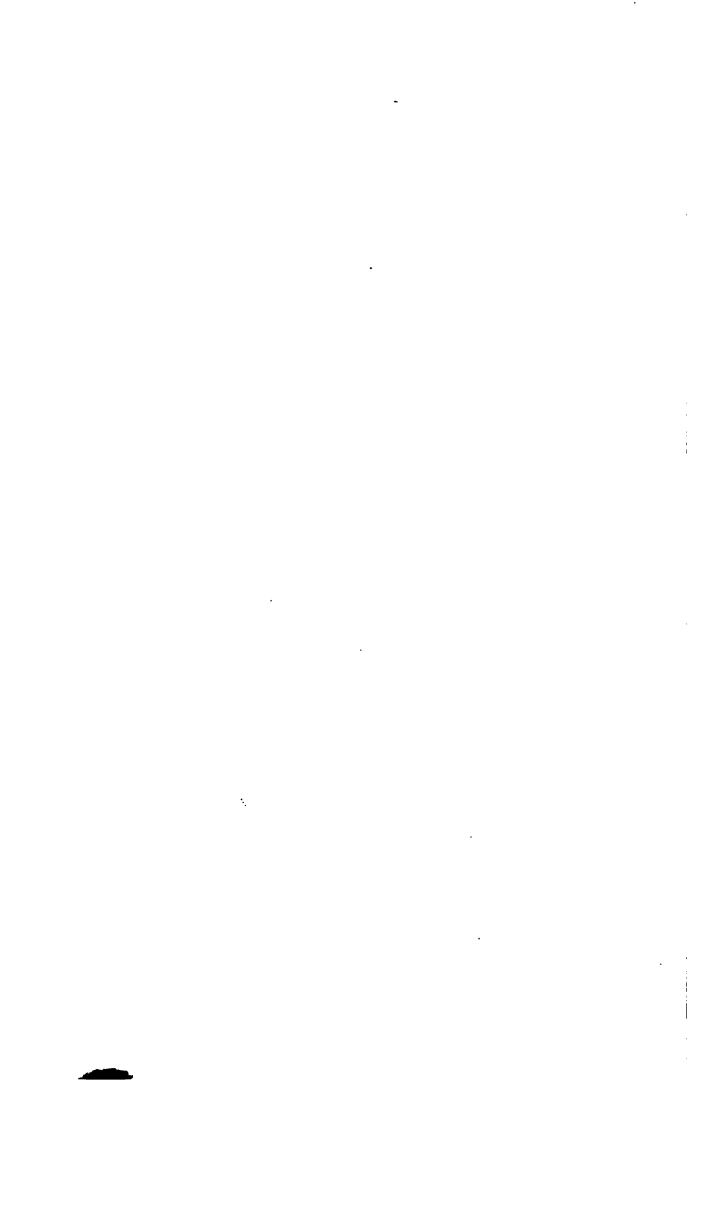
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

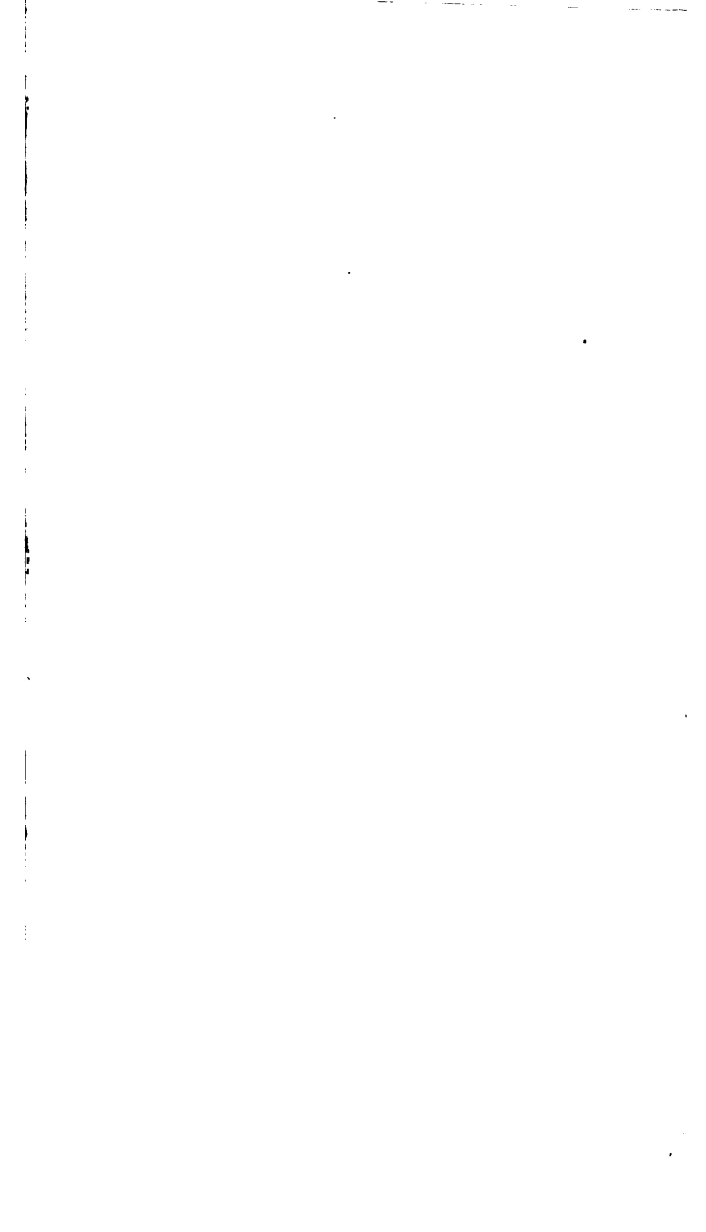
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>













**I M I R C E,**  
*ou*  
**LA FILLE**  
**DE LA NATURE.**

---

...Ut nec pes nec caput uni  
Reddatur formæ...

*Hor. Art. Poët.*

---



**A L O N D R E S.**

---

**M, DCC. LXXVI.**

THE NEW YORK

CO.

LIBRARY

OF THE CITY OF NEW YORK

848

D87L  
1776

1776

1776



ALOWDRES.

W. D. L. L. L.



# T A B L E

Des Articles contenus dans cet  
Ouvrage.

<b>E</b> <i>Pître dédicatoire à Zéphyre, Pape j</i>	
<i>Mon Education, &amp; celle de ma cousine</i>	
<i>Sophie; Préface,</i>	1
<i>Imirce, ou la Fille de la Nature,</i>	37
<i>Histoire de Babet,</i>	164
<i>Histoire de Lucrece,</i>	223
<i>La momie de mon Grand-pere,</i>	236
<i>Histoire du merveilleux Dressant, Bonze</i>	
<i>de la Mecque,</i>	309
<i>Fin tragique d'Ephigénie &amp; du merveil-</i>	
<i>leux Dressant,</i>	338

Fin de la Table.

SECRET

SECRET

SECRET

SECRET

SECRET



on hang  
punch 30re  
5-9-42  
45545

É P I T R E  
D E D I C A T O I R E  
A

Z É P H I R E.



J'ÉTOIS sans chausses, sans habits, sans chemises & sans pain, ma chere Zéphire, quand je composai cet Ouvrage. Il y avoit à Cleves(\*), Capitale de la Westphalie, un Serurier François, nommé Jérôme. Il logeoit chez son Excellence Madame la Douairiere Fricau (†), fem-

---

(\*) Méchante Ville très-mal-propre; mais ornée des plus magnifiques dehors.

(†) Madame Fricau étoit une place qui n'ettoit pas long-temps devant l'ennemi. Elle étoit

me pleine d'expérience, qui tenoit des lits très-mal-sains pour les garçons Serruriers, Menuifiers & Cordonniers, à cinq liards par tête. Jérôme fut touché de ma misere; il me proposa la moitié de son grabat, s'accommoda avec l'hôtesse; & pour deux liards de plus, il me procura l'avantage de coucher à ses côtés. M. Jérôme le Serrurier n'étoit point appétissant : aux risques de faire beaucoup de tort à mon ame dans l'autre monde, & d'être un peu excommunié dans celui-ci, j'aurois préféré la couche délicieuse & les côtés recherchés de Mlle. Hus (\*).

M. Jérôme avoit le bonheur d'être dans les bonnes graces de Madame Fricau; elle avoit jetté un coup

---

veuve d'un Trompette, d'un Fifre, d'un Tambour, d'un Chauderonnier, & en cinquiemes nocces de Jean Triboulé, Sonneur de la Paroisse de Cleves.

(\*) La plus jolie vierge du Théâtre François, mais la plus médiocre Actrice après la détestable Madame le Kain.



d'œil de sacrement sur ce Monsieur, digne d'une Duchesse ; aussi étoit-il digne de la vieille veuve , qui , en sa considération , nous avoit donné un coin distingué de son grenier. Je n'avois pas un sol pour avoir de la chandelle ; les modiques journées de mon ami ne lui permettoient point de fournir à cette dépense ; que faire ? j'imaginai , ma chere Zéphire , ce que tu vas lire.

Mon hôtesse avoit un gros chat ; jefis de la bougie avec le matou. J'arrangeai en conséquence une planche sur ma table , où , par le mécanisme artificiel de deux morceaux de bois , je fixai la tête du chat à quatre pouces de mon papier ; ses yeux étincelants jettoient une lumière qui m'éclairoit parfaitement.

Le matou , qui n'aimoit pas à rendre service , comme les Grands , s'avisa quelques jours après de fermer l'œil. Il fallut encore recourir à ma pauvre imagination. La néces-

sité est la mère des cinq grosses Fermes & de l'industrie (\*) : je fichai à une petite distance du chat un morceau de bois d'où pendoit une ficelle, au bout une balle de plomb ; & quand le matou s'avisait de fermer les yeux , je lui coignois la balle contre la physionomie ; ce qui lui fit perdre bientôt la mauvaise habitude de fermer l'œil. Avec un peu d'exercice , je vins à bout de styler si parfaitement le chat , qu'il tenoit la tête roide & fiere comme un Echevin de Paris qui va en procession faire une neuvaine à Sainte Genevieve pour avoir de la crotte. Ce fut à la lueur de cette nouvelle bougie, ma chere Zéphire , que je

---

(\*) Droit singulier imaginé exprès pour décourager les Artistes qui font à Paris, avec quelques onces d'or, un commerce de tabatières, d'éventails, de modes & de colifichets, plus considérable & plus certain que celui de nos colonies. Pourquoi engourdir les bras, taxer les talents, dimer sur l'habileté, & rogner les ailes de l'imagination & de l'industrie ?

composai l'Ouvrage que j'apporte à  
tes genoux. Je l'aurois sans doute  
perfectionné, si mon boulanger n'é-  
toit venu interrompre mes travaux  
littéraires. Cet homme effroyable  
est un vieux mortel, qui ignore ab-  
solumment le ton de la bonne com-  
pagnie; ses phrases sont d'une tour-  
nure qui ne décele point le génie  
créateur; c'est un misérable pla-  
giaire qui copie mot pour mot tous  
les boulangers de l'univers. Il m'ap-  
porte tous les trente jours une feuille  
périodique que je lis avec autant  
d'humeur que l'Année Littéraire.  
Juge, ma chère Zéphire, du ton  
de ces ouvrages, par la production  
ci-jointe.

M É M O I R E

Du pain fait & fourni à M. Modeste-Tranquille  
Xang-Xung, par Maître Honoré Durpetri,  
Boulangier à la porte de La Haye, à Cleves.

*Du premier Avril 1762.*

*Liv. S. D.*

Un pain d'une livre pâte ferme, - 0 - 2 - 6

Du 3, un pain d'une livre mollet, - 0 - 4 -

A. iij.

Du 7, deux pains à café, - - -	0 - 4 -
Du 10, un pain de quatre livres pâte molle, - - - - -	0 - 9 -
Du 15, idem, - - - - -	0 - 9 -
Du 18, un pain d'une demi-livre pâte molle, - - - - -	0 - 2 -
Du 20, un pain de quatre livres pâte ferme, - - - - -	0 - 8 -
Du 25, un pain de quatre livres bis blanc, - - - - -	0 - 6 - 6
Du 17, un pain à café, - - -	0 - 2 -
Du 30, un pain de deux livres, -	0 - 5 -

---

Total - 2 - 12 - 0

Qu'il est étonnant, ma chère Zéphire, que les honnêtes gens n'aient point de crédit chez les boulangers ! Le premier de Mai, M. Durpetri vint me demander de l'argent avec le ton d'un homme qui en vouloit. Je dois donner, me dit-il, une garniture de blonde à Mad. Durpetri ; dans notre métier, nous sommes comme les procureurs, nous avons de grands travailleurs chez nous ; tandis que nous n'y sommes pas, on peut mettre la main à la pâte. Si je ne donne pas une garniture à Madame

Durpetri, mon front sera aussi chaud que notre four ; il ne faut qu'un moment pour cela , & vous voyez que si ma femme manquoit de vertu, je serois accablé d'ennui, & couvert de honte , à cause que j'aurois de la vertu tout seul.

Je parlai poliment à M. Durpetri ; je n'injurie point mes créanciers, c'est un talent réservé à la grandeur. Après beaucoup de raisonnemens qui n'aboutissoient à rien , car je n'avois point d'argent, le boulanger, frappé de ma misère & de ma stupidité, me dit : A quoi diable vous amusez-vous à noircir du papier ? j'aimerois mieux barbouiller des roues de carrosse : un métier qui ne nourrit pas son homme, ne vaut point le gros son de ma farine ; déchirez votre plume , laissez les hommes , ne songez pas à les corriger , la plupart ont besoin de rester fots , pour se croire heureux dans ce monde & dans l'autre.

Cet homme me prenant sans doute pour un Chanoine de Notre-Dame, me fit des questions aussi naturelles que celles qu'on pourroit faire aux lâches soldats du Pape. (\*) Monsieur, me dit-il un peu rudement, pourriez-vous, par hasard, remuer le bras? Oui, assurément, lui dis-je. Bon, bon; pourriez-vous aussi lever le pied à une certaine hauteur? Oui, je trouve cela encore possible. Eh bien.... allons, levez le bras, haussiez le pied. Je fis l'un & l'autre; les ames honnêtes ont de la complaisance pour leurs créanciers.

Non content de ces questions, M. Durpetri me fit recommencer & répéter cinq à six fois cet exercice: alors il prit un manche à balai, me fit exécuter toutes les figures d'un homme qui bêche la terre. Satisfait de mes progrès, il me dit: Bravo;

---

(\*) J'entends les militaires à la solde de Rome.

suivez-moi , & je vous donnerai quittance.

Mon boulanger me conduisit dans son jardin , & me montrant la terre , il me dit : Voici une bonne mere , elle nourrit tous ses enfans ; caressez-la avec cette bêche , en remuant simplement vos bras , comme vous avez fait avec le manche du balai ; le pain ne vous manquera jamais , & de la vie vous ne devrez rien aux boulangers.

Je travaillai huit jours dans le jardin de M. Dürpetri ; le Samedi il me rendit le mémoire quittance ; & me crachant tout le latin qu'il avoit retenu , il me dit : *Disce , puer , virtutem , ex me , verumque laborem.*

Cette semaine occupée si utilement , me donna du goût pour le travail. J'admirois la nature qui avoit pourvu si abondamment aux besoins des hommes , en leur fournissant des bras. Frappé de cette attention , je me prosternai à terre , & je m'écriai :

Ô Providence féconde, que tu aimes les mortels ! comment, je n'ai qu'à remuer les bras, & rien ne manquera désormais à ma félicité ! Je travaillai encore quelques jours chez le boulangier. Le hasard me procura la connoissance d'une Dame Françoisse, qui m'offrit vingt arpents d'une terre inculte, & une chaumière délabrée ; je courus habiter cette paisible retraite, & j'y trouvai ma subsistance. Un Libraire d'Amsterdam, qui n'étoit point de ces durs Libraires Hollandois, m'envoya quelque argent pour acheter deux vaches, qui fournirent abondamment à mes besoins. Enchanté de mon nouvel état, jaloux de te faire part de mon bonheur, je t'écrivis, ma chere Zéphire : Ô doux objet, que l'univers connoisse ton cœur ; il fera toujours plus cher à mon ame que ta beauté éclatante.

Te souvient-il, Zéphire, du moment fortuné où nos cœurs s'entr'ou-



vriront ? Une tante avare & détestable t'appella du fond de la Province à Paris ; son infâme avarice te sacrifia dès l'âge de quinze ans à l'inepte passion d'un riche publicain. Ce fermier t'accabla de richesses, de biens & de ses feux impudents ; ton cœur, qui n'avoit connu que l'innocence, gémissoit dans ses bras coupables ; nous nous trouvâmes par hasard à Versailles ; tes yeux rencontrent les miens, une forte sympathie lia nos ames, l'heure d'aimer te rendit sensible, tu me donnas ton cœur, tu reçus le mien : dans les moments délectables que je passois avec toi, je te parlois sans cesse des délices de la vie tranquille ; j'osai te la peindre au milieu du faste & des richesses de tes appartements. Ces images délicieuses pouvoient-elles s'imprimer dans ton ame ? Oui, tu m'aimois, ton goût étoit le mien, & tes desirs longtemps avant hâtoient l'instant de jouir de ce sort enchanteur.

A vj

Je quittai Paris, où le fanatisme me poursuivoit ; je restai quelque temps chez un peuple dur, indigne des caresses de la nature ; aussi leur a-t-elle refusé ses bienfaits. Des hommes d'or & de boue, qui ne connoissent d'autres gentilleses que l'intérêt, peuvent ils lui appartenir ? Je quittai ce pays barbare ; je vins me fixer sur ces bords isolés, où vingt arpents de terre, une chaumière obscure, une bêche, un ruisseau, font tout mon bien. Je t'écrivis, ô fille aimable ! de venir embellir ce séjour ; tu n'y trouveras d'autre trésor que mon cœur ; je ne posséderai d'autres richesses que le tien : tu baisses ma lettre, & tu t'arraches à l'instant des bras du publicain ; tu oublies la vie voluptueuse & inutile de la Capitale ; tu voles dans ce coin heureux de la terre, où tu dois trouver ton amant & le bonheur.

A cent pas de ma chaumière, tu

m'apperçois couvert d'une grosse étoffe , une bêche à la main , cultivant un champ encore ingrat. Je songeois à toi dans ce moment , je comptois les minutes qui devoient précéder la lettre ; c'étoit le lendemain que je devois la recevoir , & tu étois déjà arrivée ; tu fors subitement de ta voiture ; & malgré la richesse de tes habits , tu te précipites dans mes bras , tu répands des larmes , ce sont celles de ton cœur ; mes levres reconnoissantes les recueillent sur tes belles joues ; je te serre tendrement : c'est Zéphire & la félicité que je fixois pour toujours dans mes bras.

Tu entres avec joie dans ma cabane obscure ; la pauvreté ne refroidit pas tes transports , tu ne cherchois que mon cœur. La simplicité qui te frappe sous ce toit rustique , est celle d'une ame qui est à toi : tu vois ma garde robe étalée sur un bâton , une méchante paire de souliers , des chausses délabrées , deux

chemises, une vieille perruque, qui, dans ses jours naissants, n'a jamais bien été qu'à l'air de mes fouliers : quelques livres, une plume mal taillée, des bribes de papier, voilà les richesses de ton amant, mais il a ton cœur.

Nous soupçons : ô Dieux ! c'est avec Zéphire que je soupe : nous élevons nos mains pures au Ciel ; il nous écoute toujours, puisqu'il nous a réunis ; du pain, des fruits, voilà les noces que ton amant t'ap-prête ; je t'embrasse, nous nous promettons une tendresse éternelle. Le Dieu de la Nature bénit nos saints nœuds. Je te conduis vers une couche que la candeur habitera désormais avec toi ; deux pieds de bois la soutiennent, un sac rempli de feuilles seches est le trône tranquille de nos plaisirs ; ta tête repose sur mon sein, tandis que, dans un songe enchanteur, je cueille les lis & les roses que l'Amour a répandues si abondamment sur tes appas.

L'Aurore paroît, elle t'éveille,  
tu souris de te retrouver dans mes  
bras, un songe t'en avoit assurée;  
ton cœur pour la première fois est  
enchanté que tes songes ne soient  
plus trompeurs : tu te leves, je vais  
te montrer nos richesses; ce sont  
deux vaches que je remets à tes  
soins. Nous partons pour la ville  
voisine, tu vends tes habits pré-  
cieux, tu troques les autres contre  
des vêtements simples. La magnifi-  
cence des premiers cacheoit tes ap-  
pas, les derniers te les rendent; as-  
tu besoin d'autre parure que tes char-  
mes? Je cultive pourtoi d'innocén-  
tes fleurs, les vents favorables de  
Paphos verseront sur leurs calices le  
baume & l'encens qu'on offre au  
Dieu qui nous enflamme; que ces  
bouquets sentiront bon! ils auront  
l'odeur délectable de ton cœur.  
Douceurs fleurs! baume de la nature!  
que vous serez heureuses! vous or-  
nerez le sein délicieux de Zéphire,

ma main vous arrangera autour de son corset ; semblables à la robe légère du printemps , les zéphyrs vous agiteront , mais son beau sein ne s'agitiera que pour moi.

Tu es déjà accoutumée dans ma chaumière , tu n'as plus de desirs ; nous nous possédons ; échappée des bras d'un sultan orgueilleux , tu ne gémis plus sur les coussins d'or de la richesse ; tes doigts , qui n'avoient touché que des roses , ne sont point étonnés de presser les flancs d'une vache pour en extraire le lait ; j'en goûterai , cet espoir a déjà payé tes peines.

Tandis que je suis à défricher mon champ , tu prépares notre nourriture : à neuf heures , tu accours , tu souris , tu vas me revoir. Dans une corbeille de jonc que nos mains ont formée , tu m'apportes du pain & des fruits ; tu viens me les offrir comme la récompense de mon amour & de mon travail... Assis sous l'om-

bre du même hêtre, nous mangeons ce pain ensemble ; qu'il l'est favorableux ! c'est Zéphire qui l'a fait, & Zéphire est à mon côté,

Tu retournes à la maison, en regardant à chaque instant derrière toi ; tu marches avec lenteur, jusqu'à ce que tu m'ayes perdu de vue. Le corps nonchalamment appuyé sur ma bêche, mes yeux suivent tes pas, je te vois encore, je te perds, je te revois ; une colline plus haute te montre encore à mes yeux, & te dérobe enfin à mes regards ; à midi je reverrai Zéphire : cet espoir ranime mes forces, je reprends mon travail.

Sans le secours de ces magnifiques babioles qui enrichissent Julien Leroi (\*), je t'appris à connoître le cours d'un astre que tu redoutois à Paris. Dans le court espace du temps qui s'envole, nous n'avons que deux

---

(\*) Fameux Horloger.

instants qui nous intéressent , le midi & le soir ; moments desirés qui doivent me ramener dans tes bras ; je t'ai montré que le soleil paroissoit à midi sur le seuil de la porte de notre chaumière ; que le soir ses rayons courbés annonçoient le retour de la nuit ; mon travail est l'aiguille d'un cadran qui trace sur mes sillons le temps où je vais te revoir ; j'avance , je découvre notre demeure , & je t'ai déjà vue ; j'arrive , tes bras sont ouverts ; Zéphire , que nous sommes heureux !

Sur un simple tréteau tu as posé la soupe que tes mains appétissantes ont apprêtée ; nous bénissons le Ciel de notre riche médiocrité & de notre amour , le plus grand de ses bienfaits ; tes charmes assaisonnent les mets que tu me présentes ; c'est pour nous aimer davantage que nous prenons cette salutaire nourriture. Le soleil est arrivé au pied du tréteau , c'est le moment qui me rappelle au



travail. Je pars , je suis triste , mes derniers regards restent sur toi , je ne puis prononcer qu'à ce soir.

Le soleil change chaque jour le moment de son coucher , ton impatience compte les minutes ; tu te trompes toujours , c'est pour me rejoindre plutôt. Je crois voir ses derniers rayons te ramener à mon champ. De loin j'ai déjà vu une ombre descendre de la colline ; je suis ému , je veux m'appuyer sur ma bêche pour mieux fixer l'objet , m'assurer si c'est toi : tu approches , je te reconnois , ma bêche tombe , mon travail est fini , mes bras fatigués s'ouvrent encore ; mais c'est pour les délasser en les entrelaçant dans les tiens. Je reviens avec toi , nous marchons lentement ; pourquoi cette lenteur , Zéphire ? ne souperons-nous point ensemble ? ne serai-je point toujours avec toi ?

Un repas frugal est bientôt pris ; nous allons dans le bois ; tu chan-

tes; Philomele qui connoît ta voix,  
te répond déjà; elle t'attendoit, elle  
fait l'heure où tu viens chanter; rival  
tendre, il t'accompagne, non pour  
embellir la douceur de ta voix, mais  
pour l'ajouter à la sienne; tu l'as  
vaincu, il est glorieux: tes chants  
mélodieux ont enivré mon ame,  
le feu de tes accords a remué ma  
veine, je compose une chanson aussi  
gaye que ton cœur; l'écho la répe-  
te, & les bois rétentissent de mes  
vers & de nos feux.

Que tu m'intéresses, Zéphire...  
tu gémis.... je tremble.... Dieux!  
quelle pâleur se répand sur ton teint!  
la mort.... va-t-elle m'ôter la vie  
avec tes jours! la douleur t'arrache  
des cris, que la douceur de tes hu-  
mides regards veulent rendre moins  
sensibles à mon cœur... Ciel! je  
vais perdre Zéphire... O Dieu de  
la Nature, ne l'as-tu faite si belle &  
si constante, que pour la montrer un  
instant à ma flamme!... ô jour heu-

reux !.. quelle joie ineffable enchan-  
te mon ame ! tu viens de mettre au  
monde un tendre fruit de nos amours :  
c'est ton image, j'y reconnois ces  
traits que ta beauté a gravés dans  
mon cœur ; je l'embrasse mille fois  
cette chère fille, c'est Zéphire mul-  
tipliée... Comment ! tu n'es pas seule  
dans mon cœur, tu te plais de voir  
mon ame partagée, tu t'applaudis  
de ces nouveaux sentiments ? Zé-  
phire, à ta joie, je reconnois une  
mère.

Voilà, chère Zéphire, l'histoire  
de nos cœurs ; que la simplicité &  
l'ardeur de nos jours sereins passent  
comme les plus longues journées  
de l'été, pour revenir encore ! Puis-  
sons-nous les voir ainsi pendant soi-  
xante automnes ; après cet âge, finir  
au premier printemps, comme Phi-  
lémon & Baucis !

O bonheur ! ô félicité que j'ai  
cherchée si long-temps, je ne vous  
dois pas à Jean-Jacques, au sage

Adiffon, au fou de Pascal, ni au frere Croiset de la Compagnie de Jesus; c'est à toi seul que je la dois, brutal Durpetri, dont la voix baroque & barbare a servi d'organe à la nature. O mon boulanger ! ô mes bras, que je vous ai d'obligation ! ô intelligence, dans laquelle je cherchois mon bonheur, que m'avoistu inspiré ; quel bien-être pouvoistu m'offrir dans l'arrangement bizarre de quelques rimes stériles & ingrates ? L'exil, l'emprisonnement & la haine des fots ont couronné mes premiers vers.

Chenilles de Versailles, vers-luifants de Paris, gros limaçons de Province, aurez-vous le génie de jalouser mon bonheur ? Vos cœurs, agités par l'intérêt ou la faveur, le cherchent en vain dans ces palais somptueux, dans ces spectacles puériles, & dans ces coteries plates & tumultueuses : remuez vos bras, retournez dans les campagnes ; c'est dans

le cœur de ces hommes rustiques  
que vous trouverez le bonheur ; rap-  
prochez-vous de la Nature , répon-  
dez à ses vœux , remuez vos bras , &  
vous verrez naître aussi-tôt le jour de  
la félicité.

O chere Zéphire , c'est à tes pieds  
que j'apporte cet Ouvrage : je le  
consacre à tes charmes , & le nom de  
Zéphire sera pour lui comme l'éclat  
naissant d'un beau matin qui annon-  
ce une belle journée.

Je suis ,

CHERE ZÉPHIRE,

Ton Ami ,

*MODESTE-TRANQUILLE XANG-XUNG.*

*Édertal , près de Berlin ,  
le premier Mai 1765.*

MON



MON ÉDUCATION,  
ET CELLE DE  
MA COUSINE SOPHIE.

---

P R É F A C E.

**L**ONG-TEMPS après le sage Confucius, il parut à la Chine un Philosophe éloquent, dont les idées grandes, petites & extraordinaires ne pouvoient entrer dans la tête de personne, ni rester dans la sienne.

Cet homme étoit Européen ; dès sa brusque jeunesse, il s'étoit fatigué à galopper après les chevaux qui partoient de Genève ; plus âgé, il s'étoit noirci l'ame en donnant des leçons de vertu aux belles filles du Valais : enfin , après

avoir poliffonné long-temps dans les montagnes de Savoye, il eut le bonheur d'être parfaitement éduqué par un Prêtre Irlandois qui avoit oublié son Catéchisme.

Ce Sage s'endormit un jour à l'ombre d'un buiffon. L'amour-propre marchant à quatre pattes, vint lui apporter un miroir; il se regarda dans cette glace trompeuse. Honteux de fe voir huché fur deux pieds comme fes semblables, il les quitta avec fierté, & vint gagner à quatre pattes les bords glacés de la Ruffie.

Il s'arrêta vis-à-vis de la prefqu'Ifle de Kamtzchatka (\*). La mifere, le froid & la faim alloient moisfonner les jours favants du Philofophe, lorsqu'il rencontra un ours blanc. L'animal, frappé de l'allure du nouveau fawage, s'arrêta; le feu de la vérité qui brûloit fur les joues de cet homme extraordinaire, amollit le cœur de la brute; fes yeux cruels s'adoucirent, & l'habitant des neiges vint dépofer la férocité à fes pieds.

---

(\*) Prefqu'ifle au nord de l'Asie, entre le golfe du même nom & la mer du Japon, à l'extrémité orientale de l'Empire Ruffien & de notre continent.



Les caresses de l'ours, l'intelligence de ses gestes aussi expressifs que le langage le plus éloquent, furent entendus du Philosophe. Il se mit sur le dos de l'ours, & se livra tranquillement à son instinct éclairé. L'animal glorieux de porter Jean-Jacques, traversa la mer glaciale ; tantôt il nageoit sur ces eaux froides, tantôt il marchoit légèrement sur les glaces. Après quelques jours de chemin, ils arriverent dans l'isle des ours blancs.

Les ours habitants de cette isle sont avantagés d'un instinct supérieur à la petite raison humaine qui fait des progrès si lents chez les hommes. Ces animaux furent transportés de joie en voyant un homme rendre un hommage aussi vrai à leur allure naturelle. Pour le rendre plus semblable à eux, ils le lécherent si parfaitement, que le Philosophe fut le plus élégant quadrupède de l'île. Ce fut dans le commerce des ours blancs que Jean-Jacques puisa cette grande Philosophie, l'étonnement de l'humanité ; ce fut-là qu'en suivant l'éducation des jeunes ours, il prit les premières connoissances de cette brillante manufacture de pendules à deux pieds, qui devoient

produire les Emiles & des hommes.

Le Philosophe, jaloux de se rendre extraordinaire, proposa une nouvelle marche aux ours blancs; leur prouva par trois cents soixante & quinze paradoxes, la nécessité de marcher à deux pieds. Il y a sous la voûte qui vous couvre, leur dit-il, des animaux aimables, légers, inconséquents, qu'on appelle Francois; ils ont parmi eux des Savants, des vieux Seigneurs, des Fermiers généraux, qui ne sont guere mieux léchés que vous. Un peu avant le regne de Francois I, ces animaux, infiniment petits de tête, se sont avisés de se redresser sur leurs deux pattes de derriere: cette nouvelle allure leur a donné un peu de considération dans ce monde, & l'avantage d'être impertinents chez l'étranger. Imiter ces jolis animaux: les Anglois, les Allemands, les Suisses & toutes les Nations, les copient; copiez-les aussi; vous réussirez peut-être mieux que toutes les Nations, si vous pouvez être moins ridicules que toutes les Nations.

Pour engager plutôt les ours à marcher un peu mieux que les Présidents de Toulouse, qui ont sacrifié l'innocent

Calas, le Philosophe Suisse leur dit : J'ai tourné long-temps à Paris dans le tourbillon de la bonne compagnie de quelques citoyens de Geneve, qui vendoient de mauvaises montres à répétition & de bons paquets de Faltran ; je les régalois quelquefois de concerts Italiens. En cherchant de la bonne musique sur les Boulevards, j'ai rencontré de vos freres qui marchaient à deux pieds ; il est vrai qu'ils tenoient, comme les Suisses, les pieds en-dedans ; mais en revanche, ils faisoient la révérence comme les gens du Marais, & l'exercice à la Prussienne aussi-bien que le Guet à pied de Paris.

Le système du Philosophe ne fut point goûté ; les ours blancs, accoutumés depuis la création à marcher tout naturellement à quatre pattes, ne voulurent point changer leur marche. Les lettrés du Pays lui dirent : Frere, la sagesse est une pierre tombée du ciel ; en tombant, elle s'est brisée en mille pieces : vous croyez peut-être avoir tous les morceaux de la pierre ; vous vous trompez. Pour nous que la Nature a avantagés d'une vue fine & perçante, nous ne voyons au travers de vos paupieres malades que quelques brins de poussiere tombés dans

vos yeux ; l'œil vous en cuit , vous aurez beau le frotter , vous ne verrez pas plus clair que les autres dans les profondes ténèbres qui enveloppent ce globe. Plus sage que les Rabins & les Docteurs , tâchez de faire sortir cette poussière de votre œil , & songez toujours que cette pierre céleste n'a jamais existé en entier sur la terre , & qu'il faut être parfaitement insensé pour se flatter d'être parfaitement sage.

Le Philosophe se croyoit trop éclairé pour se rendre à la logique des ours blancs ; il quitta ses chers frères ; le portier de l'académie le transporta sur son dos dans l'isle de Robinson Crusoé , où il bâtit un college pour l'éducation des garçons Menuisiers , des paysans & des Princes. Ce fut à cette fameuse école que mes ancêtres furent élevés. Mon grand-pere , mes oncles , mes tantes , & sur-tout ma cousine Sophie , y avoient puisé abondamment les principes de son inconcevable philosophie.

Mon grand-pere , qui aimoit tendrement ses petits-fils , se chargea lui-même de mon éducation. Dès que je sortis du sein maternel , il me mit sur la paille ; la nuit je pissais dans la paille. Le

bon-homme étoit enchanté des progrès de mon éducation, lorsqu'il voyoit que j'avois la paille collée au derriere. Cette paille, disoit-il, doit étouffer dès le berceau les premiers feux de l'amour-propre, & mon fils sera un jour un homme, s'il se souvient d'avoir été élevé avec la paille au cul.

Mon grand-pere, guerrier comme un marchand d'images, n'avoit pas peur des cloportes, des hannetons & des perce-oreilles. Pour me rendre inébranlable à l'aspect des pattes d'araignées, il en apportoit par poignées sur mon berceau. Je jouois avec elles, comme le jeune Hercule avec les serpents. Il est essentiel, disoit mon précepteur, qu'un enfant n'ait point peur des pattes d'araignées; c'est un défaut d'éducation dans les belles Dames de Paris, que leur aversion constante pour les vieillards, les ours & les araignées. Pour féconder les leçons de mon grand-pere, ces insectes venoient ourdir leurs toiles autour des dentelles de mon béguin.

Mon grand-pere étoit fort laid, l'âge avoit encore ajouté à la nature. Pour m'appriivoiser avec les masques, il m'of-

froit trente fois le jour la face monstrueuse. Je me fis insensiblement à la laideur de mon grand-pere, je le trouvai beau comme un Ange. Cet enfant, disoit-il, se fait à ma physionomie ; il n'aura point peur des masques, il les trouvera toujours beaux, & c'est un agrément de voir toujours de beaux masques. Les masques sont très-conséquents à la société ; tous les hommes en portent, il est donc essentiel que les enfants se familiarisent de bonne heure avec les masques.

Pour accoutumer mes yeux au feu de la Saint-Jean & aux lanternes obscures de Paris, mon grand-pere battoit le briquet à chaque demi-heure devant mon berceau ; & pour me faire au bruit de cette Ville immense, il frappoit sur une vieille marmite. Mon fils, disoit-il, sera un homme, il traversera les rues de la Capitale sans être incommodé du bruit des chauderonniers : sans la vieille marmite, mon éducation étoit manquée ; les chauderonniers, les crieuses de vieux chapeaux & M. le Kain me devenoient insupportables.

Aussi-tôt que les dents commencerent à me percer, au-lieu d'un hochet, mon

précepteur me donna des chiffons de papier, où l'on avoit façonné des macarons. Cette précaution étoit sage ; les grelots, les hochets font un tort considérable à la société : ces instruments sont la cause que la plupart des hommes n'ont plus de dents à quatre-vingt-dix ans.

Mon grand-pere m'apprit à marcher la nuit, & à me casser le nez sans chandelle ; il trouvoit sur-tout la dernière instruction merveilleuse pour me préparer sans frayeur aux spectacles des hémorrhoides & aux lunes de ma femme : c'est, disoit-il encore, la meilleure éducation qu'on puisse donner aux enfants ; par-là on leur apprend à se passer de Chirurgiens, des quinze-vingts & de bougies.

Mon précepteur avoit remarqué que mon cousin Bernard étoit un poltron. Comme il vouloit faire de moi un Richard-sans-peur, il me dit : (\*) Mon ami, tu es gourmand, tu aimes prodigieusement les gâteaux ! Veux-tu gagner un gâteau ? va-t'en porter à minuit de à bouillie chaude à ce pendu accroché à

---

(\*) Ce conte est ici placé, pour faire honneur à l'érudition de mon grand-pere.

l'entrée du village. Je balançai un peu à cette proposition ; & quoique déjà familier avec le masque de mon grand-pere , celui du pendu , un peu serré du bas , me paroissoit trop effroyable. Cependant l'envie de dévorer un gâteau me fit accepter le marché. Tandis qu'on faisoit la cuisine du pendu , un domestique avoit couru à ce triangle irrégulier , & s'étoit couché sur l'un des angles. Je portai la panade dans un vaisseau au bain-marie , je l'offris toute bouillante au pendu. Le domestique stylé , me dit : Chien d'étourdi , tu me brûles la gueule , ta bouillie est bien chaude. Quoique je crussés que c'étoit le pendu qui parloit , je n'en fus pas effrayé , j'avois vu le masque de mon grand-pere , je répondis sur le même ton : Coquin , tu n'as qu'à souffler. Le domestique alors se découvrit , me complimenta sur ma fermeté. Je revins à la maison , mon grand-pere m'embrassa , & me dit : Cher Emile , tu réponds à mes vœux , tu n'auras pas peur des pendus & des araignées , tu seras un homme , & ton cousin Bernard un poltron.

Devenu plus grand , mon précepteur m'apprit à peindre sans principes & sans



maître; nous peignions la nature telle qu'elle s'offroit à nos yeux. Ce que j'attrapois le mieux, c'est que quand je trempois mon pinceau dans de l'eau claire, je peignois parfaitement de l'eau claire; les oiseaux s'y trompoient, comme aux raisins de ce fameux Peintre de l'antiquité.

A quinze ans, on m'endoctrina du métier de Menuisier; malgré mon application chez Maître Jacques, je n'appris jamais qu'à faire des chevilles; il m'a resté une si forte teinture de cet art, que j'en fourre dans la prose, dans la ponctuation, & sur-tout dans les vers.

A vingt-trois ans, il fut question de me trouver une femme. Mon grand-père vouloit me donner Mlle. Desmarets, née Demoiselle, fille du bourreau d'Estampes, belle-sœur de Messire Charles Samson, bourreau de Paris. La Demoiselle étoit assez jolie. Le bon-homme en faisant ce mariage avoit ses raisons; il attendoit des services de mon futur beau-père. Depuis soixante & dix ans que mon grand-père existoit, il avoit mérité million de fois d'être pendu, & cela parce qu'il jouissoit tranquillement de cinquante mille livres de revenus;

il ne pouvoit ignorer sa malheureuse destinée, il avoit lu cent & cent fois sa sentence dans son Philosophe. Pour empêcher mon précepteur de conclure un mariage si sortable, je me sauvai chez un oncle, qui avoit aussi été élevé dans les principes de la philosophie des ours blancs.

En entrant, mon oncle se plaignit de son fils, qui étoit depuis deux ans à Paris. Ce monstre, dit-il, dépense dix mille écus par an; c'étoit précisément à cause que mon cousin dépensoit dix mille écus, qu'il étoit un monstre aux yeux de mon oncle. Oui, disoit le bonhomme, j'ai demeuré six ans à Paris, je ne coûtois que dix-huit cents livres à mon pere. Mon cher oncle, lui dis-je, comment étiez-vous habillé? Très-bien; c'étoit ta grand'mere qui se chargeoit de ce soin. Vous aviez sans doute un habit de drap uni, la veste & les culottes pareilles? Voilà comme les peres & meres habillent ordinairement leurs enfants; c'est le premier portemanteau qu'un provincial apporte à Paris. Eh bien, que dira ce crâne, cela n'est-il pas solide? Assurément, cela est bon pour la durée; mais ce n'est pas le

ton : il faut des habits de goût, des modes, des... Avec dix mille écus, dit le bon-homme en m'interrompant, on a bien des habits... Ton cousin a tort. Pas du tout, c'est vous, mon cher oncle. Comment ! j'ai tort ? comment un bec jaune comme toi voudra faire la barbe à un homme de mon âge ? Tu as beau plaider sa cause... les libertins s'entendent... Mon fils peut vivre à meilleur compte. Certainement il peut vivre dans la rue de la Harpe à l'auberge des Auteurs, occuper un appartement élevé comme ces Messieurs, faire raccommoder, vingt fois ses vieux bas, voir la bonne compagnie du port au bled, se façonner l'esprit avec Manselle Nanette Dubuc & Jérôme de la Grenouillère... Ne voyez-vous pas que la dépense que fait mon cousin, lui procure la connoissance du beau monde, où il prendra de bonnes & de mauvaises impressions, fera quelques sottises sur le bon ton, sera perfide avec grace, trompera toutes les femmes, se battra avec honneur, dissipera son argent ; & quand il sera marié, il réfléchira sur les égarements de sa jeunesse, en plaisantera, & deviendra sage comme un François.

Le bon-homme n'entendoit pas la marche de notre siècle. Comment, dit-il avec humeur, mon fils a des maîtresses? Tant mieux, il ne fera pas un sot mariage; les filles entrent aujourd'hui dans l'éducation & dans la police; il en faut nécessairement dans les grandes Villes & aux jeunes gens, pour les démaïser plutôt. Je n'avois point de maîtresse, répondit froidement mon oncle; c'est sans doute ce qui a été cause que j'ai épousé ma femme qui m'ennuie furieusement; c'est un fardeau que j'enrage d'être contraint de traîner. Ah, mon oncle, croyez-moi, laissez la liberté à mon cousin, ne suivez pas les principes de votre philosophe; la nature est plus sage que lui, elle parle bien mieux au cœur des Hollandois.

Cette nation sage, qui ne s'est pas encore avisée de faire des traités d'éducation, est si persuadée que la jeunesse a un temps à passer, qu'un Hollandois demande toujours avant de marier sa fille, si le garçon qu'on lui propose a fait des sottises, ou jeté ce qu'on appelle la gourme; parce qu'ils savent qu'il y a un temps dans la jeunesse, où tous les hommes font des

sottises. C'est la gourme de l'ame ; elle attaque le cœur & l'esprit des jeunes gens, comme la teigne & la petite-vérole attaquent le corps. Quelques personnes en sont même marquées toute la vie. Nos François, par exemple, qui ont le secours des éducations les meilleures possibles, ne deviennent sages que vers quarante ans ; on feroit honteux dans notre Nation, de l'être avant cet âge. Notre gourme Françoisse est plus douce, mais plus lente à pousser, c'est la petite-vérole d'hiver ; votre Philosophe n'en garantira point son Emile ; son livre est tout au plus le secret de l'inoculation.

J'allai saluer ma tante, je trouvai ma cousine Sophie. Cette fille se faisoit adorer de tous ceux qui la voyoient : son pere & sa mere la veilloient si attentivement, que personne n'avoit encore osé lui déclarer les sentimens qu'elle inspiroit ; & le cœur sensible de ma cousine n'avoit fait que soupirer. J'étois le premier homme qui parloit librement à Sophie ; je lui dis des douceurs ; & quoiqu'elle fût la niece de mon pere, je ne trouvais point d'obstacle à l'aimer.

Comme j'étois persuadé que ma cousine ne pouvoit être sage qu'après avoir jetté sa gourme, je sentis du goût à hâter son avancement. Après quinze jours de soins, pour nous rapprocher encore plus près, nous sautâmes tous deux à pieds joints les degrés de consanguinité : je couchai avec ma cousine. Une femme de chambre, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de l'instruction, mais qui savoit se rendre utile comme les bonnes femmes de chambre, nous couvrit du voile de la discrétion : depuis trois semaines, je partageois la couche délicieuse de ma cousine.

Le diable, qui ne dort jamais, à ce que disent les Capucins, veilloit pour notre malheur. Il s'avisa, le jour de la Pentecôte, d'inspirer à ma tante l'envie de faire ses dévotions. C'étoit un usage, que ma cousine devoit faire son bon-jour quand la mere avoit envie de faire son bon-jour. A quatre heures du matin, Madame entra chez sa fille ; nous dormions profondément. La vedette, c'est-à-dire la femme de chambre, nous imitoit. Ma tante fut vivement étonnée de me voir dans les bras de sa

filles. La vieille sorcière ne fit point de bruit, elle descendit doucement, & fut conter cette aventure à mon oncle.

Le Philosophe accourut en chemise dans l'appartement de sa fille; à son aspect, ma cousine s'évanouit. Mon oncle, armé d'un bâton, me le fit tomber dix à douze fois un peu lourdement sur les épaules. Je sautai sur mon épée, je la tirai; ce brave Gentilhomme n'avoit jamais vu briller que des lames de couteaux; la longueur de l'instrument le fit trembler, il se crut mort, il cria au meurtre. Les domestiques accoururent au bruit. Ma tante, pour mieux se disposer à la sainteté du jour, vomissoit mille horreurs; dans ce moment les préceptes de Jean-Jacques furent en confusion : l'humeur, la rage nageoient sur les leçons, les sentences. Les deux Emiles, mâle & femelle, étoient deux démons.

Mon oncle vint dérechef pour frapper sa fille; je parai le coup, je le menaçai, il recula; il fit bien, je l'aurois enfilé, s'il eût touché ma maîtresse; les beaux préceptes de mon éducation ne tenoient pas contre les dangers de Sophie. Hélas! pourtant, quelle

éducation; ou plutôt quels fruits! j'avois déshonoré ma parente, & j'allois plonger mon épée dans le sein de son pere.

Mon oncle, avec les lumieres de la nouvelle éducation, étoit un imprudent de rendre ses domestiques témoins de la honte de sa fille : mais, dira-t-on, il n'est point aisé de se posséder dans ces moments? l'histoire de mon oncle, sa brutalité, arriveroient à tous les peres & meres : elles ne doivent pas arriver à Emile, c'est Jacques qui le dir.

Consterné du sort, malheureux de Sophie, honteux d'avoir violé les droits de l'hospitalité & du sang, j'étois agité de mille pensées. J'avois fait le mal, je sentoie que le bien lui étoit préférable : mais le premier étoit plus aisé, plus joli ; & toutes mes réflexions se terminoient à ces courtes paroles : pourquoi es-tu jeune? pourquoi n'avois-tu pas jeté ta gourme? & pourquoi ta cousine Sophie étoit-elle si aimable?

Je sortis du château, car le bonhomme m'avoit dit vingt fois de sortir de chez lui, avec cette fureur de répéter les choses, que possèdent si parfaitement les vieilles gens. Je vins



tristement à Paris. Je trouvai mon cousin, à qui je contai naturellement l'aventure. Ce jeune homme, qui vivoit dans la bonne compagnie, voulut d'abord m'égorger ; nous mîmes l'épée à la main ; en ferraillant, la réflexion lui vint ; il blâma les vivacités, l'imprudence de son pere, de sa mere, la sienne & la mienne : tu aimes ma sœur, me dit-il ; répare ta sottise, demande-la à mon pere, il donne dans les proverbes ; il soutient toujours qu'un bon mariage raccommode tout. Pour dissiper le noir que cette rencontre avoit mis dans notre esprit, nous allâmes voir Arlequin & Mademoiselle...

J'écrivis le lendemain à mon oncle ; j'offris de réparer l'injure que j'avois faite à ma cousine, je n'eus point de réponse. Quinze jours après, j'allai chez mon grand-pere le prier de s'intéresser à mon mariage. Il dînoit en grande compagnie ; comme enfant de la maison, j'entrai sans me faire annoncer. Le bon-homme, en me voyant, se mit à crier : Comment, malheureux, oses-tu paroître à mes yeux ? scélérat, la terre peut-elle te porter ! pourquoi la foudre laisse-t-elle respirer un monstre tel que

toi ! Cette réception rafraîchit un peu l'empressement que j'avois d'embrasser mon grand-père.

Un jeune homme de la compagnie , plus aimable & plus tendre que les vieilles gens qui étoient à table , car mon grand-père n'avoit qu'une vieille cour , tâchoit de calmer les fureurs. Comment , lui dit-il , qu'a donc fait Monsieur ? est-il si coupable ?... a-t-il assassiné ?... Il auroit mieux fait de tuer trente vauriens comme lui : hélas , Messieurs ! on l'a trouvé couché avec sa cousine Sophie , cette jeune personne , que vous avez vue ici l'été dernier : le monstre a voulu réparer sa sottise en la demandant en mariage ; mais son oncle a été plus sage. Pour les punir tous deux , il a donné sa fille à un vieux Seigneur qu'elle haïssoit ; elle est mariée depuis huit jours. Les vieilles gens dirent : tant mieux ; voilà comme il faut punir les égarements de la jeunesse.

La vieille & dure moitié de mon grand-père , plus animée & dix fois plus entêtée que son homme , pour raisonner avec plus d'éclat , faisoit un carillon horrible : je l'écoutois avec la

tranquillité d'un homme qui entend passer un carrosse. Telle est ma pratique quand j'entends crier ou déraisonner quelqu'un; parce que je suis persuadé que nous sommes dans ce monde pour entendre le bruit des carrosses & les déraisonnements de notre prochain.

Chassé de chez mon Précepteur, j'allai chez une tante, qui savoit malheureusement notre histoire. Elle avoit une fille laide & bête, deux qualités excellentes pour conserver les filles. En me voyant, elle crut que ma cousine étoit perdue. Vous ne coucherez pas ici, me dit-elle, je fais ce qui est arrivé chez mon frere. J'eus beau témoigner un repentir sérieux de ma faute, le désespoir d'avoir perdu Sophie, & lui faire entrevoir le mérite de sa fille; je ne pus la toucher.

Ma tante me croyant obstiné à refuser, envoya chercher le Curé & la Justice de sa Paroisse. Je fus saisi tout-à-coup par quinze payfans, auxquels il ne me fut pas possible de résister. Le Curé, qui étoit un dur & parfait Janséniste, exhortoit cette canaille, assurait ma tante qu'elle faisoit les volontés du Ciel en me maltraitant, qu'il falloit

toujours éloigner de sa fille les occasions prochaines du péché.

Les payfans me conduisirent lié & garrotté comme un bandit, qu'on chasse d'un territoire. A une lieue du village, ils me délièrent, & me rendirent mon cheval; je sautai à l'instant dessus, je courus sur eux; je cassai le visage à deux ou trois de ces rustres, les autres se sauverent. Ma tante avec sa belle éducation m'exposoit à tuer quelques payfans, ou à me faire tuer; & cela à cause qu'un Philosophe avoit voyagé dans l'isle des ours blancs, rêvé dans l'isle de Robinson, que ma cousine Sophie étoit jolie, & que je n'avois pas encore jetté ma gourme.

A mon retour à Paris, je trouvai une lettre fulminante de mon pere. J'employai toute mon éducation pour l'engager à me pardonner un instant de foiblesse; il ne me répondit point, je hasardai d'aller le trouver. En entrant, il prit un bâton, m'en donna rudement, à cause que ma cousine Sophie étoit jolie; il croyoit peut-être que son bâton répareroit la sottise que j'avois faite.

Chassé de la maison paternelle, je n'avois d'autre asyle que chez une jeune

Demoiselle, dont j'avois le cœur. Je fus bien reçu, la mere consentit à nous rendre heureux; mais au moment qu'elle écrivoit à mon pere, elle reçut une lettre de mon grand-pere, qui lui mandoit l'aventure de ma cousine Sophie. Le mariage fut rompu: j'eus beau lui dire que ma foiblesse étoit une faute digne de mon âge, elle répondit qu'il ne falloit pas faire de faute, que les hommes n'étoient pas nés pour en faire. La fille se jetta à ses genoux, j'en fis autant. La mere fut inexorable.

Anéanti de ces aventures, je maudissois le Philosophe & l'éducation des ours blancs. Hélas, disois-je, Jean-Jacques n'est point forcier; c'est un somnambule, qui, en copiant une cloche, croit apprendre les mathématiques aux enfants. Les hommes ont travaillé à l'éducation de leurs semblables, les Dieux ont descendu sur la terre pour les rendre meilleurs; les Sages & les Dieux ont-ils réussi? les enfants d'aujourd'hui valent mieux que leurs peres, la preuve est dans toutes les familles. Je remontai dans la mienne, je trouvai que mon pere valoit mieux que mon grand-pere; & malgré l'histoire de ma cousine, je va-

lois mieux qu'eux. Je vis qu'il seroit plus utile de faire un traité d'éducation pour les peres & meres que pour les enfans.

Nos peres & nos meres, qui n'ont écouté que leur incontinence pour nous donner l'être, se citent toujours pour exemple. A les croire, ils ont été sages comme Solon, prudents comme Pythagore. Dans leur jeunesse, ils étoient les types de la chasteté, les modeles de l'obéissance, & les miroirs sans tache de la vertu. Leurs amis, leurs enfans & leurs domestiques ne croient point à ces oraisons funebres.

Ne sachant que devenir, j'allai m'offrir à un Capitaine. C'étoit un homme de trente-cinq ans; je lui dis que j'avois eu le malheur de coucher avec ma cousine. Etoit-elle folle, me dit-il? Oui, Monsieur. Voilà un bon malheur; vous êtes heureux dans vos accidens; je voudrois avoir souvent de pareilles infortunes. Ce malheur, Monsieur, ne m'empêchera-t-il point d'entrer au service? Oh! pour cela non, nous coucherions avec toutes les filles d'une garnison, que cela ne seroit pas le moindre malheur. Le Roi raisonne mieux que les peres & meres, pourvu que vous ayez l'attention

l'attention de tourner à droite & à gauche quand je vous le dirai, vous tenir quelques heures sur un rempart sans vous écarter de votre poste, faire la cuisine de la chambrée à votre tour; car ici, aussi-tôt qu'on est soldat, on est cuisinier : en reconnaissance de vos soins, le Roi, qui a des sentimens, vous fera présent d'un habit, d'une paire de guêtres, d'un chapeau, de deux sols & demi chaque jour, du pain & de l'eau à discrétion.

J'ai vécu sept ans dans les troupes. Ces sept années me firent plus de bien que l'éducation que j'avois reçue. Le dernier de mes camarades valoit mieux que tous les peres & meres. Je n'entendois jamais dire : Le fermier n'a pas payé, cette vendange m'a bien coûté, les Bracconniers chassent sur nos terres; nous avons des cousines, & les peres & les meres ne s'avisent point de nous donner des coups de bâton.

Je conclus que le système de l'éducation d'Emile, ne pouvoit tout au plus faire d'un homme qu'une pendule à deux pieds. Je n'admirai plus les préceptes de Jean-Jacques, que comme les regles de l'horlogerie, appliquées à la nature

humaine, & le Philosophe de l'isle des ours blancs ne fut plus à mes yeux qu'un animal curieux comme le rhinocéros. Je compris que, pour donner une bonne éducation aux enfants, il falloit les mettre au service dès l'âge de dix ans jusqu'à vingt. L'Etat par ce système auroit autant de soldats que d'hommes, & la société autant d'Emiles.

Il n'y a point d'endroit où la Religion s'oublie plus aisément que dans les casernes & dans les cloîtres. Les soldats ne pensent que légèrement à Dieu. La plupart des Moines, accoutumés aux rubriques de leurs heures, croient avoir tout fait pour le Ciel, lorsqu'ils ont brailé dans un chœur, & fait le même bruit que les orgues de leur Eglise.

La vérité & la Religion n'étoient plus dans mon esprit, leurs flammes brûloient encore dans mon cœur; à la sortie des troupes, je fis de sérieuses réflexions sur les principes de la religion naturelle de Jean-Jacques: tout ce que son Prêtre savoyard nous prêche, disois-je en moi-même, a été dit par Bayle, & répété par les Anglois; rien de nouveau ni de surprenant dans cette philosophie pour les gens qui lisent; & si le



sausage de l'isle des ours blancs a paru divin dans ce morceau, il doit son apothéose à l'ignorance & aux gens qui n'ont pas le sens commun

Sans l'appareil des Mandemens qui ne font qu'irriter les Auteurs, je crois que le désordre des réflexions d'un Soldat suffira pour persuader au dur pere d'Emile, que son système ne peut porter dans l'ame cette sécurité que doit chercher l'homme raisonnable : j'entre en matière.

La recherche de la vérité est le grand objet de l'homme; notre intelligence cherche son bonheur dans la contemplation de cette vérité; plus l'homme raisonnable la cherche, plus il approche de la félicité.

Le Créateur, qui a plus d'amour pour ses créatures à proportion de ce qu'il les a créées plus parfaites, donne l'existence & l'action aux intelligences, les béatifie plus ou moins, à proportion qu'il leur a donné plus ou moins d'existence ou d'activité.

L'homme est composé d'un corps matériel & d'une intelligence qui paroissent l'inspirer tour à tour. L'un est le plaisir des sens, l'autre est la vérité : quand

L'homme donne l'effort à ses facultés, son ame alors prend le dessus, & son corps semble anéanti sans existence & sans fonctions; mais quand l'homme, matérialisé par les sensations, oublie la recherche de la vérité, c'est son ame alors qui semble anéantie & sans activité. La raison rend ces deux états sensibles dans l'homme; il n'est personne un peu attentif sur soi-même, qui n'ait éprouvé cette supériorité en suivant son intelligence, & cette infériorité en n'écoutant que ses sensations.

Dieu, qui de toute éternité comprend les idées de tous les êtres possibles, a donné librement, dans le temps établi par l'ordre de sa sagesse, l'existence à quelques êtres; il leur a donné autant de perfections que leur nature bornée pouvoit en recevoir; il a pu donner à quelques créatures l'intelligence & la liberté de faire volontairement quelque bien, & il a fait à toutes ses créatures un don infini en leur donnant l'existence, quoiqu'en les laissant dans une distance infinie de lui-même.

L'idée que j'ai de la toute-puissance & des perfections de Dieu, m'oblige à croire qu'il a donné à toutes ses créa-

tures toutes les perfections dont leur nature est susceptible ; il n'a pu les créer infiniment parfaites , leur nature étant d'être bornées & accidentelles ; il n'a pu les créer aussi libres que lui , il auroit fait des Dieux semblables à lui : il les a créées parfaites dans leur genre , il leur a donné tous les genres de perfections dont elles étoient capables ; il n'a donc pas créé l'homme tel qu'il est aujourd'hui , puisque nous avons l'idée d'une nature plus parfaite , qui nous est plus propre que celle où nous sommes aujourd'hui.

Il est évident qu'une intelligence, qui a le pouvoir d'agir sur la matière, & sur laquelle la matière a réciproquement le pouvoir d'agir, constitue notre nature ; il est conséquent que notre nature sera plus parfaite, si c'est l'intelligence qui domine & qui agit en supériorité, & si notre intelligence ne cède à la matière que lorsque l'organisation & l'économie de la machine l'exigent. Voilà l'accord parfait, & il faut conclure que c'est l'état naturel où Dieu créa l'homme. Car n'est-il pas plus raisonnable de penser que Dieu a donné à l'homme l'intelligence pour réduire les sensations de

son corps, que de penser qu'il ait donné le corps à l'homme pour affoiblir les fonctions de son intelligence ?

L'homme est donc sorti des mains de son Créateur dans l'état de perfection dont la nature humaine est susceptible ; dire le contraire, c'est rejeter l'idée d'un Dieu infiniment bon & parfait.

Il est évident que l'intelligence du premier homme en sortant des mains du Créateur, fut occupée à la recherche & à la contemplation de la vérité, & dans la pratique actuelle du bien ; il est même assuré que cette intelligence n'ayant point été affoiblie par les sensations, a dû saisir des vérités ou des rayons de vérité en plus grand nombre, & les voir plus clairement que ne peut faire une intelligence que les sensations ont occupée & affoiblie. Conséquemment le premier homme, dès l'instant de sa création, fut dans l'état de la plus grande perfection & du plus grand bonheur dont la nature de l'homme fût capable.

L'homme d'aujourd'hui n'est plus dans cet état primitif ; avide des plaisirs momentanés, que procurent les sensations de son corps, on s'apperçoit que son intelligence est affoiblie, qu'il n'a plus

cette pratique au bien. Son péché actuel décele un péché d'origine; la maladie prouve la santé : de plus, je vois des hommes défectueux; je remonte au premier, & la raison m'oblige de croire que ce premier homme a dû être parfait. L'homme est donc dégradé en sortant de ce premier état; & son intelligence cédant à la matière plus que l'organisation & l'économie du tout l'exigeoient, a perdu par-là la supériorité qu'elle avoit naturellement.

Notre être a donc besoin de réparation pour être remis dans l'état qui lui étoit naturel, ou bien il perdra de plus en plus de cet état de perfection, en s'en éloignant, jusqu'à devenir aussi imparfait que son être peut le devenir; c'est être assuré de perdre de plus en plus, que d'avoir déjà perdu l'habitude au bien & la domination sur ses sensations.

Si Dieu avoit anéanti l'homme au moment qu'il donna à ses sensations la supériorité sur son intelligence, & que Dieu eût fait en après un autre homme également parfait au premier, Dieu auroit fait un ouvrage inutile; c'est un prédicateur qui compose un bon sermon, l'efface pour en faire encore un bon : en

répétant le miracle de la création, Adam ou Pierre second n'auroit-il pas agi comme Adam ou Pierre I ?

Dieu, qui n'a jamais voulu faire rien d'inutile, & qui a vu l'abus que l'homme feroit du miracle de sa création en devenant défectueux, quoique sorti parfait de ses mains, devoit opérer, pour remettre les choses sur le même pied, un miracle de réparation supérieur à celui de la création même; au moyen duquel, l'homme qui en profitera, sera nécessairement élevé à un état de perfection, plus élevé encore que celui de sa primitive perfection, dont il ne décroîtra jamais : l'homme au contraire qui abusera du miracle de la réparation, retombera dans un état d'imperfection plus bas que celui où il s'est trouvé dans son premier désordre, dont il ne se relèvera jamais.

La raison nous fait toucher au doigt le besoin du miracle de la réparation. L'homme sorti parfait des mains de Dieu, tombe, par son propre poids, de cet état de perfection. Qui pourra après sa chute le remettre dans ce premier état ? Fera-t-il de lui-même un miracle plus grand que celui de sa création ? Il est défectueux &

dans l'impuissance d'être lui-même son réparateur. Sa nature, pour remonter à son état de perfection, a besoin d'un mérite infini; il manque à l'homme.

C'étoit donc de l'Auteur seul du miracle de la création, que l'homme devoit attendre celui de la réparation; il falloit opérer ce second miracle par une voie que la nature de la dégradation exigeoit. L'homme ayant besoin d'un mérite infini, il falloit donc qu'un être, supérieur à l'homme, s'unît au plus parfait des hommes, & ne fît qu'un tout avec cet homme; & par la perfection de ce tout, donner à la nature humaine, à laquelle il étoit uni, un mérite infini dont elle avoit naturellement besoin pour sa réparation:

Les seules lumières naturelles font envisager ce miracle, non-seulement comme possible, mais comme nécessaire. Le miracle de la réparation a-t-il été accompli? écoutons: un homme a paru sur la terre; il fut le plus juste, le plus saint & le meilleur de tous les hommes; lui seul a rempli l'être & l'état parfait de l'homme, & toutes les vues que le Créateur avoit eues dans le miracle de la création; il a uni à toutes les perfections

des vertus, la morale la plus sainte & l'unique propre à l'homme. C'est le seul de tous les hommes qui nous a fait sentir vivement l'état déchu de la nature, & la nécessité absolue d'une médiation. Son culte est l'unique digne de l'Être suprême; il est fondé sur l'humilité, culte convenable à des hommes dégradés, à des créatures subordonnées à leur Créateur; il a couronné la vérité de sa doctrine & de sa morale, en mourant pour la vérité; & si Caton assure que c'est la plus grande de toutes les perfections que de mourir pour la vérité, quelle grandeur ne doit-on pas concevoir du Législateur des chrétiens?

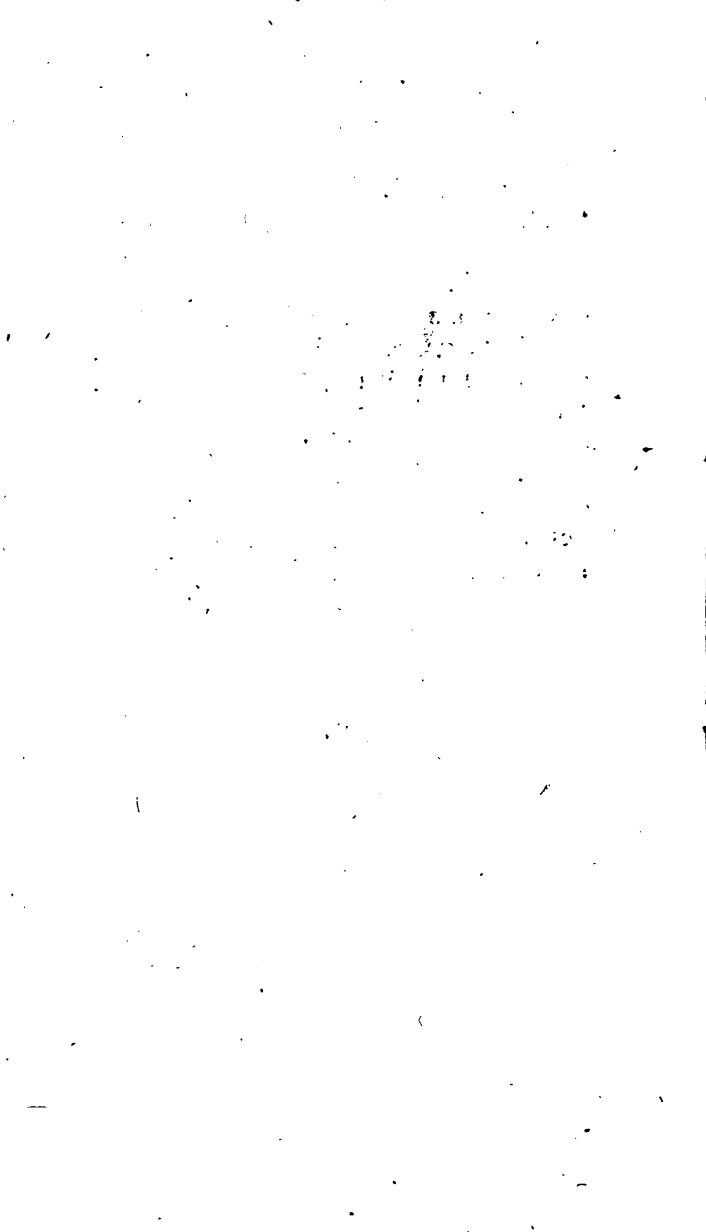
Comment l'homme a-t-il manqué? pourquoi l'homme a-t-il manqué? ces deux questions sont clairement expliquées dans mon système. Je ne le donne pas au Public, dans la crainte d'ôter un canonicat de Notre Dame à M. l'Abbé Yvon; il ne faut point enlever le pain de ses camarades. L'Eglise a de riches bénéficiers, qu'elle paye grassement pour défendre ses intérêts; il faut leur laisser ce soin. Si l'Eglise me donnoit un peu de son bien, je travaillerois pour elle; mais le faire pour rien, je ne dois point



être plus généreux que le Curé de ma Paroisse.

En entrant dans cet Ouvrage, le Lecteur sera obligé de passer sous un berceau un peu sombre : le plan ou l'exposition du sujet n'a point permis à la gayeté de ma plume de l'orner de fleurs ; en lisant, on sentira la nécessité où j'ai été d'être un peu sérieux malgré moi. La matiere s'égayera à mesure qu'on avancera vers le plus creux de la riviere. Je n'ai que faire d'avertir que cette production porte encore le sceau des imperfections de mes Ouvrages. La faim m'oblige d'aller vite.







**I M I R C E,**  
*O U*  
**L A F I L L E**  
**D E L A N A T U R E.**



E suis née en France, je ne fais dans quelle Province; je n'ai connu ni pere, ni mere; mon enfance a duré vingt-deux ans : jusqu'à cet âge, je n'ai vu ni le ciel, ni la terre. Un riche Philosophe m'acheta dès les premiers jours de ma naissance, me fit élever dans une cave à sa campagne, avec un garçon du même âge. On nous avoit bandé les yeux avec une machine de cuir, artistement ajustée : dans cet état, on nous apprit à chercher notre pain vers un panier, qui

descendoit de la voûte, & notre boisson vers un grand bassin, qu'on renouvelloit trois fois le jour par un mécanisme qui nous étoit inconnu. Lorsqu'on nous vit capables de nous aider, on mêla un arcanne à l'eau, qui nous endormit profondément.

Pendant ce sommeil, on nous ôta le bandeau; à notre reveil, nous vîmes la lumière. Notre prison étoit éclairée par deux lucarnes; elles donnoient un jour assez grand pour distinguer nettement les objets. Cette cave étoit de pierre, cerclée de fer, & le pavé de même.

Le plaisir de ce nouvel organe m'affecta gracieusement; il fit le même effet sur mon compagnon. La faim nous aiguillonna; nous cherchions en tâtant celui qui nous conduisoit au panier, dont la grandeur nous avoit toujours paru disproportionnée à la nôtre. Nous commençons déjà à crier, lorsqu'un panier descendit de la voûte. Cet objet nous fit peur, nous reculâmes vers les extrémités de la cave. La faim continuant à nous presser, le garçon plus hardi s'approcha du panier, prit un morceau de pain, m'appella avec transport; je cou-

rus au panier ; pendant notre faim nous avions découvert l'eau.

Le lendemain le panier vint à la même heure ; nous sautâmes dessus avec l'avidité des poules , qui dévorent précipitamment le menu grain qu'une servante de basse-cour leur apporte. Notre enfance se passa à sauter , à courir , à prendre mille attitudes ; nous avions de la joie : l'instant où elle étoit plus sensible , étoit le moment du panier. Nous nous entendions déjà ; nous avions peu de mots , aussi avions-nous peu d'idées. Nos paroles sortoient du gosier , & nos termes tenoient assez du cri disgracieux de certains animaux.

Le garçon , que j'appellois Emilor , qui veut dire *la force & la joie de mon être* , couchoit à mes côtés ; il ne me quittoit pas ; ma gorge avoit crû sous ses yeux. Cet objet le captivoit ; il la caressoit sans cesse : je me fâchois quelquefois ; ses grands ongles me bleffoient ; Emilor apprit insensiblement à la toucher moins rudement ; j'en fus aise.

Mon compagnon m'accabloit d'amitié ; les objets destinés à nos plaisirs étoient ceux qui nous intéressoient davantage. Nous ne cessions de nous tou-

cher, de nous examiner; nos cœurs purs comme le jour & nos mains innocentes ne trouvoient point déshonnêtes ces caresses naturelles. Semblables aux enfants des peuples policés, dont les préjugés n'ont pas encore altéré la tranquille candeur, on les voit entre eux jouer à *la mere*, se donner le fouet, parcourir avec émotion les lieux les plus secrets de leur corps. Cet instinct, chez les enfants, est sans doute celui de la nature : c'étoit le nôtre. (\*)

---

(\*) La plupart des lecteurs avoueront, s'ils sont sincères, d'avoir fait ces petites polissonneries dans leur enfance. M. l'Evêque de \*\*\* me dit un jour : J'ai joué à ces jeux innocents avec des petites filles de mon âge; elles me faisoient des *si*, des *pourquoi*, sur des petites misères que la nature n'avoit pas encore honorées de ses regards. Je me rappelle d'avoir répondu à une de ces petites curieuses : *Ma bonne amie, cette légère différence est précisément la raison pourquoi je t'aime mieux que ton frere le poupon.* Mon cher, répondit la jeune Demoiselle, *j'aime aussi cette différence.* Ces jeux puériles paroissent être dans la nature. La pudeur est une vertu d'éducation. Un enfant montre-t-il son derriere? on lui dit : *Petit Coquin, cache ton cul!* l'Enfant le cache : le montre-t-il encore, on le fouette; & à coups de martinet, on lui entasse la pudeur par-derriere.

Je donnois du trouble à Emilor, & Emilor me donnoit de l'inquiétude. Il manquoit quelque chose à notre bonheur; je devenois pâle, mon amant étoit triste, nous étions tourmentés, nous cherchions du soulagement. Une nuit, il s'approcha plus de moi, nous nous accouplâmes sans le savoir. La douleur légère de cette opération fut payée par une ivresse délectable: mon Amant me devint plus cher, & je sentis que le plaisir étoit préférable au pain, au panier & au maître de la cave.

Je devins grosse. Les douleurs de l'enfantement ne furent pas violentes. Emilor parut sensible à mon état. J'accouchai d'un garçon. L'apparition de cette petite créature nous surprit, nous sentîmes un vif attachement pour elle. Elle ne tarda pas à chercher mon sein. J'étois couchée, la tête de mon enfant reposoit sur ma gorge, comme sur un coussin doux. Emilor venoit regarder à chaque instant ce fruit de nos plaisirs: il paroissoit content de le voir fait comme lui; & par mille baisers, il m'en témoignoit sa reconnoissance.

Devenue mere, mes occupations étoient le soin de mon enfant; la nuit,

quand il pleuroit , son pere le portoit doucement à mon sein : il partageoit avec moi les travaux de son enfance. Nous étions heureux , nous comptions toujours l'être. Un matin , je m'apperçus que l'enfant étoit sans mouvement ; nous jettâmes des cris horribles , nous ne savions pas encore ce que c'étoit que la mort ; nous mîmes cet innocent entre nous deux pour le rechauffer & le rappeler à la vie. Quelques jours après , l'infection nous obligea de l'écarter ; la puanteur augmentant , nous l'éloignâmes encore ; & ne pouvant plus soutenir l'infection du cadavre , nous le mîmes où étoient nos immondices. Chaque jour nous allions voir ce que devenoit cet enfant. Une multitude d'êtres sortis de son corps , nous surprirent ; quelque temps après , nous ne vîmes plus que les os. Cet événement nous donna de l'inquiétude ; nous ne pouvions comprendre pourquoi l'enfant étoit dans cet état , pourquoi il avoit passé si subitement de la vie à la mort , que nous appellions la puanteur.

La connoissance de la mort altéra notre joie : un secret pressentiment sembloit nous annoncer le même malheur. Nous



commencions à nous communiquer nos idées, nous nous demandions depuis long-temps qui avoit fait la cave; pourquoi on avoit fait la cave? nous ne pouvions comprendre comment on avoit pu la faire avec rien. L'idée que nous attachions à ce mot, étoit que nous n'avions pas de quoi en faire une pareille. Tantôt nous nous demandions, d'où venons-nous? que sommes-nous? que faisons-nous? où irons-nous? ces questions nous confondoient la tête.

Mon mari, plus éclairé, me disoit : Cette cave ne s'est pas faite d'elle-même; un Emilor plus intelligent que nous l'a arrangée; c'est, sans doute, celui qui fait descendre le panier. Ce que nous appelons *rien*, est peut-être quelque chose connue à lui seul. S'il ne se montre pas à nous, c'est qu'il n'a que faire de se montrer; nous le connoissons assez par la cave, son panier & son pain. Ne nous creufons donc pas la tête à chercher ce qu'il veut que nous ignorions : nous ne pouvons pas faire une cave comme lui; vivons dans la fiente, caressons-nous, & mangeons son pain.

La mort ou la puanteur embarrassoit mon époux; la conduite du maître

d'étonnoit. Cette puanteur , disoit-il toujours , gâte sa cave. Comme nous jouissions d'un peu de clarté , nous avions donné au jour le nom de l'œil du maître , à la nuit l'œil de la puanteur. Quand la dernière venoit ensevelir notre prison , nous nous couchions pour signifier que la puanteur vouloit que nous fussions dans l'attitude où elle nous mettoit lorsqu'elle nous attaquoit ; quand le jour paroïssoit , nous nous tenions debout pour montrer que l'œil du maître vouloit nous regarder. Mon époux avoit observé l'inégalité des jours & des nuits ; elle lui fit croire que la puanteur & le maître du panier s'étoient arrangés pour faire les jours plus courts ou plus longs.

Un matin nous trouvâmes une rose dans le panier ; nous fûmes saisis d'admiration à ce colifichet de la Nature. La bonne odeur de la rose nous fit croire qu'elle n'étoit pas un ouvrage de la puanteur ; nous la plaçâmes avec vénération vis-à-vis de nous , nous mîmes ventre à terre pour savourer son baume délicieux. Deux heures après , la rose se fana ; nous crûmes que la puanteur l'attaquoit. Mon époux me dit alors : Tout ce que fait le maître du panier , n'est pas

bon, puisque la puanteur gâte tout ; il paroît qu'elle a plus de pouvoir que lui ; il fait les choses , elle les détruit : il y a sans doute deux maîtres de la cave ; l'un fait le pain , l'autre la puanteur.

Le Philosophe ou le propriétaire de la cave , que j'appellerai Ariste , observoit par une lucarne ce que nous faisions. L'aventure de la rose l'avoit étonné ; il nous envoya un perroquet. La beauté de l'oiseau nous ravit ; nous crûmes qu'il étoit le maître de la cave , nous courûmes à lui ; l'oiseau eut peur ; il voltigea : ce mouvement inconnu nous remplit de respect pour lui ; mais Emilor le voyant manger au panier , me dit : Cet être n'est pas le maître de la cave , il a peur de la puanteur , il mange pour s'en préserver. Le perroquet chanta un couplet ; il me parut joli , aussi-tôt que je fus le François. Voici les paroles :

*Heureuse mille fois , heureuse l'inconstance !*

*Le plus parfait Amour*

*Est celui qui commence ,*

*Et finit dans un jour ,*

Ariste nous envoya un miroir ; l'éclat

de cette glace nous remplit d'admiration & de frayeur. Emilor s'avança ; surpris de voir sa figure doublée , il parut un moment embarrassé ; il m'appela ; je vis ma physionomie groupée avec la sienne ; ces deux objets réunis n'étonnerent plus mon époux. Je laissai tomber le miroir , il se brisa en vingt pieces ; Emilor en ramassa un morceau , gratta le vis-argent avec l'ongle , le miroir n'eut plus d'effet ; il me dit alors : Le maître du panier fait de grandes choses avec rien.

Je conservai précieusement quelques pieces du miroir ; ils devinrent bientôt un trésor pour moi. Cent fois le jour , je m'examinai dans les morceaux de cette glace , je souriois à ma figure , je m'applaudissois d'être jolie. Les jours que je trouvois mon teint battu , je m'enfonçois dans la cave , je ne voulois point paroître au grand jour ; j'affectois des migraines ; j'avois déjà le bon ton des femmes de condition : je n'en avois pas les termes , j'étois encore trop provinciale.

Il nous vint un singe. Cet animal , si semblable à l'homme , nous fit naître mille réflexions ; nous le trouvâ-

mes moins parfait que nous ; ce qui persuada à mon ami qu'il y avoit deux maîtres de la cave. Celui qui a fait ce laid homme , disoit-il , n'est pas si parfait que celui qui nous a formés. Quelques jours après , le singe remonta avec le panier.

Ce départ donna envie à mon époux de nous mettre aussi dans le panier. Al-  
lons voir , me dit-il , le maître de la cave ; il est bon , il nous fera du bien , je serai bien aise de voir un être qui nous donne une si bonne chose que le pain , & un objet aussi délicieux que toi. Aristé nous avoit vus dans le panier ; il comprit notre dessein , il nous fit élever à dix pieds de terre , & jouer à l'ouverture un artifice. L'éclat du feu nous fit trembler ; quelques serpenteaux vinrent autour de nous , & terminèrent leur jeu par un bruit que la peur nous rendit encore plus effrayant. Le panier descendit subitement , & nous en sortîmes tout étourdis. O cher ami ! dis-je à mon époux ; le maître connoît tout , voit tout , entend tout ; il a compris notre dessein téméraire. La nature du feu que nous ne connoissons pas , le bruit de l'artifice nous avoient telle-

ment épouvantés , que nous crûmes avoir offensé le maître de la cave.

Le lendemain , le panier ne descendit point ; nous jettâmes des cris horribles. Hélas ! disois-je à mon époux , cet être si bon qui m'a donné ton cœur , nous punit sans doute en nous privant du pain qui entretient notre existence & nos plaisirs ; la puanteur va nous réduire en poussière , comme elle a fait de notre enfant ; mourons ensemble , mon cher Emilor , l'espoir de voir mes os mêlés avec les tiens flatte encore mon ame.

Je me jetai dans les bras d'Emilor. Etroitement serrée sur son sein , j'attendois la puanteur sans la craindre. Le panier reparut le lendemain : ce spectacle nous rendit la joie.

J'étois depuis vingt-deux ans dans cette prison , j'avois eu trois enfants ; le premier étoit mort , on avoit enlevé les deux autres , dix à douze mois après leur naissance. Ariste s'aperçut que j'étois jolie , me soupçonna de l'esprit , conçut de l'amour pour moi , & me tira de sa cave. Un soir qu'il nous avoit endormis avec son arcane , on m'enleva des bras d'Emilor , on me transporta  
dans

dans une chambre d'où Ariste pouvoit me voir : je m'éveillai ; surprise d'être dans un endroit plus éclairé ; triste de ne pas voir mon époux , je le cherchois , je l'appellai en jettant des cris horribles. Une symphonie mélodieuse se fit entendre , ces sons calmerent un peu ma tristesse. Un instant après , j'entendis du bruit , la nouvelle cave s'ouvrit en deux ; je vis paroître Ariste , la tête couverte d'un chapeau orné de grandes plumes rouges ; une jupe comme les Américains lui tomboit sur les genoux ; il tenoit un pain à la main , je suis à son aspect , il me fit signe de prendre son pain. Quoique cet homme eût cinquante ans , un air d'embonpoint , beaucoup de fraîcheur le rendoient agréable. Je me hasardai de prendre son pain , & aussi-tôt je me cachai sous le lit. Ariste se retira , je sortis d'où j'étois réfugiée , je cherchai par-tout , j'examinai où la nouvelle cave s'étoit ouverte ; ne voyant rien , je crus qu'Ariste étoit le maître du panier. Me rappelant alors les idées qu'Emilor avoit de sa bonté , flattée du doux espoir d'être garantie de la puanteur , je sentis naître ma confiance. Deux heures après , il

reparut, je dansai autour de lui. Ces marques de joie lui firent plaisir, il me donna une pomme, en mangea une, je l'imitai, je trouvai ce fruit délicieux.

La figure d'Ariste, semblable à celle de mon époux, les plumes de son chapeau, pareilles à celles du perroquet, diminuèrent un peu mon admiration; je l'abordai avec plus de liberté; & croyant lui rendre hommage, je chantai le couplet du perroquet. Ariste touché de la douceur de ma voix, vint m'embrasser: j'étois nue, il baisoit mon sein avec transport, m'accabloit de caresses. Je regardai sous ses voiles, s'il avoit la même chose avec laquelle mon amant me faisoit tant de plaisir; il comprit mon idée, & il m'enivra des douceurs de l'Amour. La nouveauté, le changement, qui plaisent aux femmes, me rendirent le plaisir plus piquant; & dès le moment, le pauvre Emilor fut oublié.

Les soins de mon nouvel Amant, l'intelligence que la Nature m'avoit donnée, l'application continuelle me rendirent capable, au bout de quelques mois, d'entendre le François, de le parler & l'écrire. Le Philosophe enrichissoit mon



esprit de mille connoissances ; il m'avoit fait habiller ; la parure donnoit un éclat à ma beauté qui me flattoit ; & le desir de plaire me fit bientôt à l'usage des vêtements que j'avois trouvé insupportables.

Satisfait de mes progrès rapides, Aristé se prépara à me donner le spectacle de la Nature ; il me fit passer la veille dans un appartement, disposé au dessein qu'il avoit de me surprendre agréablement. Le lendemain il m'éveilla à la pointe du jour, me fit placer dans un fauteuil, donna un signal ; à l'instant deux grandes portes s'ouvrirent, je fus frappée de l'éclat de la plus belle aurore. Oh ! m'écriai-je avec transport, cher Aristé, quelle belle cave ! Les oiseaux, la verdure, le point de vue étoient admirables. Je ne jouis pas long-temps de ces beautés ravissantes, mon amant regarda à sa montre, frappa du pied ; dans le moment, les parois de la chambre se replierent, je ne vis plus rien, je fus consternée ; je demandai au Philosophe, si cette belle cave étoit à lui ? Non, me dit-il : je fis mille questions ; il promit de me faire jouir pour toujours des objets que j'avois vus ; qu'il falloit avant ac-

coutumer mes yeux à la lumière d'un astre, dont l'éclat m'éblouiroit. Ariste étoit sage, il m'aimoit, je m'abandonnai à sa prudence.

Le jour destiné à voir le soleil, Ariste m'éveilla avant l'aurore. Nous entrâmes dans un jardin rempli de fleurs; ce peuple innocent humectoit ses charmes dans les pleurs fécondes & brillantes, qui tomboient du ciel : tout ce qui m'environnoit, me causoit un étonnement extrême. Des allées d'arbres, dont les branches me paroissoient suspendues dans l'air, l'aspect de l'horison le plus brillant, la magnificence de la belle cave & toute la pompe de la création, remplissoient mon ame d'un respect mêlé d'admiration & de crainte : mais quelle fut ma surprise, quand je vis paroître le soleil ! je fus pénétrée d'une si profonde vénération pour lui, que je le pris pour le maître de la belle cave ; je dansai. Ariste comprit mon erreur : cet astre, *Imirce* (c'étoit le nom qu'il m'avoit donné, il signifie l'amante de la nature) n'est pas le maître de ma cave ; c'est le flambeau du monde, & le pere des saisons.

Le Philosophe me fit rentrer dans la

maison ; elle me parut un cachot aussi affreux que la cave où j'avois été élevée. Je ne pouvois concevoir pourquoi les hommes habitoient des châteaux, quand ils avoient une si belle cave que le monde , & une voûte aussi radieuse que le ciel. Comment , disois-je , à mon amant , tu n'aimes donc pas le maître de la belle cave , puisque tu préfères de t'emboîter dans des pierres , au plaisir de jouir constamment des merveilles dont il recrée les yeux ?

Le ciel , si beau , commença tout-à-coup à se brouiller ; j'étois à la croisée à voir courir des nuages bruns & épais : je m'écriai au Philosophe : Ta belle cave se gâte ! je ne vois plus ton soleil ! ta cave ne dure pas comme la nôtre ! est-ce que la puanteur se mêle aussi de ton monde ? Un bruit terrible & formidable se fit entendre , la voûte de la cave parut toute en feu. O Ariste ! ton soleil est tombé dans la puanteur ! le tonnerre , la pluie redoubloient : j'étois tremblante. L'artifice que j'avois vu dans ma prison , n'étoit rien en comparaison du spectacle éclatant de l'athmosphère embrasée. Mon amant calmoit mes frayeurs ; je deman-

dai pourquoi le maître de sa cave (\*) me faisoit tant de peur ? Il fait ce tintamarre, me dit-il, afin que nous ayons de l'eau pour arroser nos choux. Ton maître ne peut-il arroser les choux sans faire tant de bruit ? Ce que tu appelles le tonnerre, peut-il donner la puanteur aux hommes ? Assurément, s'il tomboit sur eux ; il en écrase chaque année quelques centaines, il casse nos tuiles, abat nos cheminées, & en veut sur-tout aux clochers. Le maître de ta cave ne peut donc faire le bien qu'avec le mal ? s'entend-t-il avec la puanteur ? Il te donne du pain, encore comment l'as-tu ? pour du pain, il t'expose à un million de malheurs ; quelle idée a-t-il eue de faire sa cave ? mais toi, pourquoi es-tu tranquille pendant ce bruit ? Que veux-tu ? je ne puis empêcher les effets de la nature, il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Tu as raison ; mais ce carillon m'épouvante.

L'orage se dissipa, le soleil reparut

---

(\*) M. le Marquis de Caraccioli & les sots, disent, quand il tonne, que le bon Dieu est en colère : apparemment que le bon Dieu ne se fâche que dans l'été.

plus resplendissant : je demandai au Philosophe, pourquoi cet astre avoit permis aux nuages de le cacher ? Cet astre, me dit-il, est lui-même la cause du bruit que tu viens d'entendre. Pourquoi est-il si beau & fait-il tant de mal ? Il fait bien d'autres ravages, & nos docteurs Anglois trouvent encore qu'il est le meilleur possible.

Un gros oiseau vint se percher sur un arbre, Aristote prit une longue canne, fit du bruit, & l'oiseau tomba à nos pieds. Le bruit & la flamme qui sortirent de la canne, me renverserent ; revenue de ma frayeur, je dis au Philosophe : tu es bien puissant ! tu as le tonnerre avec toi ! comment le trouves-tu au bout d'un bâton ? mais quoi, l'oiseau est tombé dans la puanteur ! pourquoi es-tu si méchant ? que t'a fait cet innocent animal ? C'est que je veux le manger. Tu m'as dit cent fois que la vie étoit un état parfait, pourquoi détruis-tu une chose si parfaite ? Je suis gourmand, je veux satisfaire mon goût. As-tu donné la vie à cet animal ? Non, c'est le grand maître de ma cave. Si tu n'as pas donné le jour à l'oiseau, comment oses-tu le lui ôter ? en as-tu la permission de ton maître ? ne l'offen-

ses tu point ? je me mis à pleurer. Pourquoi pleures-tu, me dit Ariste ? C'est que tu es méchant, & qu'avec ton tonnerre, tu peux me faire ce que tu as fait à l'oiseau : ne crains rien, je t'aime trop. Il me donna beaucoup de raisons, elles ne me contenterent point, la plus solide étoit la raison du plus fort.

Le soleil avoit déjà séché la terre, nous retournâmes au jardin, je n'osois presque marcher ; je n'avançois qu'en tremblant ; à chaque pas, j'écrasois quelque insecte : pourquoi, disois-je au Philosophe, vas-tu sans regarder à tes pieds ? à chaque pas tu donnes la puanteur à quelques êtres vivants ? as-tu encore de mauvaises raisons pour blanchir ta cruauté ? Oui, répondit-il d'un ton victorieux ; la nature ne se conserve qu'à ses propres dépens ; elle a répandu une multitude infinie d'êtres sur la terre ; ces êtres existent, comme elle, les uns aux dépens des autres ; la destruction des premiers est l'accroissement des derniers ; chaque espèce est tellement multipliée, qu'il est impossible de la détruire ; les insectes que j'écrase, ne sont qu'un point dans une ligne infinie. Tu déraisonnes toujours, lui dis-je, tu détruis une par-

ne de ces insectes , & tu t'imagines , en faisant le mal , de faire grace au tout que tu ne peux détruire ; tes bienfaits sont singuliers ! il me donna encore des raisons pour m'expliquer son système ; je ne vis dans sa cave qu'un peu de bien , beaucoup de mal , & encore quelquefois assez mal combinés.

Le flambeau du monde commençoit à m'importuner : comment , disois-je au Philosophe , ta cave est comme celle où j'ai vécu , mêlée de bien & de mal ! ton soleil m'incommode , il a tort : devoit-il paroître si brillant pour me faire mal ? Nous rentrâmes au château , j'allai au miroir , le soleil avoit terni mon teint ; je demandai à Ariste la cause de ce changement ? il me dit , l'ardeur du soleil a brûlé ton visage ; j'en fus très-fâchée ; & depuis cette découverte , je n'aimois plus le soleil.

Un peu avant le coucher de cet astre , le Philosophe me conduisit dans ses jardins ; je vis le soleil terminer sa carrière ; il grandissoit en se plongeant dans le sein de l'onde ; il ranimoit de temps en temps ses rayons , en jettant des regards de feu sur la terre , qu'il sembloit quitter à regret. Du côté opposé , je vis

paraître un astre plus bénin & plus doux, mes yeux en supportoient l'éclat tempéré. Cette voûte, où nageoient des flots de lumière, fut couverte d'un voile humide & sombre; mais quelle surprise agréable, quand je vis tout-à-coup des millions d'astres dorés percer le moite rideau des ténèbres! que la cave étoit belle! O Ariste! m'écriai-je, que ta voûte est étincelante! que ton maître est puissant le jour comme la nuit! quel calme flatteur regne dans cette cave! best-ce ici l'heure où les Amants vont reposer sur le sein de leurs Amantes? que l'air frais, que je respire, est délicieux! c'est le tendre souffle, qui échauffoit mon ame, avant de connoître le plaisir: tes feuillages ne sont plus agités, tes oiseaux sont muets, leur silence est-il un mystère? Ariste, dis-moi, ce mystère ne dit-il rien à ton cœur? cher ami! veux-tu laisser parler le mien? Il t'invite avec la nature à me combler de plaisirs.

Mon amant se jeta dans mes bras, m'enivra de voluptés, mon œil ne voyoit plus que foiblement le spectacle attendrissant qui l'avoit étonné; le plaisir, plus grand que la belle cave, sourioit à ma volonté. Je nageois encore dans



une mer de délices, quand mes sens furent subitement flétris par le bruit effrayant de mille oiseaux funebres; je demandai, toute allarmée, au Philosophe, d'où sortoient ces cris affreux? Ce sont, me dit-il, les oiseaux de la puanteur. Pourquoi ton maître trouble-t-il la tranquillité de la nuit? tes chouettes, tes hiboux, tes fresaies sont détestables. Ces cris me firent rentrer au château; la belle cave ne me parut plus que l'ouvrage d'un être, qui se jouoit avec le bien & le mal.

Ariste reprit ses habits ordinaires, je le trouvois assez ridicule dans cet accoutrement; je ne pus m'empêcher de rire. Il avoit une poche noire, où il mettoit des cheveux; sa tête étoit chargée de poussiere blanche; je lui demandai ce que c'étoit que cette poussiere blanche? De la farine, me dit-il, dont on fait le pain. Est-ce pour honorer le maître de la cave, que tu mets de la poussiere de pain sur tes cheveux? Non, c'est pour plaire aux Dames. Les femmes aiment donc les cheveux blancs? Au contraire, quand les hommes ont les cheveux blancs, elles n'en veulent plus. Je ne t'entends point, tu ne raisones pas; tu mets de la pous-

fiere blanche sur tes cheveux pour les blanchir & pour plaire aux femmes , & puis tu me dis que les femmes n'aiment point les cheveux blancs ? Il m'expliqua le changement que les années apportent aux cheveux , & les différents âges de l'homme ; je vis que les Dames avoient raison , & les vieillards très-grand tort d'avoir les cheveux blancs : mais , dis-je à mon amant , je deviendrai donc vieille ? Oui. Ah tant pis , voilà un grand malheur de plus dans ta cave ! je le trouve plus effroyable pour une jolie femme , que la puanteur même.

Le Philosophe avoit un bâton sous ses habits qui passoit de gauche à droite : je demandai ce que signifioit cette broche noire qui barroit ainsi son derriere. C'est une épée, un instrument meurtrier, qui donne la puanteur. O , mon ami ! pourquoi portes-tu cela ? C'est pour me faire honneur. Est-ce aussi pour t'en servir ? Oui , quelquefois : tu es donc un scélérat , tu as une épée à ton derriere , un tonnerre au bout de ta canne pour donner la puanteur ; tu aimes donc bien la puanteur ? Non , je la déteste comme toi. Il m'expliqua le point d'honneur , la façon décente de s'égorger , &

les cruautés du duel ; je vis des horreurs dans les hommes civilisés , des monstres apprivoisés par l'amour-propre & par l'orgueil.

La femme du fermier entra dans ce moment , elle interrompit notre conversation. Cette femme tenoit dans ses bras des chiffons d'où l'on voyoit éclore une tête à peu près semblable à celle de mes enfants. Cette paysanne étoit presque noire , je demandai pourquoi elle avoit un visage si brouillé ; on me dit que c'étoit le soleil qui avoit ainsi brûlé son teint. Cela m'indisposa encore contre le soleil. Je demandai quelle étoit cette figure enfagotée qu'elle tenoit dans ses bras ? c'est un enfant , me dit-on. Il n'a ni pieds ni pattes ! c'est l'usage chez les peuples policés , d'étouffer ainsi les enfants dans des guenilles. Je trouvai les peuples policés très-barbares.

Ariste me conduisit dans la basse-cour , je vis quantité de bêtes de différentes espèces , je m'amusai à les examiner. Le coq , accompagné de ses poules , me parut charmant ; sa contenance majestueuse fixa mes regards : Ariste me dit , que cet animal avoit plusieurs femmes , qu'il pouvoit les caresser à chaque ins-

tant du jour. Le maître de la cave a donc plus aimé le coq que l'homme, puisqu'il l'a rendu plus heureux en le rendant plus capable de plaisirs ; & s'il chérit ses créatures à proportion de ce qu'il les a rendues plus parfaites, le coq doit être de ses amis.

Je vis un animal fort laid : ses grandes oreilles me firent reculer ; je demandai au Philosophe comment on l'appelloit. Un Fréron : ton Fréron a l'air bien stupide ! Le Fréron se mit à braire. O ciel ! dis-je à mon amant ! fais taire cette bête ; quel organe détestable ! ses cris affreux me font peur ; pourquoi as-tu chez toi un animal aussi maussade ? Il est à mon fermier, ce maître s'est amouraché de ce plat Fréron : le croirois-tu, Imirce, que cette bête, malgré son ineptie & sa voix baroque, ait la fureur de censurer la voix harmonieuse des cygnes & le chant délicat des jeunes oiseaux ?

Je vis deux grands animaux attachés à une petite cave fort jolie ; mon amant les aborda, il me fit trembler : ces animaux, malgré leur grosseur & leur hauteur, se laissèrent caresser. Aristote me fit monter dans la petite cave, qu'il appeli-

loit un carrosse : dans l'instant ces animaux prirent leur course, je crus que nous voltigions dans l'air. A la sortie du château, je rencontrai un homme sur un de ces animaux, un enfant en conduisoit cinq à six, un polisson menoit un Fréron, & le rouoit de coups; ce traitement m'amusoit. Le Philosophe m'expliqua l'utilité des chevaux, les services qu'ils rendoient à l'homme ; je fus remplie de respect pour les chevaux, & je les aimois comme font les grands Seigneurs, les Capitaines de cavalerie & les Brieurs Bénédictins.

Nous passâmes dans un endroit bordé de petites caves, qu'on me dit être un village ; j'apperçus une quantité d'hommes singuliers, qui m'épouvantèrent ; les uns n'avoient qu'un bras, les autres qu'une jambe, un troisième étoit sans ouïsse, un autre avoit le derrière dans un plat : ô Ciel, les vilains hommes, m'écriai-je ! nous nous arrêtâmes un moment. Un homme sans bras, marchant lentement, vint prier le Philosophe de lui donner de l'argent, il n'avoit point mangé, disoit-il, depuis deux jours. Aristote lui donna trois livres. Je demandai pourquoi son maître ne donnoit pas

de pain à ce malheureux ; en parlant , je tournai la tête , je vis une cave remplie de pains ; j'appellai le pauvre , je lui montrai avec transport la boutique au pain , en lui disant , mon ami , voici ce que tu cherches. Le Philosophe comprit l'équivoque. Crois-tu , Imirce , que cet homme puisse prendre du pain impunément ? s'il le faisoit , on lui donneroit la puanteur. Comment , ne m'as-tu pas dit cent fois qu'un homme sans pain tomboit dans la puanteur ? Eh bien ! oui : & s'il prend du pain , on lui donne la puanteur. Entends , si tu peux , ton galimathias ; le Dieu de ta cave est original , il veut que tu fasses une chose & que tu ne la fasses pas. Le maître de ma cave n'est pas l'auteur de ces loix , c'est nous qui les avons faites pour assurer à chacun le sien. Tu fais donc des loix pour te donner la puanteur ? je ne te comprends pas. Ecoute , ma chere , cet homme est pauvre ; s'il veut avoir du pain , il faut qu'il travaille comme les ouvriers de mon fermier. Comment peut-il travailler , il n'a qu'un bras ? comment ferois-tu , si tu n'avois qu'un bras ? dans ce cas , il demande l'aumône , chacun la lui donne. Lui donne-t-on tou-

jours? on la lui refuse souvent. Vous êtes des monstres, vous savez que cet homme ne peut gagner son pain; loin de courir le soulager, vous le laisseriez périr s'il ne venoit toucher votre pitié. N'est-il pas affreux pour l'humanité, de laisser les malheureux dans la misère? n'augmentent-ils pas ta honte, quand ils sont dans la rigoureuse nécessité de promener leurs malheurs, leurs infirmités & leurs cicatrices? les gens de ta cave sont durs; leurs cœurs sont comme elle, remplis de bien & de mal.

Un aveugle, jouant du violon, vint nous demander l'aumône. Pourquoi, dis-je au Philosophe, cet homme, qui ne voit goutte, joue-t-il du violon? est-il charmé d'être privé d'un sens aussi utile que celui de la vue? Non, il joue de cet instrument pour nous exciter à la compassion. Comment tu n'es pas assez touché de son malheur; il faut doncveiller ta charité par la joie & la douleur? Tu es singulièrement charitable!

Dans notre chemin, nous rencontrâmes un bois, je priai mon conducteur de descendre; nous nous promenâmes quelque temps dans ce lieu délicieux; je fus frappée de la majesté & du silence,

qui régnoient dans cette forêt ; je trou-  
vai ce séjour propre à recueillir l'ame ;  
un charme secret m'invitoit à y rester ;  
je proposai à mon Mentor d'y demeu-  
rer. Le maître de la cave a fait ce bois  
pour les hommes ; ne sont-ils pas bien  
insensés de quitter un endroit si délecta-  
ble , pour habiter dans les pierres, com-  
me les lézards & les grillons ? Je m'ar-  
rachai avec peine de cette forêt , nous  
retournâmes au château où mon amant  
me promit de me conduire le lende-  
main dans un lieu nommé l'Eglise , où  
je verrois le maître de sa brillante cave :  
sur-tout, ma chere Imirce, me dit-il,  
garde un profond silence dans ce lieu ;  
ne quitte pas ta place, que je ne te  
donne la main.

La cave, où j'avois été élevée, n'é-  
toit rien en comparaison de celle où  
brilloit le soleil ; je m'imaginai natu-  
rellement que le maître de cette belle  
cave devoit être un objet curieux à voir.  
Cette idée m'empêcha de dormir, tant  
j'étois impatiente de voir ce grand maî-  
tre, pour lequel mon Philosophe étoit  
pénétré d'amour, de respect & de vé-  
nération.

Ariste me mena à l'Eglise de bonne



heure : en entrant , je fus surprise de voir des hommes contre les murs ; ils ne bougeoient pas ; l'un tenoit un gril , l'un avoit un cochon à son côté , l'autre un mâtin , deux autres faisoient des souliers , une femme tenoit un joli petit enfant dans ses bras , & je ne vis point le maître de la cave.

Une demi-heure après , je vis sortir du côté droit un homme en chemise , avec une longue cravate rouge ; il tenoit la queue d'un animal , il trempa cette queue dans l'eau , dit un mot en criant ; les assistants se mirent à brailler. L'homme en chemise vint me jeter avec sa queue de l'eau au visage ; j'allois l'insulter ; Ariste vit ma vivacité , & me dit tout bas , de me contenir. Ce que je trouvais de plus original dans cette cérémonie , fut la tranquillité du peuple aux procédés peu honnêtes de cet homme , & l'empressement de toutes les femmes pour avoir de l'eau de sa queue.

Ce même homme reparut un moment après , avec un accoutrement plus singulier. Il commença à crier , pour s'informer si tout le monde étoit à l'Eglise ; on répondit en mauvais François : ils

*y sont. Ces ils y sont* (\*) ne finissoient pas. Lorsqu'on eut braillé assez à son goût, il avança avec deux plats, un grand & un petit : Le peuple alla mettre ce qu'on appelle de l'argent dans le grand plat ; & pour son argent, on lui faisoit baiser le petit plat. Chacun s'en retourna content, je ne fais pourquoi, d'avoir baisé un plat. Le plus singulier, c'est que tous ces gens avoient des plats chez eux qu'ils pouvoient baiser sans donner un sol : comment, me disois-je en moi-même, les hommes de cette cave aiment l'argent, & ils le prodiguent pour baiser un plat ?

Le Prêtre monta dans une grande boîte, suspendue en l'air, d'où l'on ne voyoit que la moitié de son corps ; il parla long-temps sur la puanteur ; il assura que les hommes de sa belle cave étoient sortis de son sein ; il dit des injures à tout le monde. Peres & meres, s'écria-t-il, vos filles sont libertines, elles vont avec les garçons dans les bois. Pourquoi cet homme vouloit-il que les filles al-

---

(\*) Si *Imirce* avoit su le grec, elle auroit su que c'étoit le *Kirie eleison*.

lassent dans les bois sans leurs Emilors ? Je trouvai ce morceau impertinent. Vous aimez l'argent, continua-t-il, vous êtes des frippons, des menteurs & des ivrognes . . . Deux choses me surprirent dans cette cérémonie : la peine que cet homme se donnoit de crier contre des gens qui aimoient l'argent, contre des filles qui aimoient les garçons ; & la modération du peuple qui écoutoit patiemment, sans répondre, les injures qu'on lui disoit.

La cérémonie faite, nous revînmes au château. Mon Philosophe m'avoit observée attentivement, il se douta des questions que j'allois lui faire, & nous allions entrer en matière, lorsqu'un domestique nous dit qu'on avoit servi. Je n'avois pas encore vu manger Aristote, ni pris d'autre nourriture que du pain & des fruits. Je vis une table garnie de quantité de plats, chargés de chair qui fumoient de corruption ; je frémis à ce spectacle, je demandai quelles étoient ces préparations, ce qu'on alloit faire. C'est mon dîné, dit Aristote : ceci est une tête de veau, ceci une piece de bœuf, ce grand plat une soupe, à côté une épaule de mouton, vis-à-vis une tourte de godiveaux.

Etonnée de l'air tranquille dont Ariste me faisoit le dénombrement de ces plats, je lui dis : Comment, monstre, tu manges des êtres, à qui ton maître a donné le jour, tu les détruis exprès pour les engloutir dans ton ventre ? comment peux-tu être aussi cruel, & peut-on souffrir dans tes villes un carnage aussi inhumain ? Oh ! cela ne nous étonne pas plus que l'eau qui coule dans la Seine ; il y a vingt quartiers dans Paris, qui étalent ces membres sanglants & déchirés ; & la rue de la Huchette est remplie de gens qui les empoisonnent. Nous égorgeons des millions de bœufs, de veaux, de moutons, & toute la nature, pour nous subsister. La nature l'a-t-elle donné ces animaux pour les manger ? Non, elle nous a donné le pain & les fruits ; mais comme nous sommes méchants, en rôdant dans les bois, nous avons vu des tigres déchirer les loups, les loups manger les moutons ; nous avons copié les tigres & les loups. Tu choisis bien tes modèles ! mais comment se trouve-t-il des hommes assez barbares pour couper la gorge à ces moutons innocents ? Il y a dans toutes les villes

& toutes les campagnes, des gens qui font cette bésogne en chantant; les Dames les plus sensibles traversent sans être émues, les boucheries; & l'aspect de ces cadavres, leurs membres palpitants, le sang qui ruisselle par-tout ne les effrayent point. S'il y avoit un quartier dans Paris où l'on traitât ainsi les hommes, tes Dames sensibles y passeroient-elles aussi tranquillement? Non, elles expireroient de frayeur. Eh! pourquoi n'ont-elles pas la même crainte pour les pauvres moutons, qui te donnent leur laine? Je te comprends, tu resserres ta sensibilité à ton espece: penses-tu quelle seroit moins parfaite, si elle s'étendoit sur tout ce qui respire?

Nos Dames, plus dignes d'admiration que nous, ne restreignent pas leur amour à notre seule espece; comme elles aiment le changement, elles se font éprises de belles passions pour les bêtes; sans parler des maris, qui ne sont pas toujours les animaux les plus chéris, ni les mieux léchés, elles crevent souvent de désespoir à la mort d'un perroquet, d'un serin & d'un petit chien.. Mangent-elles le chien? Que dis-tu? elles n'ont garde. Si tes Da-

mes dévorent sans horreur des bœufs, des veaux, des moutons, pourquoi ne mangent-elles point du chien ? C'est que nous n'avons pas contracté cette habitude ; nos peres ont mangé quelquefois de mauvais ragoûts, mais ils n'ont point mangé de chien. Il me paroît que la seule habitude te différencie des Antrophages ; va ! tu es plus cruel que ces peuples ignorants ; ils mangent leurs ennemis, tu égorges les tiens sans pitié, & tu n'oses les manger sans horreur ! va, il y a moins de cruauté à les dévorer quand ils ne sont plus, que de les tuer pour satisfaire ta passion homicide de tout détruire !

Mon Philosophe de sang mêloit aux chairs qu'il engloutissoit dans son ventre, des drogues qu'il nommoit du poivre, du sel, du vinaigre. Je demandai pourquoi il mettoit chaque morceau de chair dans sa poussière de sel & de poivre ? Sans ces drogues, me dit-il, la viande n'a pas assez de saveur, ni assez de piquant pour irriter les fibres de notre palais. Ah, cher ami ! ne vois-tu pas que la nature n'a point fait ces viandes pour toi, puisque ton palais ou ton goût ne les trouveroit point agréables,

si tu n'ajoutois ton sel & ton poivre ? ton palais est l'échançon que la nature t'a donné pour essayer ce qui convient à ton estomac ; par l'affaïsonnement de tes viandes , tu trompes ton échançon , & tu crois , en trompant la nature , répondre à ses vœux ; je trouve les gens de ta cave infensés !

Allarmée de ce sanguinaire repas , je priai le Philosophe de m'expliquer les horreurs de sa table : Comment appelles-tu ce liquide bouillant que je vois dans ce grand plat , dont l'odeur & la fumée m'empoisonnent ? C'est le suc de cette piece de bœuf que tu vois à côté , qu'on a extrait par le moyen de la chaleur du feu. Mais le feu n'a-t-il pas gâté ta viande , & corrompu sa nature , puisqu'il a changé la couleur de ton bœuf ? ce suc dans ton estomac ne doit-il pas y former un levain de fureurs , ou altérer ta santé ? je m'étonne que tu parviennes à un âge fort avancé , en te nourrissant de pourriture & de chairs.

Je vis des boudins ; je demandai ce que c'étoit que ces tuyaux noirs. C'est un composé , me dit Ariste , de sang d'animaux & de leur graisse , que nous lions , selon notre coutume , avec force

fel, poivre & épices. O monstre épouvantable! non-content de manger la chair des animaux, tu bois encore le principe de leur vie! Quoi, cette liqueur vermeille, qui coule dans leurs veines, te désaltère? ah, malheureux! que ne m'as-tu laissée dans ta cave! je tremble de vivre avec des hommes qui se nourrissent comme toi.

Chaque plat étoit une cruauté, mais les boudins & la tête de veau m'épouvantoient davantage. Comment, dis-je au Philosophe, peux-tu savourer les ordures de cette tête? comment! tu dévores jusqu'au siege de l'instinct ou de l'intelligence de cet animal? Oui, nous mangeons la tête, les pieds, les pattes, la langue, le cœur, les poumons, les entrailles, & quelquefois les poils, par la mal-propreté de nos cuisiniers. Manges-tu aussi des têtes, des cœurs de Frérons? Non, cela est trop détestable; le Fréron n'est bon ni à rôtir ni à bouillir. C'est donc à cause qu'il ne vaut rien que tu le laisses vivre? ton Fréron est bien heureux de ne rien valoir!

On apporta le second service; je vis des chats écorchés & brûlés, des oiseaux, des coqs & des poules. Ces oi-



seaux qui m'avoient paru si beaux dans l'air & dans la basse-cour, étoient monstrueux & défigurés. Mon Philosophe, avec un air tranquille, coupoit les cuisses, les aîles de ces animaux, & mangeoit ces membres mutilés & gâtés, avec appétit.

Après qu'il eut contenté sa gourmandise, il donna un signal; on leva tous les plats, on garnit encore la table de nouveau : c'étoit pour la troisième fois que je voyois changer ce dîné. Surprise de cette abondance, je m'écriai : O Aristote! que d'ingrédients & de cruautés pour satisfaire ton appétit! j'ai vu sur ta table de quoi nourrir ce que tu appelles un village; on ne finit point de t'apporter? comment ton estomac, qui n'est pas plus large que la poche de ta veste, peut-il contenir, sans crever, la mangeaille dont tu viens de le farcir? la puanteur va t'attaquer, je tremble pour toi.

Ce troisième service étoit rehaussé d'une grosse cuisse, noire comme la cheminée : je crus que c'étoit pour faire rendre au Philosophe tout ce qu'il avoit pris, qu'on lui apportoit cette vilaine cuisse noire; mais je fus bien étonnée

lorsque je le vis , armé d'un couteau , couper de cette cuisse , en mettre un morceau sur son assiette , & le manger avec un appetit incroyable. Ma frayeur redoubla. Comment , lui dis-je , tu manges de cette effroyable chair ? qu'est-ce donc que cette cuisse ? C'est du jambon. Qu'appelles-tu , du jambon ? La cuisse d'un cochon : mais pourquoi est-elle noire ? C'est que nous mettons cette viande à la cheminée , afin que la fumée la noircisse. Tu manges donc aussi de la fumée ? Tu n'y es pas ; nous faisons cette opération , afin que la fumée , pénétrant dans les pores de cette viande , puisse la corrompre ; cette corruption irrite notre goût , & le flatte. Il me fit manger de la crème ; je trouvai que cela pouvoit être bon ; mais elle étoit brûlée ; & à cause qu'elle étoit gâtée , brûlée , & qu'elle approchoit de sa cuisse noire , il la trouvoit délicieuse.

Etonnée des différentes chairs dont il avoit chargé son estomac , je lui dis : Les Dames que tu peins si sensibles & si délicates pour les petits chiens , comment osent-elles t'approcher lorsque tu as dîné ? si tu avois dans la poche de ta veste du bouillon , de la tête de veau ,

de la crème brûlée, du chapon, du porc-vire, du sel & des boudins, l'odeur de ce mélange ne leur seroit-elle pas insupportable? Affurément; car elles ne peuvent souffrir l'haleine d'un petit chien qui mange de la viande. Mais pourquoi supportent-elles sans dégoût l'odeur de la tienne? C'est que nous marchons à deux pieds. C'étoit une mauvaise raison qu'Ariste me donnoit; comme il n'en avoit point de bonnes, dans ce cas, il y a de l'adresse de satisfaire les gens avec des méchantes.

On leva les plats, je ne vis plus de chairs: on servit des fleurs, des marmousets de porcelaine, des miroirs & des colifichets qu'on ne pouvoit manger; ces bagatelles étoient accompagnées de fruits, & ce spectacle s'appelloit le dessert. Je mangeai du fruit, je le trouvai agréable. C'est au dessert que j'aime ton dîné. C'est aussi le moment, répondit-il, où l'amitié se développe, où la saillie étincelle, où l'homme, revenu à la nature, revoit l'image de la liberté qu'il a perdue. Ariste effectivement me parut plus gai; il fut triste & silencieux tout le temps qu'il avoit été occupé à dévorer ses viandes: sa joie reparut

avec le dessert, & je trouvai mon ami plus aimable.

La cérémonie de la table me semble gênante. Trois grands garçons nous servoient avec un air craintif & empressé. Je demandai au Philosophe si ces hommes étoient ses enfants. Non, ce sont des esclaves fainéants, gagés pour me servir. Pourquoi te servent-ils ? Cette cave n'est pas comme la tienne : les uns ont quelques bribes infiniment petites de la cave, les autres n'ont rien ; ceux qui ont quelques lignes de terrain courbes ou plates, sont riches ; ceux qui n'en n'ont pas, sont pauvres : ces derniers se prêtent aux besoins ou aux fantaisies des riches pour avoir de l'argent : l'argent est un métal rare & dangereux, avec lequel on se fournit de tout ce que l'on veut. Je trouvai l'argent admirable, quoiqu'il ne valût guere mieux que les parois de ma vieille cave. Le Philosophe m'expliqua son système de finance ; je compris un peu le système de sa cave. Je conclus que l'argent étoit le malheur des hommes.

Nous parlions encore sur l'ardeur de l'or qui brûle tous les hommes, lorsqu'un Capucin parut subitement à nos

yeux. L'aspect de ce masque me fit trembler, je quittai précipitamment la table; Ariste courut après moi, me ramena dans la salle, où je demandai, encore toute effrayée, de quelle cave sortoit cette vilaine figure? Comment donc, dans une cave aussi belle que la tienne, y a-t-il des êtres aussi imparfaits? Cet être, répondit Ariste, à quelques ridicules moins, est un homme comme moi; il s'habille ainsi, parce qu'il croit qu'un habit maussade fait plaisir au maître de notre cave.

Le discours de mon amant calma un peu ma frayeur. J'examinai le Capucin; plus je le parcourois, plus je doutois qu'il fût homme. En regardant son laid capuchon, en touchant son gros habit, je m'avisai de lever sa jaquette, pour m'assurer s'il étoit homme, & s'il avoit, comme Emilor & le Philosophe, ce qui m'avoit fait tant de plaisir. Le pere, sur qui ma belle gorge & ma figure avoient fait de promptes impressions, se trouva dans cet état heureux, si mal adroitement reproché aux Carmes de la place Maubert. Cette découverte me rassura; je me figurois qu'un homme qui n'étoit pas fait comme Emilor ou le

Philosophe , devoit être ennemi des femmes.

Le Capucin parut honteux, ou fit semblant de l'être ; mon Mentor me gronda de ce que j'avois troussé la jaquette de ce sauvage : La pudeur, me dit-il, défend ces sortes de liberté à ton sexe. Qu'est-ce que la pudeur ? C'est une vertu qui oblige les femmes à rougir quand elles voyent un homme nud. Une femme ne doit donc pas regarder les objets qui lui font plaisir ? Pourquoi veux-tu faire un mystère d'une chose , quand la nature n'en a point fait ? Ta pudeur est bien sotte ! Qui a fait ta pudeur ? les hommes ; ils sont donc bien stupides d'avoir fait la pudeur dès qu'elle les gêne ? tu fais donc des vertus de tes idées ? Dis-moi , quelle est cette vilaine bête de Capucin ! C'est un moine qui a fait vœu de ne pas se servir de ce que tu as vu , en promettant au maître de notre cave de ne point faire d'enfants. C'est dommage, il a de quoi me faire plaisir ; & si l'on pouvoit aimer un monstre , je crois qu'il s'en tireroit habilement ; mais je me fâche ; pourquoi ce Moine a-t-il promis au maître de ta cave de ne point faire plaisir aux filles ? Pour être plus agréable à no-

tre pere commun. Ecoute, si tu te crovois les yeux pour ne point voir ta belle voûte, serois-tu agréable à ton maître ? Non, assurément. Ce Moine est bien animal de faire une pareille promesse ! ta privation de la vue n'affligeroit que toi, son vœu fait tort à une fille, & tu m'as dit que c'étoit un mal de faire tort à quelqu'un (\*).

Nous continuâmes à parler sur l'habit du Capucin, auquel je ne pouvois m'accoutumer. Je demandai pourquoi ce Moine étoit ainsi fagoté ? C'est pour plaire au maître de ma cave. C'étoit toujours le refrain des raisonnemens d'Ariste. Ton maître, qui fait de si grandes choses, aime-t-il les infiniment petites ? peux-tu croire qu'une figure qui me fait horreur, puisse lui plaire ? quand j'étois dans ta cave, si j'avois mâché du pain, & collé ce pain mâché à mon derriere

---

(\*) On doit excuser *Imirce* ; elle ne connoît pas encore la Religion, le mérite d'un habit de Capucin, ni l'excellence & l'utilité des vœux monastiques. La nature ne peut lui inspirer que de l'horreur pour cet état. La révélation rectifiera sans doute ces mauvais sentimens de la nature.

pour te plaire , cela t'auroit-il fait honneur ? Non , j'aurois pris cette action pour une bêtise de ta part. Eh bien , si le maître de ta belle cave a plus d'esprit que toi , il doit trouver les Capucins pitoyables.

Ariste envoya le moine dîner à la cuisine : l'homme qui avoit insulté le peuple dans l'Eglise , entra. Il avoit un long vêtement noir , un chiffon de linge autour du col , une grande emplâtre noire sur la tête ; sans doute il étoit blessé au crâne. Mon Amant lui fit des politesses , il témoigna au Philosophe la surprise que sa présence lui avoit occasionnée dans l'Eglise : Il y a long-temps , M. le Comte , que je ne vous avois vu dans cet endroit ; vous ne fréquentez guere nos temples. Cela est vrai , dit Ariste , que voulez-vous que j'y fasse ? Je ne chante pas , je ne baptise pas , je ne prêche point. M. le Curé , y fréquenteriez-vous si souvent , s'il n'y avoit point d'argent à gagner ? Cependant il y a environ vingt-neuf ans que je fus à Notre - Dame , c'étoit à l'occasion de la prise de Philipsbourg , c'est tout ce que je puis me rappeler , j'étois jeune , j'étois curieux de voir de



mes yeux un *Te Deum* ; on en chantoit plus souvent que dans la guerre d'Hannovre. J'aurois cependant été dupe de ma curiosité, & contraint de servir de vis-à-vis à deux Présidents à mortier, si je n'avois rencontré la... oh le bon temps, mon cher Curé ! que cette actrice étoit charmante ! Monsieur, lui dit l'homme noir, vous scandalisez prodigieusement la paroisse ; vous cochez avec cette Demoiselle, cela n'est pas trop *secundum Lucam*. Je pris une assiette ; je la jetois à la tête du prédicateur, si Ariste ne m'eût retenue. Mon amant un peu formalisé de l'instruction pastorale de son homme noir, lui dit : Mon bon Curé, tâchez d'entretenir la paix avec votre servante, ne vous mêlez point de mes affaires ; quelle autorité avez-vous pour prêcher dans ma maison ? Le Curé lui répondit d'un air mystique : Je suis le Serviteur du Seigneur. Cela est bon, dit Ariste ; je parlerai à votre maître, je le prierai, aussitôt que votre année sera finie, de vous payer, & de vous mettre à la porte ; il n'a que faire d'un insensé & d'un visionnaire chez lui. Le Curé s'en alla en grincant dans les dents.

Dès que le Curé fut parti, je demandai au Philosophe pourquoi cet homme lui avoit défendu de m'aimer ? C'est à cause que je ne puis coucher avec toi sans sa permission. Va ! il ne t'aime pas comme moi. Ma religion m'ordonne de lui obéir. Pourquoi te laisses-tu commander par ta religion ? il me paroît qu'avec ta belle cave, tu n'es pas si heureux que je l'étois dans celle où tu m'as élevée.... après tout, qui est cet homme ? c'est un Curé à qui nous donnons du bien... J'interrompis Ariste : Comment, tu es assez étourdi pour payer un homme, qui t'injurie & empêche tes plaisirs ?

Le Philosophe, content de mes progrès, me fit annoncer dans son voisinage pour une fille nouvellement arrivée des terres australes : on me courut comme le rhinocéros. Deux carrosses nous amenèrent cinq Dames, elles brûloient de me voir. La curiosité est le sentiment le plus chaud de notre âme. Ces Dames parurent étonnées de ce que j'étois plus jolie qu'elles ; elles firent l'inventaire de ma parure & de mes breloques, prodiguèrent tous les superlatifs : l'une me demanda, com-

ment je trouvois la France ; l'autre me fit remarquer malgré moi le goût d'une belle robe ; une vieille Marquise m'entretint de vapeurs & de son chien, qui n'avoit que trois pattes ; une jeune personne me pria de lui donner des conseils pour tromper sa mere ; son amant ne pouvoit la voir, disoit-elle, ni lui écrire : je m'étonnois de ce qu'il falloit tromper ses pere & mere, pour suivre un sentiment aussi naturel que celui de s'aimer.

Ce papillonnage fini, la compagnie s'arrangea au tour d'une table, prit des chiffons de papier, qui ne paroissent pas être faits par le maître de la belle cave ; ils étoient fort mal peints. On s'amusa pendant trois heures à les remuer avec beaucoup d'attention, & à répéter, je passe... médiateur... manille... spadille... deux... trois... six levées... codille... faites... voilà huit tours... je n'ai plus rien dans ma poche.

La compagnie partie, je demandai au Philosophe, qui étoient ces folles. Ce sont des femmes de condition, sur le bon ton, qui t'ont fait l'honneur de te rendre visite. C'est donc un honneur de dire cent miseries, de faire mille ques-

tions ridicules; par exemple, si les Dames de mon pays sont coëffées à l'exil du Parlement, si les gréluchons sont plus aimables, si les chiens sont jolis, si je voulois savoir l'air de la chanson des petites postes de Paris? Tes femmes de condition sont originales! j'aime mieux la femme de ton fermier, elle a soin de ses enfants & de ses vaches. Que font les femmes de condition? Rien, que ce que tu as vu & qu'elles vont répéter dans vingt maisons. Elles doivent donc prodigieusement s'ennuyer? aussi sont-elles accablées d'ennui.

Je questionnai le Philosophe sur les livres mal peints, avec lesquels on avoit plaisanté pendant trois heures: ce sont, me dit-il, de mauvais livres qui nous apprennent à devenir frippons, à perdre notre argent, notre honneur, notre fortune, & souvent servent d'occasion à nous égorger. Pourquoi t'amuses-tu avec des livres si dangereux? C'est pour nous dissiper en nous volant poliment les uns & les autres; la passion du jeu ne peut être que celle d'un honnête frippon. Tu ferois mieux, Aristote, de t'amuser avec les livres de

Bibliothèque ; la tragédie d'Alzire , que j'ai lue l'autre jour , me délasseroit mieux que tes affreuses cartes : est-ce celui qui a fait Alzire , qui a fait tes cartes ? Non , l'auteur de cette tragédie est un bel esprit ; celui qui a fait les cartes , est un homme ordinaire ; & quoique le drame d'Alzire prêche le pardon des offenses , il y a peu de personnes qui pardonnent les offenses , & qui lisent cette pièce , en comparaison de celles que les cartes amusent & distraient. Les enfants connoissent les cartes , les matelots s'en occupent sur leur bord , les soldats dans leurs corps-de-garde , les Officiers dans leurs tripots , les moines dans leurs cellules ; enfin , l'auteur de ce livre barbouillé s'est rendu immortel ; il ramasse , occupe , délasse , fatigue journalièrement plus de monde lui-même , que tous les livres qui ont été faits jusqu'à ce jour : la mode qui change nos habits & nos idées , a plus respecté les chiffons que la religion ; celle des premiers sages a changé , les cartons peints ont conservé la grotesque parure de nos pères , & le valet de carreau a gardé sa belle réputation. (\*) Je trouvai les

---

(\*) Alexandre , César , Louis XIV & Fré-

hommes de la belle cave insensés, de perdre les courts moments de la vie à manier ainsi le valet de trefle, & à se couper la gorge pour le sept de pique.

Nous reçûmes la visite de quatre Messieurs ; en entrant, ils tirèrent un pied derrière l'autre, se plierent comme des cercles, aborderent Ariste en lui disant : Cher Comte, es-tu toujours misanthrope ? ne songes-tu pas à ce délicieux Paris ? est-ce là le bijou étranger ? il est joli ! Ils vinrent voltiger autour de moi, me firent cent questions d'une haleine ; je fus piquée de cette familiarité : Savez-vous, me dit l'un, l'histoire de la Deschamps, elle a volé un diamant au Curé de Liege : voilà qui est de bonne prise... Ariste, comment gouvernes-tu cette petite personne ? elle vient, dit-on, des terres Australes ? Ce pays n'est-il point situé du côté du carnaval de Venise, ou dans le Royaume du Prêtre-Jean ? je me ferois

---

deric, n'auront jamais l'immortalité des Rois de cœur, de pique, de trefle & de carreau. Ces quatre Rois placés au Temple de mémoire, devroient guérir leurs confreres de la vanité des conquêtes.

— 1113 —

volontiers tonsurer pour être souverain d'un Etat, où il y a de si jolies filles. Mademoiselle, me dit-il, en se tournant vers moi, avez-vous vu la Cour du Prêtre-Jean ! sa calotte, comment est-elle ? Sa Majesté Madame la Prêtresse-Jeanne est-elle bien ? porte-t-elle la soutane & la tonsure comme son mari ? ... nos modes percent-elles dans ce pays-là ? ah ! je le crois ... nous avons un goût divin ... nos cuisiniers, comme dit l'auteur bleu, font des friassées de chérubins, où il n'y a que des ailes & des têtes. Je ne répondis rien à ce charmant Monsieur ; il crut sans doute qu'il avoit eu une conversation vec moi.

Un autre avec une physionomie plus lettrée, me demanda si je connoissois les journaux & le frere Berthier : Ils font fortune, me dit-il, & prennent comme on ne prend point. Le joli Abbé de la Porte écrit comme un astre ... que dit-on de Fréron dans vos terres Australes ? le connoissez-vous ? Oui, Monsieur. L'aimez-vous ? Non, je le déteste. Et sa voix ? Encore davantage, elle m'écorce les oreilles. Vous êtes, Mademoiselle, d'un véritablement bon goût,

vous plairez à Paris. Eh! Monsieur, comment ne pas le trouver effroyable? ses grandes oreilles, son épaisseur, ses cris... Oh le voilà, c'est Fréron, le tableau est parlant, cet homme est détesté depuis qu'il a voulu déprimer nos meilleurs auteurs. Un Fréron, une bête peut-elle attaquer les auteurs? Précisément, c'est à cause qu'il est bête. Monsieur, expliquons-nous; ce Fréron est un animal de la basse-cour... Oui, justement, c'est sa place. Monsieur, entendons-nous; un Fréron peut-il écrire? Cela ne fait rien, il barbouille. Je crois que vous ne me concevez point. Pourquoi, Mademoiselle? ne parlez-vous point de Fréron! Oui: vous voyez que j'entends à qui vous en voulez? De grâce, dites-moi à quel usage sert un Fréron? le nôtre porte du bois, sert au fermier: vous y êtes. Voyant que ce Monsieur ne m'entendoit pas, j'appellai Ariste, qui, instruit de notre débat, se mit à rire, & dit à ces Messieurs: Mademoiselle, voyant l'âne du fermier, me demanda le nom de cet animal; celui de Fréron me vint dans l'idée, je crus ces deux noms synonymes; je lui dis que l'âne étoit un Fréron; voilà ce



qui a fait l'équivoque. Les jeunes gens crierent : bon le lapin, bon le lapin ; l'animal de la basse-cour est un âne, celui de la rue de Seine est un âne ; ainsi, Mademoiselle, il n'y a point d'équivoque, vous avez jugé comme les Muses, & comme Apollon, du Satyre Marsyas.

Un troisième me parla de chapeaux plats, de l'Abbé Trublet & de l'opéra comique ; il termina sa conversation par m'assurer qu'il donnoit des leçons à son perruquier, & que le crépé étoit enfin passé au Marais. Un douxereux vint me dire : Mon cœur ne peut tenir à vos charmes, je ne vois à Paris que des beautés comme ça, des physionomies paralleles à nos découpures ; un minois comme le vôtre est fait pour parer l'Olympe, éclipser la vieille Cour de Jupiter, qui n'est plus sur le bon ton ; nos auteurs avec leur Flore & la jeune Hébé, qui étoient du temps d'Hérode, & l'Aurore qui aime les vieux garçons, cela ne vaut pas un visage moderne comme le vôtre... Comment, vous ne dites rien, mon astre ? seriez-vous scrupuleuse ? va-t-on encore aux cérémonies des Bonzes dans les terres Australes

les ? nous autres , nous n'avons plus de Religion ; cela soulage le cœur.

Ces Messieurs débitèrent cent autres impertinences , & s'en allerent pleins de confiance que leurs charmes & leurs jolis discours m'avoient fait tourner la tête. Je demandai au Philosophe qui étoient ces crânes ? les agréables & les gens de l'extrême bonne compagnie. Ta cave est-elle remplie de pareils agréments ? Non , ces étourdis sont les jeunes gens de la nation ; ils sont , quelques années , foux , impertinents ; l'âge les corrige , le François est un fruit qu'il faut laisser mûrir. Pourquoi le présentes-tu avant qu'il soit mûr ? tu exposes les gens à essuyer des propos.

Les visites commençoient à me donner une mauvaise idée de la belle cave. On vint apporter la gazette ; Ariste me laissa cette feuille pour aller donner des ordres à ses domestiques. Je fus surprise de lire : L'Impératrice Reine a été à la Messe ; M. l'Abbé Arnaud a eu l'honneur de présenter à Monseigneur le Dauphin un volume du journal étranger ; comme cet auteur n'en vend pas , il fait des générosités : le Prince Stadthouder a été enrhumé : Gaspar-Thomas

Koutionki est de retour de son voyage en Sibérie : le Pape a ouvert la bouche au Cardinal Pimperelli : Monseigneur Xavier-Machabée-Barthelemy-Jérôme-Eustache de la Villa-canos-chantra-vacælos s'est couvert devant Sa Majesté Catholique ; le Lord Rosbifbroute a reçu la jarretière ; Jeanne-Françoise de Courte-en-lair, Marquise de Courte-champ, est morte dans ses terres en Poitou le 12 de ce mois, âgée de 87 ans ; elle est la dernière de la maison de Courte-paille.

Ces bêtises me parurent originales ; je demandai au Philosophe pourquoi l'on perdoit le temps à écrire ces puérités ? On s'intéresse, me dit-il, dans notre cave, à tout ce qui arrive aux Grands. Mais le journal étranger, une bouche ouverte, une jarretière, un rhume, tout cela est bien petit ! Que veux-tu ? la gazette est comme le carrosse de Paris à Orléans ; vuide ou plein, il faut qu'il parte.

Cette cave si brillante, sa verdure ; les arbres perdoient chaque jour de leur éclat ; les pluies devenoient abondantes, les beaux jours rares, le soleil se laissoit à peine entrevoir, des vents

froids avoient chassé les zéphyrus qui s'étoient envolés avec les fleurs. Ce changement m'attristoit, j'en parlai à Aristote : Ta belle cave, lui dis-je, va-t-elle tomber dans la puanteur ? ton maître va-t-il la détruire ? ou n'en prend-il plus soin ? Ne t'allarme pas, chere Imirce, une saison fâcheuse va succéder aux beaux jours. Il m'expliqua l'ordre des saisons.

Cette belle cave devint déserte, les oiseaux muets ; les ruisseaux, dont le murmure m'enchantoit, avoient suspendu leur cours ; des flocons blancs couvroient la terre, des vents constants & déchaînés par la mort avoient engourdi la nature : hélas, cher Aristote ! tu ne jouis donc que passagèrement des beautés de ta cave ? elle meurt tous les ans pour revivre encore ; & l'homme seul, pour qui elle est faite, ne renaîtra plus.

Nous partîmes pour Paris ; à la dînée, nous trouvâmes six grands garçons, vêtus du même uniforme ; ils avoient chacun un tonnerre pareil à celui dont Aristote s'étoit servi pour tuer l'oiseau. Ces Messieurs caressoient trois filles, qui ne s'embarrassoient guere des loix du maître de

leur cave; elles se moquoient de la pudeur, tenoient des propos, embrassoient leurs amants, & se laissoient chiffonner aussi naturellement que je faisois dans ma prison. Ces gens, dis-je à mon amant, sont plus sages que toi; ils chantent, caressent leurs femmes; mais il paroît qu'ils n'aiment pas le maître de ta cave, ils ne disent point une parole sans en dire des horreurs.

Ces hommes, me dit Ariste, sont des mercénaires gagés pour tuer nos ennemis, servir la vanité des Souverains qui égorgent une partie de l'humanité pour apprendre à l'autre qu'ils ont de l'ambition; & le droit naturel d'avoir raison avec des morts. Fais-tu de même avec tes ennemis? Je n'ai garde, cette injustice est un avantage réservé aux Souverains. Que sont tes Souverains? Les images du maître de ma cave. Ton maître a-t-il aussi des gens soudoyés pour tuer les autres & faire du mal? Non assurément, nous ne le connoissons que par ses bienfaits. Pourquoi donc les foibles images font-elles le mal? ta cave est affreuse d'égorger des gens si gais! en égorges-tu beaucoup? Quelque fois quarante mille dans une heure. O Ciel! que dis-

le maître de ta cave de cette cruauté ? Nous avons des gens qui nous obligent de croire, sous peine de damnation, que le maître de notre cave s'est déclaré le Dieu de ceux qui s'égorgent pour quelques arpents de terre. Ceux qui tiennent ces propos, sont apparemment des Curés ? as-tu souvent la guerre ? Assez régulièrement, tous les dix ans. Pourquoi ces grands garçons vont-ils s'exposer à la puanteur ? Ils aiment les filles, ils n'ont point d'argent ; & pour avoir dix écus, ils s'engagent pour sept ans (c'est toujours pour douze) de tuer les autres, ou de se faire tuer. S'ils quittoient ce métier de bourreau, ne feroient-ils pas mieux ? Ils n'oseroient, on leur donneroit ce que tu appelles la puanteur. Oh ! pour le coup vous êtes des monstres, des barbares ; je suis étonnée que le maître de ta cave envoie du pain à des gens aussi méchants. Ces filles vont-elles aussi à la guerre ? Non, mais elles tuent ces soldats dans leurs bras, & cela sans tonnerre. Que dis-tu ? Je dis que ces filles leur donnent la puanteur par leurs faveurs & par leurs caresses. En voici bien un autre ! explique-toi, je tremble, je soupçonne que ta cave est horrible.

Notre

Notre cave est si grande que nous n'en connoissons pas encore l'étendue; elle pourroit bien être infinie, malgré nos calculs & le dictionnaire d'un Chanoine de Vaucouleurs. Un homme hardi a été errer sur les mers; il a découvert une autre partie de la cave où il vient de l'or, du poivre, & une maladie qui se gagne en faisant des politesses aux filles; celles-ci en étant infectées, ne tardent point d'empoisonner ces soldats. Dis-moi; qu'alloit faire ton vagabond sur la mer? Chercher du poivre. Quoi, cette vilaine drogue que tu mets sur ta table pour te brûler les entrailles? Quoi, pour du poivre, tu as gâté tes filles, & tu continues d'envoyer dans un pays d'où il vient un mal si funeste? Quand ces filles sont attrappées à donner la puanteur, que leur fait-on? Rien, il faudroit punir trop d'honnêtes femmes; on les châtie parce qu'elles manquent contre la décence; on les enferme, à cause que les Curés ne leur ont pas permis de toucher avec ces soldats; nous les méprisons, nous les traitons de coquines. A ce compte, je suis donc une coquine dans ta cave? Les hommes qui font les coquins avec ces filles, les enferme-t-on aussi? Non: eh bien,

explique tes contradictions ; dis - moi , mon ami , ne sont-ce pas les hommes qui font les coquines ? Oui. Si cela est , as-tu l'ombre du bon sens ? tu empêches les gens de se caresser , tu veux que les filles soient plus sages que ceux qui les tentent.

Les filles élevées dans les préjugés de ta pudeur , ne vont point , je crois , du premier instant de leur puberté , s'offrir à tes vilains hommes ? ce sont ces derniers qui les corrompent ; si ton Platon , le plus sage des mortels , si tes Moines étoient caressés , baisés par une jolie fille , tiendroient-ils à ces caresses ? y tiendrois-tu toi-même ? tu veux cependant que les filles soient froides quand tu les échauffes ? tu es injuste ! je me fâche , les gens de ta cave n'ont pas le sens commun : tes raisons , leur poivre , leur tonnerre & tes méchants livres barbouillés , que tu appelles un jeu de cartes , en font des preuves.

Nous traversâmes un bois , nous fûmes arrêtés par huit Messieurs qui vinrent sur nous avec des tonnerres de poche pour nous donner la puanteur. Ariste leur livra sa bourse ; ils nous fouillèrent , arracherent mes bijoux , nous dé-



pouillèrent ; & nous souhaitèrent un bon voyage : revenue de ma peur , je demandai quelle étoit cette politesse , si c'étoit le bon ton & le merveilleux savoir-vivre de la Capitale , dont il m'avoit tant ennuyée ? Ces gens , me dit-il , sont des malheureux qui arrêtent les passants , les tuent ou les volent. Pourquoi as-tu de pareils monstres ? la Religion ne peut-elle arrêter les voleurs ? à quoi te sert-elle donc ? à nourrir des Capucins & des hommes noirs , pour te dire des injures ?

A la couchée , je vis une fille dont le visage étoit marqué de petites fosses ; je demandai pourquoi elle avoit la figure criblée ; on me dit qu'une maladie gâtoit ainsi presque tous les hommes. Cette découverte me poignarda ; j'étois jolie , j'étois femme , j'avois raison de m'alarmer : ce fléau , dis-je à mon amant , vient-il encore de ton pays au poivre ? Non ; nous avons été long-temps les plus ignorants de la cave ; l'ambition de nous dégrasser un peu par l'arithmétique , le desir de savoir comment on arrangeoit deux & deux font quatre , & la belle passion de peindre élégamment un zéro , nous firent voyager dans l'A-

rabie malheureuse, où nous apprîmes à griffonner les belles figures de l'addition ; nos professeurs nous donnerent la petite-vérole. Il me paroît que tu deviens toujours savant à tes fraix ; tes connoissances te coûtent , tu payes cher le poivre & l'arithmétique (\*).

A la barriere de Paris , nous fûmes arrêtés par quatre grands voleurs d'aussi mauvaise mine que ceux que nous avions rencontrés dans le bois ; ils fouillèrent dans nos malles ; ces hommes n'avoient point de tonnerre ; ils ne demandèrent point d'argent , & nous laissèrent passer. Je demandai pourquoi cette bande de voleurs ne nous avoient rien pris ? Ce ne sont point des voleurs , mais des coquins que le Souverain place aux entrées des villes , pour visiter si l'on n'apporte rien contre les ordres de Sa Majesté. Quels sont ces ordres de Sa Majesté ? nous ne mangeons rien , nous ne portons rien , qui ne paye au Souverain , & cela cinq à six fois dans l'espace de cent lieues. Mais n'habites-tu point

---

(\*) La petite-vérole & l'art de chiffrer nous viennent des Arabes.

ce petit coin de ta cave appelé le Royaume de France ? es-tu étranger dans ton propre Pays ? C'est l'usage , il faut de l'argent. Un Breton n'a pas le droit de porter une chemise neuve dans l'Anjou , sans payer en entrant quelques sols pour livre & quelques deniers aux fermiers-généraux ; s'il fait le tour du Royaume avec sa chemise , il paye deux fois sa valeur ; & cela est d'autant plus original , que le marchand de toile en a déjà dû payer les droits en faisant entrer ses marchandises. Si ces commis me saisissoient avec une livre de tabac , ou quelques onces de sel , Sa Majesté me feroit marquer d'un fer rouge sur les épaules ; je serois déshonoré aux yeux des sots , pour avoir eu dans la poche de quoi saler deux fois mon pot-au-feu. Va, ta cave & tes maximes sont odieuses.

Le mouvement de Paris, la hauteur des caves, celles qui rouloient sur la boue, m'étonnerent moins que d'autres caves portées & traînées par des hommes. Je demandai ce que c'étoit que ces caves attelées aussi ridiculement ? Ce sont des chaises-à-porteurs & des brouettes, dans lesquelles on traîne des hommes. Ah, malheureux ! tu respectes bien

peu tes semblables , pour les employer à des services aussi bas : tu as des chevaux , & tu laisses traîner des hommes par d'autres hommes ? oses-tu ainsi avilir l'humanité ? J'arrivai à l'hôtel , si étourdie du tracas de cette Ville , & si infectée de la mauvaise odeur , que j'en tombai malade.

Une pesanteur de tête , des maux de cœur firent croire au Philosophe que j'allois avoir la petite-vérole : il envoya chercher un Médecin : je vis entrer un homme élégant ; il se plaça à mon côté , s'appuya un moment sur une canne à pomme d'or , fit un détail de ses fatigues , où il mêloit avec affectation le nom de ses grandes pratiques : M. le Comte , je viens de chez le Duc ... ; il crevera d'apoplexie , il ne se donne aucun exercice , il faudroit pour sa santé lui faire traîner avec son licol bleu la charrette de l'Hôtel-Dieu (\*). La Marquise de .... est un bon pigeon , elle s'est

---

(\*) Les morts de l'Hôpital sont traînés par des hommes ; on croiroit les déshonorer s'ils étoient tirés par des chevaux : cet honneur châtouille infiniment les défunts , à ce qu'on croit à Paris.

mise sur le ton des vapeurs ; cela me vaut quinze cents livres par an. Madame la Présidente D.,. est dans un état désespéré ; son chien a une patte cassée ; elle a déjà eu cinq à six foiblesses très-dangereuses , elle n'en revient que pour gronder ses gens. La Comtesse \*\* a un mari vigoureux , deux grands laquais , un cordelier , un mousquetaire ; en vérité , les femmes de condition ne sont pas raisonnables... La petite... de l'opéra , en tient de ce grand cordon-bleu qui est si bête.... Madame la Vicomtesse... prend trop de baume - de - vie ; si elle le prenoit ailleurs que chez le Lievre , elle guériroit plutôt ; son mari est un vieillard de vingt-huit ans , qui , de sa vie , ne pourra guérir sa femme. La Baronne m'a fait demander ce matin , voilà la première fois qu'elle appelle un Médecin : dans ses maladies , elle avoit toujours recours à S. Roch , à Notre-Dame , à S. Eustache ; il est fâcheux d'avoir dans notre métier de pareils rivaux ! Après cette sortie , le Docteur me prit joliment le bras , le toucha quelque temps , fit une longue dissertation sur le tact , le mouvement du sang , qui ne me soulageoit point.

Le Médecin avoit ordonné un lavement ; on fut le commander à l'apothicaire. Ariste, occupé dans ce moment, oublia de me donner des notions du lavement & des cérémonies qui le précédent. L'apothicaire entra chez moi, tira de dessous sa redingotte une seringue ; je la pris pour un tonnerre de poche ; il étoit à peu près semblable à ce qu'Ariste appelloit un fusil ; je frémis en le voyant ; je demandai à cet homme, s'il vouloit me donner la puanteur : non, non, Mademoiselle, cela ne pue point ; c'est une décoction de camomille ; l'odeur n'est pas désagréable pour ceux qui aiment la camomille romaine ; il faut prendre, s'il vous plaît, ce remède tandis qu'il est chaud. Voyant que je ne remuois pas, l'apothicaire me dit : Al-lons, Mademoiselle, mettez-vous sur le lit. Ne concevant rien à la médecine, je crus qu'il falloit boire ce breuvage sur mon lit : je m'y jettai ; tournez-vous, me dit-il ; j'eus la complaisance d'obéir ; trouffez-vous : qu'appelles-tu me trouffer ? découvrez votre derriere, je ne puis vous donner le lavement dans cette attitude. ... comment, monstre ! que veux-tu ? serois-tu un Jésuite ? J'ai lu

L'autre jour que ces Moines étoient exécra-  
bles : non , que la bonne Sainte Gé-  
nevieve m'en garde ! Je compris alors  
ce qu'il vouloit dire : comment tu veux  
me ficher ce long tuyau dans le derriere ,  
tu es effroyable ! Je fis un bruit hor-  
rible ; Ariste accourut : voyant le sujet  
de la dispute , il appella ma femme de  
chambre , la gronda de ce qu'elle ne  
faisoit pas cette opération. Marthon  
s'excusa , en disant qu'elle n'avoit jamais  
donné de lavement ; que si elle avoit  
eu un malheur dans la vie , au moins  
son derriere étoit encore vierge.

Je questionnai mon amant sur ce re-  
mede , il m'expliqua la théorie du la-  
vement : la liqueur contenue dans ce  
cylindre est une décoction d'herbes émol-  
lientes ; par le mécanisme de cet ins-  
trument , on l'injecte dans les intestins ,  
ce composé les rafraichit ; les Dames ,  
pour être plus belles , en prennent cha-  
que jour par douzaine. La Baronne D...  
que tu vis hier , trouvant un jour son  
teint obstiné , en prit une grosse dans  
trente six heures. Dans ta cave , je n'ai  
pas eu besoin de ce remede : la nature  
t'a-t-elle donné la seringue ? Non , elle  
s'est contentée de nous endoctriner par

la pratique de la cicogne : quand cet animal est constipé, il est malade ; pour se soulager, il va dans les étangs chercher de l'eau dormante, en avale une certaine quantité, l'échauffe dans son jabot, fourre son long bec à son derriere, & dégorge cette eau chaude dans ses entrailles. Tes moineaux, tes bœufs, tes moutons font-ils de même ? Non ; pourquoi veux-tu imiter ce qui n'est peut-être bon qu'à une seule espece ? je ne voulois point de lavement ; Ariste me prit par le foible des femmes, m'assura que mon teint seroit plus clair, que mes yeux auroient une expression plus tendre ; c'étoit la raison pour tuer l'oiseau de Bocace ; je consentis que Marthon m'administrât le clystere.

Cette fille sans expérience le donna d'une main pesante ; au moment que je sentis la chaleur du remede, je me retirai, la canule sortit, & tout le composé inonda ma couche ; je sautai du lit toute dégoûtante de cette vilaine drogue, pestant contre les médecins, les lavements, les seringues ; je ne pris point de remede, & je me trouvai mieux.

L'après midi je passai dans le cabi-



net d'Ariste ; je vis un tableau où étoit peint un grand sauvage avec une longue queue, des cornes à la tête, & des griffes qui paroissoient de très-vilaines manchettes. Je demandai ce que signifioit ce portrait ? C'est le diable, me dit Ariste, ou le Manitou (\*) ; nous le peignons ainsi pour nous faire peur, comme les enfants, qui font des masques de papier pour s'épouvanter les uns les autres.

Pour augmenter ta peur, tu as arrangé des cornes sur la tête de ton Manitou, & les cornes se font rire, tu en remplis les maisons de Paris : regarde ton front, tâte-le bien, tu sentiras de chaque côté deux protubérances placées par la nature pour t'en planter ; les femmes connoissent le terrain ; & la terre est bien maudite quand elles n'en plantent point. Ah, mon ami ! tu peins bien des bêtises ! as-tu vu le Manitou ? Non : je crois qu'il doit être curieux.

Nous fîmes une visite à une parente d'Ariste ; au retour, nous fûmes croisés auprès de la Grève par un carrosse étin-

---

(\*) Les Negres appellent le diable le Manitou.

celant , tiré par six cheveaux. Je demandai à qui appartenoit ce somptueux équipage entrelacé avec nous dans la confusion de Paris ? C'est la voiture d'un Fermier général , gens plus frippons que ceux que nous avons rencontrés dans le bois : je vois que celui-là a fait longtemps le métier , il paroît riche. Aussi l'est-il : mais à propos , tu m'as dit qu'on donnoit la puanteur aux frippons ? Oui , mais ces publicains sont d'une espece privilégiée ; ils volent impunément , parce que l'Etat a peut-être besoin de voleurs.

Un peu plus loin , notre voiture & celle du Fermier furent encore arrêtées & croisées par deux tombereaux qui se suivoient ; dans l'un étoit un grand garçon ; il avoit la tête nue ; un Capucin lui parloit de temps en temps , lui montrait quelque chose , qui me parut d'abord un de ces hochets qu'on donne aux enfants pour les empêcher de pleurer : je regardai plus attentivement ; c'étoit un petit morceau de bois croisé , où il y avoit une petite figure qui paroissoit respectable au patient. Dans l'autre tombereau étoit un homme de cinquante ans , à qui un Curé

contoit des histoires qui ne paroïssent pas lui faire plaisir. Ces hommes m'inquiéterent ; je demandai ce que signi-  
fioit cette cérémonie. Ce sont deux co-  
quins , à qui l'on va donner la puanteur : le plus âgé voloit dans les bois , le plus jeune a dérobé dix sols à son maître. Comment ! tu détruis un homme pour dix sols ! tu prives la société d'un sujet qui lui gagneroit dix mille francs ? ta justice peut-elle condamner un homme à mort , la vie étant un don du maître de ta cave ? as-tu le droit naturel de détruire un présent si précieux ? pourquoi pends-tu celui-là pour dix sols , tandis que tu laisses vivre ce grand voleur de Fermier ? il n'y a point de raison ni de justice dans ta cave.

Je marquai une envie extrême de voir donner la puanteur à ces hommes ; je crus que cela devoit être beau & satisfaisant ; je voyois courir le peuple avec un empressement inhumain : la voiture avança , nous entrâmes dans la place de Grève ; le peuple s'y entretenoit de la résignation involontaire du patient , & discouroit avec chaleur du

bourreau (\*) : il vantoit beaucoup la dextérité de ce dernier, & le citoit comme un homme merveilleux. On fit monter le vieillard ; lorsqu'il fut au haut d'une échelle, on cria : grace ! grace ! le peuple fut transporté de joie, mon cœur s'ouvrit à cette allégresse générale ; je vis descendre le vieillard. L'instant d'après on fit monter le jeune garçon ; je regardai attentivement, je m'impatientois déjà de ne pas entendre crier grace, lorsque je le vis tomber ; je le cherchois des yeux, j'allois m'informer de ce qu'il étoit devenu, quand je le vis balancer dans l'air, & un homme sur lui, qui le détruisoit. Ce spectacle me fit horreur, je me trouvai

---

(\*) Ce n'est pas seulement le peuple qui tient des conversations sur les bourreaux, j'en ai été excédé dans la bonne compagnie ; chacun vantoit avec chaleur les talents de celui de sa Province, en contoit de jolies anecdotes. J'ai connu un riche Anglois, en commerce de lettres avec les bourreaux de dix à douze villes. Je le trouvai un jour à trinquer au centre de six. Les bourreaux sont des Chirurgiens que nous méprisons mal à propos. Voyez leur article dans l'Encyclopédie, M. Diderot les a embellis.

mal ; Aristé se mit devant moi , me donna de l'eau de Luce : je revins , nous étions déjà loin de la Grève.

Retournée à la maison , je dis à mon amant : Ton peuple est cruel , de goûter du plaisir à contempler une si triste exécution ! comment accorder cette méchante sensibilité , avec les transports de joie qu'il a fait éclater à la grace du premier voleur ? Pourquoi celui-là a-t-il eu son pardon , & que l'autre a été pendu pour dix sols ? Le premier avoit un frere laquais chez la maîtresse d'un Ministre , l'autre n'avoit point de frere laquais chez la maîtresse d'un Ministre... Je t'entends , chez toi le malheureux seul est puni ; il sert à tes médecins pour faire des expériences , à tes loix pour leur donner de la force ; tu punis celui qui vole dix sols , & tu laisses passer tranquillement les frippons qui sont en carrosse : ah , ta cavé est détestable !

Pour me dissiper , je me mis à la fenêtre pour examiner le tumulte de Paris. Je vis passer un carrosse , six grands coquins étoient collés derriere , ils tenoient des bâtons en l'air ; je demandai ce que signifioient ces bâtons sus-

pendus ? Un carrosse , me dit le Philosophe , avec six gueux de cette espece & des cannes en l'air , annonce sur le pavé de Paris , un homme qui se ruine pour représenter une des images du Dieu de notre cave. Des bâtons en l'air te font donc honneur ? Ton Paris a bien du vuide ! j'honore davantage ton Fermier , à la tête de ses moissonneurs ; ces hommes ne sont point fainéants : tes Parisiens n'aiment , ne s'éblouissent que de ce qui n'est pas estimable. On vint nous apporter un billet d'enterrement , nous y allâmes le lendemain.

L'Eglise étoit tendue de noir ; on avoit répété par-tout des cartons peints & écartelés comme les phases de lune dans les almanachs , & distingués par différents emblèmes. Dans le premier , on voyoit quatre-vingt dix-neuf moutons & un Champenois , dans un fond de gueule : dans le second , deux léche-frites en sautoir dans un champ d'or : dans le troisieme , cinq têtes à perruque dans un champ de sinople ; dans le dernier carton , trois seringues , avec un sauvage qui marchoit à quatre pattes dans un fond de sable. Je demandai ce que signifioient ces cartons. Ariste me

dit : ce sont les armoiries du défunt, les diverses alliances de sa maison ; il m'expliqua les puérilités imaginées par l'ambition, pour amuser les innocents. C'est donc pour faire paroli à l'humilité de ton maître, que tu places ces trophées sur son tabernacle, sur ses chandeliers ? doit-il partager la douleur que tu ressens de la perte de cet homme ? tu m'as dit que ton maître s'étoit anéanti pour toi, comment les Prêtres de son temple permettent-ils d'y étaler les hiéroglyphes de l'orgueil ? Ceci n'est rien ; c'est leur avarice & l'ambition des particuliers, qui placent & retracent dans le lieu saint l'injurieux parallèle de leur Dieu & de Barrabas. Tes Prêtres ne croient donc pas au Dieu de ta cave ? comment peux-tu accorder leur coupable conduite avec la sévérité de tes loix. Tes vivants, peu contents que leurs morts aient sacrifié aux Dieux de l'orgueil & de l'ambition, veulent encore, pour insulter ton maître, que les cadavres puants de leurs peres aillent s'étaler aux pieds de ses autels avec la pompe du monde ! quelle force peut avoir vers le trône de ton Dieu, le chant des Prê-

très qui entourent ainsi le mausolée de la vanité ? leurs cris feront-ils tomber le sang de l'Agneau sans tache sur les souillures de l'amour-propre ? Les foudres de ton Dieu ne doivent-ils pas plutôt anéantir ces cadavres , que de souffrir dans le sanctuaire l'injurieuse balance de l'orgueil des hommes & l'humilité de celui que les Juifs ont mis à mort ?

Le convoi funebre arriva ; quantité de gens avec des flambeaux, des Prêtres avec des peaux de veaux, de Frérons & de moutons, l'escortoient en chantant. Je demandai pourquoi ces hommes, qui me paroissoient si gais, ne dansoient pas : tu m'as dit, Ariste, que la danse étoit sœur de la musique ; pourquoi sépares-tu ces deux parentes ? la danse est-elle plus triste que le chant ? Cela n'est rien , répondit le Philosophe ; c'est que celui qui a fait les rubriques de l'enterrement, n'aimoit pas la danse. Deux hommes soufflerent tout-à-coup dans deux grosses anguilles, & me firent peur ; une douzaine crioient comme si on les frappoit, un autre avec un bâton leur faisoit signe de se taire ; & plus il leur disoit de se taire, plus ils crioient.



Au milieu de la cérémonie, un Prêtre prononça un discours éloquent, débilita de si belles choses sur l'homme tombé en puanteur, qu'il le fit aussi grand, aussi merveilleux tout au moins que le maître de la cave. Il commença par des mots que personne n'entendait : je ne voyois point par quelle nécessité, pour se faire entendre, il commençoit par des paroles inintelligibles à la plupart des auditeurs. Après avoir dit son latin, il rêva un moment, cracha deux ou trois fois, & puis il s'écria : Les voiles de la mort étendus dans ce Temple, ces flambeaux funéraires, ce cortège lugubre, ces pleurs, ces sanglots, (il mentoit, personne ne pleuroit) ces chants mélodieux (& la musique étoit détestable) sont les derniers devoirs que nous allons rendre au très-haut, très-puissant Gille-Claude-Nicaise Robin-choux-pomme, Seigneur de Robin-choux-rouge, grand justicier des cinq potences aux environs de Guines-la-putain.

Après un déluge de lieux communs, l'Orateur entonna la pompeuse généalogie du mort, & mentit comme le Mercure de France. Les Robin-choux-pom-

me, Messieurs, sont originaires de la Savoye. Un des descendants de cette illustre maison porta la marmotte à Memphis ; c'étoit un honneur dans ces temps-là de porter la marmotte, comme de porter aujourd'hui à son col une jarretière, un éléphant, une croix de S. André, une Marie-Thérèse, & la peau d'un mouton.

Un Christophe Robin-choux-pomme épousa en Egypte une petite niece du grand berger Jacob, qui faisoit, avec ses sœurs, des briques au fauxbourg de Memphis ; occupation digne de la propriété & de l'intelligence du peuple choisi. Au passage de la mer rouge, Christophe changea son nom de Robin-choux-pomme en celui de Robin-choux-rouge. Un de ses descendants, nommé Isaac-Noémi-Mathusalem Robin-choux-rouge, fut un franc-maçon, qui osa le premier déclarer le secret & les mystères de son ordre ; il se sauva de Jérusalem, se réfugia dans le paradis terrestre de la Westphalie, qui renferme les meilleurs châteaux possibles, & les meilleures pommes de terre ; là, il reprit l'ancien nom de Robin-choux-pomme, s'allia à la maison du Baron *Kaniverstanclas*, qui,

depuis deux mille sept cents ans, onze mois, dix jours & treize minutes, jouissoit de quatre-vingt-dix-sept quartiers de noblesse. L'aumônier du château, pour trois livres dix sols, lui remit, dans la personne honnête de Mademoiselle la Baronne *Kaniverstanclas*, une chemise pleine de chair, de la pesanteur de trois cents trente-six livres de notre poids. Un fils de Christophe vint en France, s'allia à la maison d'un Gentilhomme ordinaire; ce fut lui qui porta l'oriflamme (\*) à la bataille de Rosebecq, lorsqu'elle disparut.

Le pere de notre Gilles-Nicaise étoit une des vieilles perruques du Luxembourg, le plus fameux nouvelliste du Palais-Royal; il laissa à son fils une fortune immense, & sa belle passion pour les gazettes. Gilles, élevé avec les grands

---

(\*) Bannière qui tomba du Ciel avec une bouteille: du temps passé, il nous venoit beaucoup de raretés & de colifichets du ciel; mais depuis que nous commençons à être incrédules & avoir un peu d'esprit, il ne nous vient plus rien de là-haut que ce que les Philosophes en ont toujours vu venir, la pluie, la grêle, le tonnerre, les brouillards, la grippe & la coqueluche.

politiques de la Cracovie, fut l'aigle des menteurs du Palais-Cardinal. C'est là que, sous le fameux arbre du bien & du mal, il fit plusieurs cours de démonstrations; c'est-là que, la canne à la main, il approchoit Filinghausen, traçoit sur la poussière les conditions du traité honnête qui a fait la honte de la nation & l'ornement des Boulevards; là, il montrait Rosbac : voilà, disoit-il, le Rhin; voilà où étoit .... voilà où étoient les crânes, voilà ou .... l'agitation de sa canne formoit le tableau mouvant d'une bataille perdue. Voyez, s'écrioit-il, comme le Roi le plus aimable, le plus digne d'être aimé, est mal servi!

Nicaïse usé, anéanti, pulvérisé dans l'art de la marine, avoit étudié cette science du haut de la tour des bons-Hommes à Passy; c'étoit de-là qu'avec une lorgnette d'Opéra, il avoit compris, saisi les belles manœuvres de la Galliotte de S. Cloud, & qu'il décidoit en conséquence que les bateaux plats n'étoient point encore assez plats; qu'il falloit, comme ceux qui s'appliquent à la connoissance utile de la quadrature du cercle, chercher encore un degré de

platitude, pour achever de perfectionner notre marine.

Gille vouloit aussi quelquefois juger de nos piéces nouvelles : mais passons l'éponge sur ce morceau de ses connoissances, le goût n'étoit point du tout la partie de mon héros ; il ne pensoit pas ; & tout ce qui s'écartoit de la savante gazette d'Utrecht, & de la gazette historiée de France, n'étoit point de son ressort. Il projettoit de composer une gazette utile à l'univers. C'étoit un détail circonstancié du gain honnête des Hollandois, avec un supplément des gentillesse de la Bourse d'Amsterdam, où huit mille honnêtes gens s'assembloient chaque jour, depuis midi jusqu'à deux heures, pour enrichir l'Europe & les Indes, & empêcher les banqueroutes.

Avant de vous peindre la passion de mon héros pour les nouvelles, je devois vous dire, Messieurs, ce que c'est qu'un nouvelliste : c'est un personnage qui connoît, à l'entendre, les plus petits buissons de la Prusse ducale, les sentiers les plus écartés de l'Hanovre, & tous les cailloux du Rhin ; il croit régler les intérêts des Potentats comme

son petit ménage, situé à un sixieme de la rue du Foin. Enfin, un nouveliste est un petit être à deux pieds, à qui la nature a refusé les talents du bel-esprit, & qui, possédé de la fureur de parler, croit tout savoir, tout deviner & tout connoître. Qu'il est aisé, Messieurs, de renfermer dans une grosse tête cinq à six nouvelles ! qu'il est facile de prédire qu'avec de la poudre à canon & la méchanceté des hommes, on peut rougir les fleuves de sang, joncher les plaines de cadavres ! & quel génie faut-il enfin pour assurer que la méfintelligence de nos Généraux a fait tout les succès du Général Hanovrien ?

Après l'oraison funebre, on enterra dans l'Eglise les restes puants de Monsieur Robin. Les fideles Chrétiens, pour conserver la mémoire du temple d'Epidaure, ont le saint usage de paver le Sanctuaire de leur Dieu, de crânes, d'ossements & de cadavres. Nous parcourûmes l'Eglise ; elle étoit parquetée d'épitaphes qui n'apprenoient rien à l'humanité, que les noms stériles des gens qui s'étoient remplis & vuidés pendant quelques années.

A deux pas de l'Eglise, nous rencontrâmes une troupe d'enfants, ils suivoient l'enterrement d'une de leurs camarades. Le frère de la petite défunte sautoit de joie, & crioit : Ma sœur va en Paradis ; que je suis aise ! Il vint dans l'idée d'Ariste de suivre ces enfants, nous renfrâmes dans l'Eglise ; il s'approcha du petit garçon ; c'étoit le fils de son Libraire. Il lui dit : Vous êtes bien gai, poupon ? Oui, dit l'enfant, j'ai très-raison, on va mettre ma sœur en Paradis ; ma chère mere m'a dit qu'elle seroit bienheureuse, qu'elle verroit le bon Dieu ; j'aime le bon Dieu, M. le Comte ! C'est bien fait, mon petit ami, répondit Ariste ; il est digne de votre tendresse. Comme les enfants de Paris ont de l'esprit ! J'étois enchantée des bonnes idées du poupon : je lui demandai s'il vouloit suivre sa sœur au Paradis ? Oui, Madame, de tout mon cœur ! on va la mettre en Paradis tout à l'heure, vous verrez comme cela est beau.

Les Prêtres ayant fini leur cantique, on conduisit le cadavre vers une fosse où on le descendit, on jeta de la terre dessus. L'enfant, frappé de cette cérémo-

nie , se mit à crier : ô le vilain Paradis ! O Dame , dit-il en fuyant , je ne veux point aller en Paradis ! comment , le Paradis est un vilain trou ! ses cris surprirent les assistants. Ariste courut à lui pour le calmer & l'empêcher de crier. Le poupon trop ému lui dit : ah ! Monsieur , laissez-moi fuir ; que le Paradis est affreux ! voyez comme ma chere mere ment ! oh , ma pauvre sœur , que je te plains ! Nous voulûmes appaiser l'enfant , il fut impossible , le Paradis de sa sœur l'avoit trop épouvanté. Je regardai Ariste , je lui dis : Entends-tu la nature ? O mon pere , qu'elle est sage !

Ces enterrements m'avoient ennuyée ; pour me dissiper , Ariste me mena à Popéra : après un enterrement , c'étoit tomber à merveilles. Je pris cette salle pour une Eglise : j'y vis des femmes peintes comme des indiennes ; j'entendis des sons harmonieux & un plein-chant divin : une toile se leva , je vis un bois , où Amadis étoit enchanté ; j'entendis le tonnerre , il me fit rire. Je dis à l'oreille de mon amant : Cette Eglise est belle , cette cérémonie me plaît mieux que ton enterrement. En parlant j'avois tourné la tête ; le bois étoit disparu : un cha-



teau étoit venu tout-à-coup comme un champignon, je le vis envoler de même. L'instant d'après une mer agitée de flots de papier, comme ceux qui s'entre-choquent à la sortie de la presse, vint se perdre auprès du parterre : une jeune fille qui chantoit comme un oiseau en cage, descendit dans une boîte tirée par des dragons de papier marbré ; elle étoit entourée de rayons de fer blanc, qui éblouissoient les riches Bourgeois de la rue S. Denis. Un ciel aussi brillant que celui de la belle cave, descendit en cadence ; il étoit meublé de femmes & d'hommes superbement ornés de clinquant. Je demandai à Ariste, si c'étoit le maître de sa cave, qui faisoit ces petits prodiges. Non, me dit il, ce sont des hommes. Ce sont sans doute les premiers Prêtres de ta cave, qui sont assis dans ce Paradis ? Les Prêtres de ma cave n'y vont pas, & ceux-ci sont des excommuniés, qui n'iront jamais en Paradis, s'ils ne quittent celui où ils sont nichés actuellement.

On donna un coup de sifflet, je vis l'enfer ; rien ne me parut mieux éclairé que cette caverne ; tous les damnés paroissoient enchantés d'être dans ce sé-

jour, les diables y dansoient à ravir. Deux chœurs de filles bordoient l'enfer, & formoient de chaque côté deux boutiques de tettons admirables. Une troupe de savoyards habillés en Anges parurent dans l'air attachés à des cordes, ils firent disparaître à l'instant ce joli enfer.

Je fus distraite par un homme vis-à-vis de ma loge. Il sembloit voir les autres prendre du plaisir avec un peu de chagrin : je demandai quel étoit cet animal taciturne. Tais-toi, me dit Ariste, respecte davantage cet homme, c'est un Suisse civilisé dans les montagnes de Savoye par un tonsuré : il se fâche contre toi, à cause que tu sens du plaisir à l'opéra ; il assure que tout ce qui t'enchanté, ne doit pas plus affecter l'ame d'un homme de goût, que ton mouchoir de poche au bout de ma canne. Ah, je m'en souviens, j'ai lu cela dans la nouvelle Héloïse. Cet homme est extraordinairement sensé ; il a l'audace de me traiter d'idiote, si je baille en le lisant ; dis-lui que j'ai été élevée dans une cave, éduquée comme lui au fond d'un puits, & que l'opéra m'amuse.

Voyant que je me fâchois, Ariste me dit : Il faut, ma chere Imirce, que je te

raccommode avec lui. Après demain l'on donne un opéra de sa composition; c'est un rien assez joliment organisé (\*). Une fille de village a perdu son amoureux; le maître d'école de sa paroisse, qui est forcier parce qu'il fait lire, lui prédit que Colin fera encore amoureux parce qu'il aime, & que quand on n'a point d'autres biens que celui de s'aimer & de plaire, les gens réduits à cette misère sont bien forcés de s'aimer.

J'entendois raisonner à mon côté un grand Seigneur; il avoit un ruban bleu au col, il parloit de l'opéra avec un petit homme qui n'avoit point de ruban bleu au col. Ce que je trouve, disoit-il, de plus beau à ce spectacle, c'est l'Ouvrière, à cause du bruit... il y a un opéra, où il y a un cheval; cette pièce m'affecte, je voudrois toujours voir des chevaux, j'aime les chevaux, on n'en met pas assez sur ce théâtre; on n'y voit que l'enfer, le vieux Caron: je voudrois voir les Danaïdes égorger leurs trente maris, & puis, avec leurs paniers percés, puiser de l'eau dans la Seine.

---

(\*) Le Devin du Village, par le grand Démonsthenes de notre petit siècle.

Monseigneur, répondit celui qui n'avoit point de ruban bleu au col, vous êtes divin, vous savez parfaitement la fable. En fait d'Histoire sacrée & profane, je ne connois pas un Seigneur aussi entendu que moi; cependant je ne lis jamais, je suis le troisieme de ma maison qui sait signer son nom; je connois les chevaux; quand on connoît les chevaux, on connoît bien des choses.

J'étois accouchée d'un garçon, il ne vécut que quelques jours: depuis ce temps, Ariste ne m'approchoit plus: j'étois surprise de sa froideur, je balançai quelques jours de lui en parler; enfin j'ouvris mon cœur: L'âge, ma chere Imirce, me dit-il, ne me permet plus de satisfaire tes desirs; la Nature t'a donnée à Emilor, je vais lui rendre la liberté, & te remettre entre les bras de celui que ton cœur a choisi. Je répandis un torrent de larmes; elles s'adoucissoient, en tombant dans le sein d'Ariste; je m'écriai: O mon ami! O mon pere! tu m'es plus cher que les plaisirs, je ne connois que ceux que je crois te donner; n'as-tu de la raison que pour m'arracher de ton cœur? ton âge ne m'effraye point, la chaleur de mes

ans te rechauffera ; c'est sur mon sein  
que ta tête précieuse reposera ; mes  
yeux contempleront sans cesse cette  
face respectable où ton Dieu a peint sa  
bonté ; tes vertus applaniront tes rides ;  
Et plus ton corps sera maltraité par le  
temps , plus je verrai ton âme. Les char-  
mes qui ravissoient les cœurs dans ton  
printemps , qui les enchaînoient encore  
dans ton automne , ne la voileront plus ;  
tu n'auras que tes appas éternels , ton  
humanité & tes vertus.

Le Philosophe calma mes douleurs ,  
l'airaison porta dans mon âme cette douce  
consolation que la sagesse seule peut  
donner. Nous partîmes de bonne heure  
pour la campagne. J'en avois hâte l'in-  
stant : en parlant d'Emilor , j'avois fait  
naître dans le cœur d'Aruste le desir  
de connoître un sage si digne de son  
amitié.

Le lendemain de notre arrivée au  
château , mon ami me conduisit à la lu-  
carne d'où il observoit la cave. Je re-  
vis Emilor avec plaisir ; il me parut  
sérieux. Le soir on mêla un arcane à  
sa boisson , la nuit on l'enleva , on le  
mit dans la chambre où j'avois été. Le  
matin nous entraînés , Emilor ne parut

point étonné de nous voir, il fixoit les yeux sur moi; je le vis changer de couleur, mon cœur fut ému; il cherchoit à me reconnoître, mes habits, le trompoient; pressée de lui marquer ma tendresse, je criai dans la langue de la cave: O la joie & la force de mon ame! voici le plaisir! Au son de ma voix, un jour enchanteur éclaira ses sens, il se jeta dans mes bras, ses larmes couloient; un feu ardent étinceloit dans ses yeux humides; nous nous serrâmes tendrement, & nos ames furent confondues.

Emilce inquiet cherchoit d'une main impatiente autour de mes vêtements ce qui l'avoit enchanté autrefois; il baisoit mille fois ma gorge, je ne pouvois me débarrasser de ses bras. La joie qu'il avoit de me revoir étoit si excessive, que son visage en étoit altéré; on voyoit qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire dans son ame; l'agitation se peignoit par le désordre où il étoit: dès qu'il fut un peu calmé, on l'habilla, j'aidai à le vêtir, il parut triste. Pourquoi, me dit-il, veux-tu cacher ce qui te faisoit plaisir? ces objets sont-ils devenus haïssables à tes yeux? la nouvelle cave a-t-elle gâté ton cœur?

ne m'aimes-tu plus ? Hélas ! je l'aimois encore, mais je l'avois fait cocu (\*) ; le pauvre Emilor n'en savoit rien, le préjugé n'avoit pas encore gâté son esprit, & le cocuage, dont le trône est à Paris, n'étoit point encore un malheur pour lui.

Au bout d'un mois, Emilor parloit François. Il ne parut que légèrement étonné des merveilles de la nature : toujours occupé dans la bibliothèque d'Ariste, il méditoit sans cesse, il parloit savamment de Dieu, il ne le barbouilloit pas comme la foule des hommes, il le peignoit tel qu'il étoit, incompréhensible & adorable. Le Philosophe lui demanda ce qu'il pensoit de ce monde. Peu de chose ; si j'avois la fureur des systèmes & la manie des chimères, je pourrois créer un monde avec rien. Ton

---

(\*) Le cocuage & un bas percé, sont à peu près la même chose. Un homme élégant marche fièrement dans une place publique avec un trou à son bas ; si un sot vient lui dire : Monsieur, votre bas est percé, cet homme rougit, devient honteux ; diroit-on qu'un trou à de misérables chausses feroit un effet si surprenant sur l'ame d'un être raisonnable ? Le cocuage est l'histoire du bas percé.

monde n'est qu'un grand animal ; & les hommes , les poils du derrière de cet énorme animal. La physique , le microscope à la main , rend mon système possible ; regarde la belle gorge d'une jolie femme , ces charmes ne sont que des insectes infiniment petits qui composent la rotondité , la blancheur & l'éclat de ce beau sein : le tact de cette gorge est le picotement de ces petits animaux qui combattent quand nous la touchons avec les petits animaux qui composent notre main. Les insectes de la femme , plus vifs , plus pétulants , mettent tellement les nôtres en convulsion , les agitent si délicieusement , que ces animaux , répandus dans toutes les parties de notre corps , se précipitent avec violence vers les reins , s'unissent en troupe pour lever le pont-levis , passer & se joindre aux insectes de la femme ; & dans le moment de ce passage , ils te procurent une extase voluptueuse.

Les arbres , les fossiles , la terre & l'eau sont composés de ces petits animaux , qui sont autant de particules du plat *animal-monde* ; ils vivent sur lui sous leur forme d'arbres , de fossiles , comme nous vivons à son derrière sous



notre petite forme de poils. Les insectes qui forment un arbre, se divisent quand l'arbre est mis en pieces; si l'on brûle l'arbre, une partie de ces insectes se divisent en *animaux-cendres*, qui se réunissent vers la partie de l'*animal-monde*, qui forme un arbre; il en est de même d'un homme que tu mets en terre; les petits insectes, qui composoient son corps, se séparent & vont se rejoindre pour former encore un poil au derriere du grand *animal-monde*. Tu vois qu'avec rien on bâtiroit un système. Un homme qui rêve dans un cabinet, pour endormir ses compatriotes, feroit avec cette seule idée dix volumes pour ne rien t'apprendre.

Laissons les systèmes, dit Ariste; que penses-tu du monde où nous végétons? Très-peu de chose. Ta petite fourmilliere ne t'étonneroit pas davantage si tu pouvois aller au haut de ta cave; que la tienne ne m'a étonné quand je t'ai vu. Ton monde dans sa naissance étoit meilleur qu'il n'est aujourd'hui. Les hommes furent heureux tout le temps qu'ils resterent dans la simplicité de la nature. Cette mere sage ne leur avoit point donné la bien-  
 G vj

ce, la modestie, ni de fausses idées des choses naturelles; des fanatiques ont quitté la nature, pour chercher des vertus qu'elle n'avoit point faites. Ton Paris commence à être habitable depuis que tes Philosophes reviennent sur leurs pas; tu as encore d'anciens cerveaux, des peres & des meres de l'arriere-ban, qui croiroient leurs maisons déshonorées, si leur fille faisoit un enfant sans un privilege d'une personne de leur paroisse; comme si la nature déshonorait les filles en les rendant meres. Comment ces préjugés sont-ils entrés dans l'esprit des hommes?

Mon ami, dit Ariste, dans un Etat policé, il faut fixer l'inconstance des hommes; si les loix n'enchaînoient pas les passions, on s'égorgeroit; l'ordre, l'image de la Divinité, ne seroit plus imprimé sur la terre. Tu plaisantes! tes législateurs ont cru l'homme méchant, il est naturellement bon; c'est un enfant qu'ils ont garotté, & qui s'efforce de briser ses chaînes en les seconant. La fureur de prévoir les malheurs de si loin, a multiplié tes loix, tes Lieutenants de police & ton Guet à pied, & à cheval. Ta terreur panique & tes allan-

mes ont rendu tes freres malheureux & sans tes loix dures & barbares, & la plupart stupides, l'homme n'auroit pas connu le crime, & ne l'auroit point cru nécessaire à ses passions; tes législateurs ont fait sortir l'homme de la nature, & leurs loix n'ont fait qu'obscurcir sa raison en la révoltant; ôte les loix, éclaire l'intelligence de l'homme, & tu chasseras les crimes de la terre, où la liberté doit être la première loi. Tu crois faire des merveilles en faisant écarteler tes freres par des bourreaux, que fais-tu? tu punis quelques coquins imbécilles, & tu donnes à des malheureux plus éclairés les moyens de faire le mal avec adresse. Un homme d'esprit peut commettre mille horreurs, & ne pas caindre le glaive de ta justice; jette tes loix au feu, imite la nature; elle n'en a point fait à l'homme, elle se contente de toucher son ame, & d'éclairer son esprit. Porte le jour de la raison dans l'ame de l'ignorant, éclaire son intelligence, & tu n'as plus besoin de loix.

Le seul désordre que tu aurois à craindre chez les hommes, est celui qu'on remarque chez des animaux qui

se battent quelquefois pour une femme ; supposons que nous nous battions pour les femmes, la cause est fort belle ; nous ne nous égorgerons plus pour cent misères, pour des chiffons, pour des mouffes, l'émétique & l'animal du côté des Docteurs.

Les hommes, revenus à la simplicité de la nature, se battraient moins pour les femmes ; parce qu'ils perdroient bientôt ces fantaisies que les peuples polices se sont formées de la beauté. Dis-moi, qui fut le premier sot qui trouva une femme plus belle que l'autre ? Les yeux, dit Ariste, certain arrangement de parties, les couleurs du teint, l'éclat de la carnation, les détails & l'ensemble que forment la beauté. Tu ne raisones pas ! la nature ne t'a pas donné ces misérables connoissances, puisque ces charmes ne sont point du goût général. Chez toi, une fille un peu maigre, un petit nez retroussé, sont ce que tu appelles un miracle ; mais le miracle change, ce sont les yeux Chinois & les dents de Savoyard que tu cours ; tes idées sont assujetties au caprice de nos modes. Dans les Provinces basses, une masse de chair prodigieusement mul-

le, deux énormes tettons, deux gros bras exactement plats, font tourner une tête Hollandoise; en Allemagne, une gorge qui commence cinq doigts plus bas, qui finit cinq doigts plus bas que les gorges ordinaires, & soixante-deux quartiers de Noblesse extasiaient un Baron Westphalien. Ce goût pour la beauté varie selon les climats. On voit chez toi des hommes idolâtres de femmes fort laides; ton Martin Fréron trouvoit feu sa moitié, plus belle que Madame Lescombat.

Toutes les femmes sont belles; si tes yeux louches ne les trouvent point telles, ne t'en prends pas à la nature, mais à ta décence, à ta pudeur, dont les voiles importuns te cachent leur beauté. Comment une femme peut-elle paroître belle? tu ne montres que son visage; tu ne fais attention qu'à son œil; un œil fait-il la beauté? combien de femmes dont le minois est joli & le reste très-laid! La nature a donné à celles, que tu appelles laides, des grâces qui compensent un nez & des yeux qui ne sont pas moulés à ta fantaisie, une main blanche, un bras rond, une belle gorge, un pied mignon, un...

que fais-je ? tout cela ne balance-t-il pas un bel œil ? Fais déshabiller tes Dames de Paris; les belles te paroîtront moins jolies, & les laides charmantes.

Ce législateur, qui faisoit déshabiller les filles & les garçons avant de les marier, connoissoit la nature & la beauté : tu crois toujours les usages de ton pays admirables; tes loix valent-elles celles de la nature ? L'autre jour je disois à ton fermier : Ta ménagere est terriblement noire. Je ne sommes pas si près regardants, répondit le Rustre; notre femme a un côté aussi beau que celui d'une Reine, voilà pourquoi je l'avons pris; Dame ! voyez-vous, je ne pouvons pas nous dérouiller la conception avec le teint.

L'amour, ce feu sacré que la nature allume dans le cœur de l'homme, est aussi asservi à tes caprices; tes faux Sages, toujours écartés de la nature, ont troublé la liberté de ta passion, chargé ton cœur d'un cérémonial étranger : deviens-tu amoureux ? il faut que la tête te tourne pendant quelque temps, que tu ailles dire en tremblant aux pieds de ton idole, que tu l'adores.

la belle, stylée à tes usages, doit rougir, faire cent grimaces, rebuter une flamme dont son cœur est également brûlé, tout cela pour prononcer trois lettres o, u, à; le mot lâché, il faut que tu ayes sur l'instant des convulsions, que tu dâses dans les transports de ta folie : „ O aveu charmant ! ô jour natal „ de mon bonheur ! ô divin oui ! vous „ m'ouvrez le temple de la félicité ; „ échos, oiseaux, Bergers de ce bocages, allez apprendre à l'univers „ que je suis heureux, que la tête me „ tourne „

L'homme n'a que deux moments à être sur la terre, il en prend un & demi pour jouir de la moitié de l'autre. Prends les filles à l'âge de quinze ans ; à cet âge, on dit d'abord oui : ce sont tes filles maniérées qui veulent des soins. Imite les sauvages ; les garçons & les filles prennent une pierre à fusil, frappent d'accord ; la première étincelle qui sort de la pierre, est la flamme qui couronne leur amour. Renchéris sur eux ; dès l'âge de douze ans, fais apprendre à tes filles à battre le briquet.

Nous passons des jours tranquilles dans le château d'Aristé, le Philosophe

étoit pour nous un Dieu bienfaisant ; il nous aimoit comme ses enfans ; nous ne connoissions pas d'autre père, nous étions heureux : notre bonheur cependant étoit souvent troublé par le souvenir de nos enfans ; nous nous hasardâmes d'en parler à ce sage : il nous dit qu'il les avoit placés dans différens pays, en avoit tenu une note exacte, & que ceux qui vivoient nous seroient rendus.

Nous quitâmes de bonne heure la campagne, nous partâmes pour Paris. La maison d'Ariste étoit toujours pleine, comme celles de la capitale, de bonne & de mauvaise compagnie. Il nous vint un pair d'ame dévot & un Marquis du Tierce-ordre de S. François. La dévoté étoit belle comme Vénus ; elle étoit vêtue d'une légère étamine ; sa gorge arrangée par l'amour, transpiroit au travers d'un grand mouchoir fin ; sa parure simple, ses mœurs pures comme l'innocence, donnoient une expression si vive & si tendre à ses charmes, que le cœur du sage se sentoît amolli. C'est dans ces bras dévots, disoit-on, que l'on savoure le plaisir avec plus de sensualité ; les voiles du mystère les



enveloppent ; & le cœur , ouvert à Dieu dès le matin , les prépare pour le soir aux délices de la volupté.

Le Marquis avoit une belle chemise garnie ; il avoit fait broder sur les manchettes le jugement dernier , & sur le jabot , l'enlèvement de Ganymede. La dévote savoit un peu la fable , elle lisoit la mythologie , le P. Berruyer & la méchante collection de Mlle. Uncy ; elle dit au Marquis : Vos manchettes , Monsieur , sont édifiantes , mais votre jabot me scandalise. Ariste voyant l'embarras du Marquis , répondit à la dévote : Madame , ce que vous voyez brodé sur le jabot de Monsieur , est une anecdote de la vie d'Inigo ; Madame sa mère , rêva dans sa grossesse , que l'âne de Balaam enlevait son enfant dans les airs , & lui sugoit le sens commun ; voilà pourquoi ce Révérend Pere en a toujours manqué. La dévote , qui étoit Janséniste , parut édifiée du jabot de M. Casaccioli. On changea de conversation , on parla des bêtes ; Emilon avança que les animaux étoient nos frères. Comment , dit la dévote , je suis donc , M. le Philosophe , la sœur de mon chien ? Assurément , Madame. Quelle horreur ! dit le Mar-

quis ! la Religion n'a jamais tenu un pareil langage ; lisez mes œuvres sacrées , vous ne trouverez pas un mot qui puisse appuyer votre système . . . . oh ! ceci est original , je serois donc le frere d'un âne ! Oui , M. le Marquis , vous êtes le frere d'un âne , cela est prouvé dans mille endroits de vos capucinades. Dieu n'est-il point le pere commun des hommes & des animaux ? les enfants d'un même pere , ne sont-ils point freres (\*) ? Allons , Monsieur , point d'orgueil , reconnoissez votre sang , il est de la même couleur : pour moi , plein d'entrailles pour mes freres , j'embrasserois un cheval avec plus de cordialité que Fréron , parce que mon frere le cheval n'a pas l'ame si noire ; j'aime , voyez-vous , mes parents à proportion de ce qu'ils sont plus honnêtes gens. Voilà du dernier détestable ! dit la dévote , je ne pourrai plus manger de poulets ; les freres se mangent donc ? Oui , Madame , dans la grande famille des êtres , les freres se mangent les uns les autres , comme dans la petite famille des hom-

---

(\*) Les animaux , selon Moïse , sont nos aînés .

mes. Oh, cher Ariste! vous vous perdez dans la compagnie de cet homme; a-t-on jamais soutenu rien de plus impertinent? Selon le système de Monsieur, les dindons de Jérusalem étoient les freres des Machabées, & les ancêtres de M. le Marquis.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'un petit Abbé Poupin: c'étoit la plus aimable fanfreluche de Paris. M. l'Abbé minaudoit, se donnoit des airs d'anéantissement, il eut même des vapeurs & le ridicule de nos femmes de condition; il tint une conversation décousue, un discours à la Filigramme: Ah, M. Ariste, que le convulsionnaire est maussade! nos étourneaux s'extasiaient, sans savoir pourquoi, au jeu de ce comédien automate...; j'ai abandonné le Luxembourg, on n'y voit que des Moines & les Marchandes de la rue de Buffry... On dit que nous conservons cette campagne notre attitude sur le Rhin, voilà bien des campagnes d'attitude... M. de S\*\*\*\* (\*) va être con-

---

(\*) Contrôleur des finances & de la vieille vaisselle. Ce Ministre fameux avoit trouvé des ressources merveilleuses dans la croix de sa pa-

trôleur des fourrages à l'armée; on dit que, pour épargner les rations & distraire l'appétit des chevaux, il leur fera lire le journal étranger... Le Pape continue d'être enchanté de son cher cousin Barbarigo, qu'il vient de canoniser... A propos, savez-vous que nous avons trois armées en Allemagne, une dans le tombeau, une sur le bord de la fosse, & l'autre qui fuit.... Le Duc D.... a une petite maison à croquer & une créature délicieuse, le minois le mieux chiffonné.... La Baronne.... monte en graine, elle veut encore fixer ses amants; elle a tort, les femmes ne sont pas comme les violons de Crémone; plus on joue dessus, plus ils sont bons: nous sommes délassés des bateaux plats; pour prouver que les tremblements de terre ont influé sur les crânes de la Nation, nous allons faire construire des bateaux plats sans voiles & sans mâts; M. Ber... en a pris le dessein sur l'estampe des moulins-à-barbe qu'on trouve dans la

---

roisse, & dans les plats à barbe des Financiers, qui, plus citoyens dans cette partie que dans d'autres, ont sacrifié généreusement leurs boîtes à savonnette.

boutique de nos barbiers ; on les ar-  
mera de têtes à perruques & d'excel-  
lents bras de bois que le Chevalier Lau-  
rent (\*) fera remuer ; ils partiront de

---

(\*) M. Laurent, de Bouchain, honoré du cor-  
don de S. Michel, pour avoir construit, au Pont-  
péan en Bretagne, des machines connues de-  
puis deux cents ans dans le pays de Liège, a  
fait un bras de bois à un invalide, avec lequel  
ce soldat écrivoit. Ce petit miracle a été an-  
noncé dans les papiers publics. Les innocens  
de Paris ont élevé le Chevalier Laurent jus-  
qu'aux nues, comme Thérèse Sancha, & sa  
famille, & le Chevalier de la Triste figure. Un  
Poète plus innocent que les Parisiens & les  
Sancho, a honoré le phénomène d'un très-joli  
poème. L'origine du bras de bois vient de l'in-  
vention d'un certain Dubois, arquebusier, de-  
meurant à Paris vis-à-vis l'égoût de la petite  
rue Taranne. Cet habile Artiste faisoit, vingt-  
cinq ans avant l'existence du Chevalier Laurent,  
des bras artificiels, en fournissoit les manchots  
de Paris, des Provinces, & en faisoit même  
des pucelles pour les Indes ; il en fabriqua un  
pour un Curé du diocèse de Sens, avec lequel  
ce Prêtre remplissoit les fonctions de son état,  
& donnoit, pour trois sols, des extraits des régis-  
tres de sa paroisse. Dubois n'a point fait de  
bruit, parce qu'un gueux, selon notre façon  
misérable de voir les objets, ne peut rien faire  
de merveilleux. M. Laurent, cinquante ans après,  
a copié son invention, il a réussi. M. Paris de

Brest, & viendra  
à l'embouchure de la Vilaine, ou contre les landes de la Roche-Bernard...  
Connaissez-vous la chanson ? elle ne parut que ce matin... On dit que le Caporal de Wésel persifle joliment les perquiers François.... A propos, Monsieur Ferdinand... Ah ciel ! s'écria-t-il en regardant sa montre, il est cinq heures, je dois être chez la Duchesse... elle s'impatiemtera, je le trouverai irritée... il partit comme un éclair.

Ariste nous fit voir les spectacles de Paris ; il questionna mon mari sur ce qu'il pensoit de la scène française. Ton théâtre, lui dit-il, est la gloire de la Nation & le triomphe des spectacles de l'Europe ; c'est le seul qui éclipsa dans l'histoire les Histrions d'Athènes & de Rome ; ta langue accentuée par la vérité, & formée pour être l'organe de la Philosophie,

---

Montmartel & la bande des Publicains ses confrères, ont préconisé M. le Chevalier de Bouchain ; voilà un homme miraculeux ! Le Sr. Dubois, malgré les frippons, les fermiers généraux & les sots, conservera toujours l'honneur de l'invention, & l'histoire oublera son copiste.

Philosophie, est devenue celle des peuples polis & des étrangers curieux de la culture de leur esprit; mille chef-d'œuvres dramatiques l'ont enrichie; le François, toujours sage la plume à la main, s'est assuré pour toujours l'empire de la scène. Tous les peuples ont mêlé des difformités à leurs productions; on voit dans leurs pièces les morceaux les plus grands, balancés par des absurdités révoltantes, ou des ridicules monstrueux. Ta scène, corrigée de bonne heure des imperfections que toutes les choses ont nécessairement dans leur naissance, voit aujourd'hui le vrai marcher avec ordre; l'action du drame se passe sous les yeux, le bon sens la fixe au court espace de vingt-quatre heures, pour resserrer l'intérêt que nous prenons aux malheurs & aux vertus d'un héros qui nous touche.

Le génie & l'imitation de la belle nature ont formé les règles de ton théâtre; la décence, la fleur de l'esprit le soutiennent & le décorent; ailleurs les vraies beautés sont remplacées par des concetti affectés, des pointes surannées, un burlesque trivial, enfants informes d'une joie grossière: chez toi, c'est l'en-

jouement délicat, la fine plaisanterie ; & si quelquefois le persiflage y lance ses traits, ils ne sont point aiguës par la haine ; émouffés par la folie, c'est Momus qui les lâche dans le séjour des Dieux. Qui auroit cru que les enfants de la mere sotte, les fils du Prince des fots, les neveux des bateleurs, des jongleurs, eussent un jour été les maîtres de la scene ? Que d'obligations n'as-tu pas à Moliere ! il est cent fois plus grand que ton Corneille.

Les Anglois, encore étrangers dans l'art de Melpomene & de Thalie, trouvent ton théâtre ridicule, à cause que l'Amour y donne des loix. Le Dieu qui embellit l'univers, peut-il déparer le spectacle ? Est-il étonnant qu'une nation, qui n'aime que par consommation, chez laquelle l'amour est une maladie, ne le puisse supporter dans Zaire ? Des raisons d'humour ou d'infirmités peuvent-elles te faire renoncer à mettre en action dans tes jeux, l'idole à laquelle les cœurs sacrifient ?

L'amour est une vertu en France. Tes Bayard, tes Montmorenci, tes Châtillon & tes premiers Seigneurs, servoient l'honneur & ce Dieu, Tes vieux



romans sont les monuments durables de leur amour sage & de leur respect pour leurs Dames. Un peuple, qui a reçu de ses aïeux un penchant aussi noble, peut-il l'ôter de ses spectacles? Quelle langue n'y trouveroit-on pas sans ces tableaux? les passions honnêtes ne rougissent point; quand l'amour est sage, il ne peut déplaire: il est digne de ta reconnaissance; tu lui dois ton génie & Zaire.

La couronne de Terpsycore, possédée long-temps par les Italiens, est sur ta tête. Quelle grandeur exprimée dans les caractères d'un opéra tragique! quelle légèreté dans tes pantomimes! quelle finesse dans tes opéra comiques! la faille des chansons, l'air fin des vaudevilles n'ont pu être imités des autres nations.

L'harmonie ne tardera pas à placer son trône à Paris. La musique Italienne, toujours si semblable à elle-même, & dont les modulations précipitées fatiguent l'oreille du sage, lassera le goût de ses partisans. Encore un Rameau, & le sceptre de la musique est entre tes mains. Les vaines & vicieuses déclamations de Monsieur Jean-Jacques, qui

ne trouve rien à son gré que ses propres paradoxes, ne doivent point imposer des loix à ton goût ; laisse-le en possession d'abuser de l'aménité de la nation, laisse-le crier pour ne rien t'apprendre.

La tragédie n'est pas de mon goût ; il ne faut ni génie, ni esprit, pour mettre un roman en action ; mais il en faut pour faire une comédie. La monotonie de tes tragédies m'ennuie à mourir ; le prolégomène qu'il faut effuyer, tes catastrophes jettées toutes dans le même moule me déplaisent ; l'éternelle contexture de cinq actes pour faire pleurer, est insoutenable. Pourquoi cette sottise ? est-ce à cause qu'un garçon apothicaire, nommé Aristote, t'a dit qu'il falloit cinq actes pour tirer des larmes du spectateur ? Les contre-sens du Sieur le Kain, ses convulsions, son insensibilité théâtrale, son air fatigué, l'écume qu'il jette, son organe disgracieux, ses gestes croisés, tout cela me rend l'acteur & la tragédie détestables.

La plupart de tes Histrions de Paris ne valent rien ; ton Gascon a un organe embarrassé, il grimace, son geste est trop uniforme, son accent déplaît,

il chante trop les finales, il se ride trop souvent le front, & allonge trop le col. Paulin a une voix sonore, il est sans action, sa roideur est fatigante. Blainville remplit avec une sorte d'honneur le rôle de la statue au festin de Pierre. Dubois fait assez bien en riant des récits tristes & sérieux; il a toujours un pied en l'air, il est très-content de lui-même. Il est bien généreux de s'applaudir lui seul.

Nous vîmes jouer le *Misanthrope*; cette pièce nous plut infiniment; elle étoit dans le caractère de notre cave. La finesse de cette comédie est admirable, & personne n'y fait attention. Le spectateur rit d'*Alceste*, sans savoir pour quoi, comme l'on rit à Paris. Molière dans le *Misanthrope* a peint l'homme tel qu'il doit être, & les gens rient parce qu'ils ne sont point ce qu'ils doivent être. Ce sont des hommes ivres qui se moquent d'un homme sobre.

Quelques jours après, nous suivîmes Emilor à la bibliothèque d'Ariste. En lisant les titres des livres, il portoit en deux mots son jugement sur l'auteur & sur l'ouvrage. Nous commençâmes par M. de Voltaire. Ta nation, dit-il au

Comte, n'a produit rien de mieux que cet homme; les charmes de la diction, la beauté des images, la finesse des antitheses, le sel de la fine plaisanterie, tout est divin. Ton Homere, qui a extasié l'antiquité, m'a ennuyé à mourir; je n'ai lu ni prose, ni vers de ton Voltaire, qui ne m'ayent enchanté. Les fots Egyptiens ont dressé de hautes pyramides pour s'immortaliser; leurs copistes ont fait le Colosse de Rhodes & tes merveilles du monde. Pour élever ces niaiseries, il falloit du cuivre, des pierres & des gens pour leur faire perdre leur temps; ces anciens innocents ont cru étonner la postérité, ils ont réussi à charmer les fots. Voltaire étonnera davantage tes neveux, que ces amas de pierres & de briques.

Tes Parisiens, que j'aime parce qu'ils sont bons & honnêtes, devroient faire jeter à leur dépens la statue de ce grand homme leur compatriote, la placer à côté du plus grand de tes Rois; tu m'entends? c'est sur le pont-neuf, vis-à-vis de son Héros, que j'aimerois à le contempler. Tu devrois rendre cet hommage à son génie avant qu'il meure, cette faveur de la patrie adouciroit l'a-

merveille de la mort. Ce monument feroit mieux l'éloge du bon goût de Paris, que l'amas de pierres de ta neuve mosquée, & le mausolée magnifique élevé à ton Curé Languet, pour avoir honnêtement volé son prochain en imaginant des loteries défendues par les canons de l'Eglise (\*).

L'histoire naturelle, excellent livre : les observations sur les animaux m'ont réjoui, la politesse des lapins m'a fort amusé. Monsieur de Buffon assure que les jeunes lapins ont un respect attentif pour leurs grand-peres; quand ils voyent passer leur trisaïeul, ils se rangent de chaque côté pour lui faire les honneurs de la garenne; ou s'ils se promènent avec lui, ils donnent toujours le haut du pavé au bon-homme. Dis-moi; ont-ils appris ton savoir-vivre? ont-ils lu tes Marguerites Françaises (§)?

---

(\*) Le bon sens, en voyant le mausolée du Prêtre Languet, demande à propos de quoi on a fait cette dépense. Je n'ai jamais regardé ce monument sans humeur.

(§) Dictionnaire de compliments, d'où nos peres puisoient leur savoir-vivre.

Histoire ancienne ; jette ces fables au feu , & généralement toutes tes histoires. As-tu peur d'oublier que tes hommes ont été méchants ? il n'en manquera jamais sur la terre pour te l'apprendre. Choisis dans l'histoire , fais un recueil des bons Rois , l'ouvrage sera portatif , ta nation pourra t'en fournir jusqu'à trois. Louis XII , Henri IV & Louis XV. Ton Louis XIV n'a été que redoutable ; sans les arts qui ont illustré son regne , on ne parleroit peut-être point de lui.

Histoire du peuple de Dieu , par le frere Maac Berruyer. On ne peut rien ajouter à ce scandale.

... Dictionnaire de l'Encyclopédie ; ouvrage admirable , indigne des siècles des... des... & des... Les satyres de Boileau , ce n'est point mon poëte. Corneille m'ennuye quelquefois ; le Cid ne vaut rien , Rodogune me ravit. Racine a des morceaux admirables , je n'ose dire tout haut qu'Athalie ne me plaît point ; Joad est un scélérat. Crébillon : tout est bon , hors Catilina. Bernis , ses poésies sont charmantes ; ce sont des fleurs dignes d'orner la gorge d'Egérie. Marmontel , ses contes sont très-jolis ; c'est le style des femmes galantes. Rouf-

seau ; c'est l'Horace François. Ton Bayle est le plus grand de tes écrivains. Montesquieu ; les Anglois sont aussi étonnés que moi que tu ayes produit cet homme.

L'Esprit : j'aime ce livre , je loue l'auteur de ses soins ; de toi à moi , l'esprit est encore rare. Tes peres ont étudié fix cents ans celui d'Aristote ; ils étoient bêtes , tes peres ! Ton Paris , où l'on croit qu'il y a tant d'esprit , n'en rempliroit pas la moitié du fauxbourg Saint-Germain ; il n'y en a pas encore dans le Marais ; tes autres fauxbourgs fourmillent d'innocents. La Hollande , malgré son or , la Prusse , malgré les cruelles conquêtes de son Roi , seront toujours sans esprit. — — — En Allemagne , on fait cent lieues sans trouver une personne de génie ; dans ta Bretagne , l'esprit est tombé en quenouille ; ta Champagne en aura quand toutes les parties du monde en seront pourvues. C'est le nombre des fots qui a effrayé sans doute M. Helvétius.

Traité des études , par M. Rollin. La nature est préférable aux phrases de ce Rhéteur. Le sublime , allongé par Longin , est du galimathias : ton Mathana-

Il est plaisant pour les pédants & les érudits. Le Franc, de Montauban : j'aime sa Didon, son voyage & ses jolis vers ; son discours, qui a ennuyé toute la France, ne m'a pas ennuyé, je ne l'ai pas lu. Ta Sévigné est ma bonne amie ; j'aime son cœur & son style, c'est la nature ; son cousin a du bon ; je suis du goût de Monsieur de Voltaire, nous aimons mieux la cousine. Montaigne, c'est un prodige pour son siècle ; il mérite l'estime de tes neveux. Rabelais me fait pitié. Tes mémoires de l'Académie sont des livres trop gros ; les *in-folio* m'épouvantent ! Tes dictionnaires, en général, ne valent rien. Milton, il faut le laisser admirer aux Anglois. Madame Deshoulières, je l'aime avec ses moutons ; j'admire l'esprit fort de cette femme ; on voit un air de philosophie dans ses vers, qu'on ne trouve point dans les auteurs de son temps. Molière, ô le grand homme ! je l'adore. Regnard, je l'aime quand il s'approche de Molière. Piron, je le mets entre ces deux grands hommes quand je lis sa *Métromanie*. La Fontaine, il est bon, il est beau, il est si naturel ; quand je l'entends conter, je crie toujours, contez encore, cher La Fontaine. Jean-Jacques Rousseau, ce n'est



pas mon homme ; je le lis , le relis , je le prends par la tête , par la queue , je veux m'instruire , je n'apprends rien ; il me donne de l'humeur , & je finis par m'étonner. Fontenelle , je n'ai point assez d'esprit pour l'entendre ; il a tort , il m'ennuye. Newton , j'admire son travail. Pope , il faut être Anglois pour l'apprécier ; l'Abbé du Renel lui a fait honneur. Don-Quichotte , livre excellent pour amuser un tire-au-vol. L'année littéraire , tous les sifflets ont été pour ce barbouilleur. Pope a fait le portrait de ce polisson en quatre vers.

*Sourd aux cris du bon sens, il va toujours  
son train ;  
Insensible au sifflet, on le déchire en vain ;  
C'est un sabot qui dort sous le fouet qui l'ar-  
gite,  
Par le mauvais succès son courage l'irrite.*

Histoire de Marie à la coque : ouvrage d'un imbécille qui favoit le François. Le Colporteur , chiffon d'un écrivassier sans génie ; Chévrier a tiré l'idée & la marche de son mauvais livre de la brochure intitulée la Maillebose , ou la nouvelle Nuit de Straparole , aventure d'un colporteur. Chévrier a grossi

son libelle de quelques méchantes anecdotes que tout Paris savoit. Le Colporteur de Straparole est écrit parfaitement, le Colporteur de Chévrier pitoyablement; c'est l'âne de la fable qui caresse son maître.

Histoire des Vampires, ouvrage de décrépitude. Traité du vrai mérite, titre admirable, ouvrage manqué. Mercure de France, recueil de rapsodies, digne d'amuser les femmes de chambre. Le journal de Verdun, précieux livre pour orner l'intelligence des Curés de village; c'est le journal de tous les Pasteurs; il sert à leur former l'esprit, comme l'almanach des bergers aux ignorants & aux gens qui ne savent point lire.

Les Annales belgiques, par M. Dumée, à Douay chez Derbaix, Imprimeur du Roi; ouvrage sec, fort sec & très-sec, avec un beau catalogue des Conseillers & des Procureurs du Parlement de Flandres. Le catalogue paroît fait de main de maître, c'est un chef-d'œuvre; on ne fauroit trop recommander la lecture du catalogue.

L'histoire de France, par le P. Daniel; tout bon François doit flétrir cette histoire, charger de honte & d'op-

propre son indigne Auteur. Le méprisable frere Daniel, pour blanchir le crime, & servir le fanatisme, a pallié la vérité, donné des vertus à des Rois qui n'en avoient point, loué son scélérat de P. Cotton, & supprimé misérablement des circonstances essentielles.

Maimboug, abominable menteur, digne de faire encore l'admiration des fots & des fanatiques. Le P. Bouhours, je ne fais ce qu'il veut dire dans son art de bien penser sur les ouvrages d'esprit; en le lisant, je dis comme Angélique.

*Expliquez-vous ou laissez-moi rêver.*

Mahomet, Tragédie (\*). Voltaire a

---

(\*) La tragédie de Mahomet fut arrêtée à la quatrième représentation par la cabale des dévots. Après la lettre du Pape où M. de Voltaire est canonisé tout vif, on remit la piece au théâtre. Voici l'annonce qu'on afficha dans toutes les rues.

Messieurs & Dames,

Vous êtes avertis que le grand Mahomet, qui avoit été banni de France, après avoir été exposé pendant trois jours à la risée du public, (\*) s'étant rendu à Rome pour y gagner le

---

(\*) Cette plaisanterie n'est point fondée. Ma-

dédié cette piece au Pape ; le trait est hardi ; c'est parler de corde dans la maison d'un pendu.

Nous allâmes de bonne heure à la campagne ; Ariste fut attaqué d'une maladie lente & dangereuse ; il vit bientôt qu'elle le conduiroit au tombeau ; il arrangea ses affaires, nous donna son bien, qui montoit à cinquante mille livres de revenus. Au lit de la mort, il nous fit appeler, & nous tint ce discours :

---

Jubilé, a été absous par notre très-saint Pere le Pape ; en sorte qu'il est revenu dans cette Capitale, où il opérera des merveilles, que l'esprit peut-être ne comprendra pas, mais qui n'en seront pas moins admirables pour tous ceux qui, à l'exemple du vénérable frere Nicaise, les considéreront avec les yeux de la foi. La liste des miracles qu'il doit faire, se trouve chez la veuve Denis (\*). Le convulsionnaire (§) continuera pour lui ses exercices. Les Dames grosses sont sur-tout invitées à le venir voir.

---

homet est une de nos excellentes pieces. L'auteur du Pamphlet a tort ; à Paris, on sacrifie le beau, la vérité & les chef-d'oeuvres de l'esprit, au plaisir de rire.

(\*) Niece de M. de Voltaire.

(§) Le Kain, acteur outré & très-laid.

La Nature, mes chers enfants, vous a montré sa lumière; vous n'avez point connu le fanatisme & la superstition que tous les peuples ont placés à côté de la Divinité; suivez la loi que le Ciel a gravée dans votre cœur & sur tous les climats; aimez tous les hommes; *avant de faire la moindre action, réfléchissez si vous n'attendez pas au droit de personne; & si quelqu'un vous nuit, soyez plus justes & meilleurs que lui.* Il nous embrassa tendrement, & rendit l'âme l'instant d'après.

Nos larmes ne cessèrent de couler: l'image d'Ariste, ou plutôt son esprit, est toujours avec nous; nous suivons ses conseils, nous pratiquons l'hospitalité, nous aidons de nos richesses les pauvres de la Paroisse & des environs; nous jouissons innocemment des bienfaits du Créateur; nous ne faisons aucune mauvaise action; les remords ni le fiel de la superstition ne troublent pas nos plaisirs, nous les goûtons aussi purs que la nature les a faits. Emilor, que j'appellerai dorénavant le Comte de S. Albin, s'occupe de l'étude & de la culture de ses terres.

Depuis la mort d'Ariste, nous avions

écrit pour nous informer des deux filles confiées à deux de ses amis; les recherches de notre Pere & les nôtres furent inutiles; ce souvenir altéroit notre bonheur. Un soir, une jeune fille déguenillée vint demander à coucher à la ferme. La fermiere lui trouva des traits si ressemblants aux miens, qu'elle en fut frappée; elle accourut m'annoncer cette nouvelle: Madame, me dit-elle, voulez-vous que je vous amene une pauvre fille, qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau? Est-elle dans le besoin, Marguerite? il faut l'aider, ce château est l'asyle des malheureux. La fermiere m'amena la fille, je fus émue en la voyant; j'appellai le Comte, il parut aussi agité. D'où êtes-vous, dit-il, à cette fille? De S. Quentin. O Ciel! m'écriai-je, êtes-vous cette Babet confiée au Chanoine... Babet interdite demanda d'où je la connoissois. Venez m'embrasser, vous êtes ma fille; votre figure, votre nom & mon cœur me l'assurent.

Babet, qui ne concevoit rien à nos caresses, n'osoit trop se livrer au sentiment, qui parloit déjà à son cœur. Le Comte s'aperçut de son embarras,

lui demanda si elle n'avoit point une croix d'or. O Ciel ! s'écria-t-elle , j'ai cette croix ; on m'a dit qu'elle auroit fait un jour ma fortune : ma mere m'a bien recommandé de la garder précieusement ; malgré ma misere , je l'ai conservée ; grand Dieu , se pourroit-il ! ah ! Madame , quoi , une malheureuse fille... Babet ne pouvoit démêler dans ce moment le trouble qui agitoit son cœur , elle remit la croix à son pere. Le Comte alla chercher le registre d'Ariste , & lui montra son article : » J'ai remis à mon » ami M... Chanoine de S. Quentin , » une fille née dans ma cave ; on trou- » vera cette anecdote signée de mon » nom sur un morceau de velin en- » châssé dans une croix d'or , que j'ai » remise avec l'enfant ».

On brisa la croix ; Babet , assurée de sa naissance , se livra à la douceur de retrouver un pere & une mere ; sa figure , ses caresses & son esprit flat- tent notre amour-propre : ma fille étoit de ma taille : je lui fis donner des habits , elle nous parut ravissante sous sa nouvelle parure ; le Comte ne cessoit de la regarder , il retrouvoit dans ses traits l'expression de ceux qui l'avoient cap-

tivé dans mon printemps. Nous demandâmes à notre fille l'histoire de sa vie ; elle rougit, se tut un moment, puis elle nous dit : Si les foiblesses de l'amour sont capables de déshonorer votre sang, plaignez-vous au Ciel de m'avoir donné le jour ; je n'ai suivi que les tranquilles impressions de ce Dieu ; le mauvais exemple & le libertinage ont entouré mon berceau ; mes premiers-soupirs ont été des crimes amoureux, & le naufrage de mon innocence le moment le plus délicieux de ma vie.

Le feu de la vertu, semblable au feu superstitieux de Vesta, m'a paru allumé par la politique ; j'ai vu l'inutilité d'entretenir sa flamme, aussi-tôt que j'ai connu les hommes ; le desir & l'empressement qu'ils ont marqué à l'éteindre dans mon cœur, m'ont fait croire qu'elle n'étoit rien. Les assemblées, les tête-à-têtes, les promenades, les carrosses publics, les grands chemins, par-tout où j'ai trouvé des hommes, j'ai rencontré des ennemis de ma vertu. Pouvois-je rongir seule des foiblesses de l'humanité, & trouver la vertu aimable, quand mille ravif-



seurs déclamoient contre elle? elle m'a paru plutôt une indisposition de l'ame qu'un bien réel. Et comment pouvois-je sans stupidité la préférer à l'instinct naturel du plaisir? Après ce début, ma fille nous raconta son histoire.





## HISTOIRE

DE

## BABET.

**J**E fus élevée par un Chanoine de S. Quentin, & par sa gouvernante, que je crus mes pere & mere. J'étois la plus belle fille de la ville. Le Chanoine, dans la crainte que ses confreres ne s'amourachassent de moi, me fit nommer Férie; il s'imaginait que ce nom leur auroit fait horreur, à cause qu'ils n'aiment point la férie, office qui les tient trop long-temps au chœur. Cette platitude de mon pere n'empêcha pas ces Messieurs de m'aimer; une Férie coëffée comme moi, ne les effrayoit point.

Mon pere mourut; sa veuve, pour entretenir ses vieilles habitudes avec le Chapitre, se mit à vendre du vin; sa maison devint leur cabaret. Elevée avec eux dès l'enfance, je devois naturellement les aimer; je les haïssois, & je pré-

ferois quelques jeunes garçons de mon voisinage. A peine eus-je un peu de gorge, que mes amants me la prenoient; elle a crû dans leurs mains, comme la rose s'épanouit aux larmes humides de l'aurore. Ma mere étoit une bonne Picarde; elle crioit lorsqu'on me chiffonnoit: Messieurs, ne passez point la croix. J'avois une petite croix d'or, elle pendoit un peu plus bas que ma gorge; c'étoient les limites qu'elle avoit prescrites à la pétulance de mes amants.

Un jeune peintre me plut; il possédoit les bonnes graces de ma mere; je n'osai le rendre heureux, ma mere m'avoit toujours recommandé de ne jamais permettre d'aller plus loin que ma croix. Si tu t'avises, me disoit-elle, de laisser toucher un quart de doigt plus bas, le diable te tordra le col. La crainte du diable est toute la religion qu'on nous inspire dans notre Province; j'avois peur de lui, j'aimois le peintre; j'étudiai les moyens de tromper le premier.

Pour dépayser l'esprit malin, je m'avivai un soir d'attacher ma croix à un si long ruban, qu'elle pendoit presque sur les boucles de mes souliers. Mon amant fut surpris de ne plus trouver la

résistance ordinaire; je livrai à sa volonté ce que j'avois défendu vaillamment. La timidité l'empêcha de profiter de l'heure du berger.

Un soir, un Abbé amena un jeune Officier; ma figure plut au dernier. L'habit de militaire & ses graces me flatèrent davantage que l'air lugubre d'une soutane & les cheveux courts d'un tonfuré. L'Officier, voyant prendre au jeune Abbé certaines libertés gallicanes, étoit trop galant homme, trop susceptible du bon exemple pour ne pas l'imiter; il vint me caresser; je répondis à ses caresses avec une volupté que je n'avois pas encore sentie; je lui dis à l'oreille de venir souvent à la maison; il me promit de revenir aussi-tôt qu'il seroit débarrassé de son compagnon. Ne manquez pas, lui dis-je, j'irai mettre mon grand ruban. Ces Messieurs partirent; une heure après l'Officier revint, j'avois mis mon grand ruban.

Le militaire ne plaisoit point à ma mere; elle craignoit qu'il n'écartât ses pratiques; elle avoit raison, le hausse-col & le petit collet ne militent point ensemble. Nous cherchions les moyens d'être un moment libres; ma mere ne

nous quittoit point ; je me creusois la tête pour trouver l'occasion d'être seule avec mon nouvel amant ; heureusement j'entendis crier la lanterne magique. Je demandai à ma bonne mere si elle avoit vu cette curiosité. Non, depuis longtemps je desiré de la voir. Mon amant fit appeller le Savoyard ; il entra, on éteignit les chandelles, le ramonneur montra sa curiosité.

Ma mere, les yeux collés sur les beautés de la lanterne magique, nous laissa le loisir de satisfaire à l'aise notre passion ; & dans le moment que le Savoyard crioit dans son baragouin : *Eh, voyez-vous le Roi Salomon avec son nez à pain de sucre, & ses cheveux couleur de poil de carotte !* dans ce moment, dis-je, je perdis mon pucelage. Jamais fille ne le perdit avec tant de plaisir. L'Officier enchanté admiroit mon industrie.

Les générosités de mon amant gagnèrent l'amitié de ma mere ; elle enferma le loup dans la bergerie, lui donna une chambre dans la maison, nous vécûmes deux mois ensemble. Le temps d'entrer en campagne étant arrivé, du Péronville ne pouvoit s'arracher de mes bras ;

la bonté de mon cœur, mes caresses toujours renaissantes, mon imagination occupée de lui rendre les plaisirs toujours nouveaux, l'avoient fixé. Pour me ravir aux vœux du clergé, il me proposa de me mener en campagne; j'acceptai la proposition. Nous partîmes un matin de S. Quentin, & nous arrivâmes le même jour à Bouchain.

La femme de l'auberge voyant descendre un jeune Officier & une petite fille, mise en simple bourgeoise, demande à mon amant comment il comptoit s'arranger pour le coucher? Dans un lit, lui dit-il. Avec qui, s'il vous plaît? Plaisante question! avec ma femme? Quoi! cette petite fille! Comment petite fille, répondis-je à l'hôtesse d'un ton un peu haut, vous êtes une insolente de me traiter de petite fille; je suis bien pour vous la femme de Monsieur! Oui, cela peut être pour quelques nuits. Mon prétendu mari fit tapage, l'hôtesse ne s'en épouvanta point, & nous dit d'un grand sens froid : Monsieur le Capitaine, soutenez votre jeunesse, on peut accommoder la chose; Madame votre épouse couchera dans une chambre sur le devant, & vous dans l'appartement

ment sur la cour ; vous n'aurez pas peur de vous échauder, cet arrangement vous plaît-il ?

Cette femme étoit impertinente de séparer ce que l'amour avoit joint ; elle croyoit sans doute qu'un Curé de village valoit mieux qu'un Dieu pour unir des cœurs ; les Flamandes ont des préjugés. Nous sortîmes de cette auberge, nous allâmes dans une autre, ce fut la même scène ; nous parcourûmes toutes celles de ce maudit Bouchain, pas un hôte ne voulut me laisser coucher avec mon mari ; nous fûmes obligés à la fin de prendre deux logements différens.

Nous arrivâmes le lendemain à Mons, la chaise m'avoit fatiguée, mon amant, pour me mener plus doucement, la troqua contre un autre, garni de deux bons matelas. Nous nous mîmes entre deux draps dans cette voiture (cannotée), et nous partîmes pour Buxelles. La douce agitation de la berline nous enivroit au plaisir ; je voyageois dans les bras de mon amant ; qu'ils étoient délicieux ! mon cœur tendrement agité sembloit s'avancer sur mes lèvres ; les sensations de mon âme étoient suspendues

pour laisser à mes sens savourer la volupté. Un sommeil tendre & tranquille succédoit à ces ravissements. Un rêve aussi féduisant que le plaisir que j'avois goûté continuoît d'enchaîner mon ame, & le réveil me replongeoit dans une nouvelle mer de délices.

A cinq heures, nous fûmes à Bruxelles; mon amant rempli de sa passion ne songeoit pas que nous étions déjà dans cette ville. Dans le milieu d'une rue, il se mit encore à me donner des preuves de sa tendresse; nous fûmes pris en flagrant délit: notre postillon, obligé de détourner pour un enterrement, qui avançoit de notre côté, passa sur des pierres amoncelées dans un endroit où l'on pavoit; la vitesse dont nous allions, le choc que notre vieille berline donna en retombant, brisa le train de devant; l'impériale se démonta; & le suivit; les couvertures s'en allerent de compagnie; mon jupon d'estamine tomba d'un côté; mes souliers plats de l'autre; & le Chevalier se trouva sur moi avec le derrière en l'air. L'accident arriva si subitement, que nous nous trouvâmes sans le savoir en face de l'entencement; le tableau & en



cri que je jettai, exciterent les ris des spectateurs. Le valet du Chevalier vint heureusement à notre secours; il jeta les couvertures sur nous. Mon amant impatient se leva; prit sa robe de chambre, sauta à terre, en demandant où étoit l'auberge; il s'en trouvoit une heureusement à deux pas, il me fit transporter enveloppée dans les matelas.

Deux Officiers de la connoissance du Chevalier, s'étoient avancés aux huées de la populace; ils reconnurent leur ami: Ah, bon jour, notre cher! sois le bien arrivé! tes malheurs découvrent tes bonnes fortunes. Dupéronville fut désespéré de cette rencontre: mes souliers plats & mon petit jupon mince occasionnerent mille impertinences, que ces Meilleurs débitèrent avec la volubilité d'un Gascon. Il nous parût, Chevalier, que tu n'es pas tracassier sur la chausure, voilà qui est élégant. Ta nymphe est de bon acabit, tu trouves les bonnes fortunes sur les grands chemins comme les pierres... Fais-nous voir ton adorable! Dupéronville, distrait par les ordres qu'il donnoit, ou peut-être encore étourdi de l'aventure, n'écoutoit pas leurs propos. Comme il retournoit

à l'auberge, un des Officiers prit mon petit jupon au bout de sa canne, & crioit dans la rue : Chevalier, voilà le jupon de ta belle ! garde-toi de le chiffonner, plie cela proprement... tu donnes furieusement dans les décorations !

Ces Messieurs vinrent à l'auberge, voulurent me voir ; mon amant m'avoit enfermée dans une chambre, il s'opposa à leurs efforts, ils recommencerent les plaisanteries. Comment, mon cher, tu priveras cruellement nos yeux du spectacle de ta belle ? Riez, Messieurs, donnez carrière à votre belle imagination, vous êtes des crânes, vous persiflez, vous vexez les gens sans savoir comment ni pourquoi ; si vous connoissiez la Dame... Ah ! Chevalier, nous avons vu son jupon, le goût est divin, nous sommes persuadés que quelque Magicien de tes ennemis aura métamorphosé ta Dulcinée, comme celle du Chevalier de la Manche... Allons, fais donc les choses généreusement ; montre-nous cette divine Princesse du Toboso.

Les sarcasmes ne finissoient pas ; ces plaisanteries alloient peut-être se terminer par se couper la gorge ; il faut peu de chose pour échauffer notre jeunesse.

pétulante. Dupéronville prit le parti de plaisanter avec ses camarades. Oui, Messieurs, vous êtes connoisseurs : c'est une fille que j'ai trouvée sur le grand chemin, venez en prendre votre part ce soir ; je vous prie au souper.

Les Officiers sortis, mon amant envoya chercher une marchande de modes ; en moins de deux heures, elle trouva ce qu'il falloit pour m'habiller. Le Chevalier fut surpris des graces que la pature me donnoit. L'heure de souper vint, ses amis se firent annoncer ; mon amant alla à leur rencontre, & leur dit d'un ton plaisant : J'ai vaincu enfin le Parafaragaramus qui enchantoit ma maîtresse ; vous allez la voir dans tout son éclat : avant, il faut vous avertir que le malheureux Magicien vous en vouloit à cause de notre amitié ; il a fait avec moi le marché de Sancho ; il vous en coûtera cinq cents coups d'étrivieres : j'ai marchandé ; ma tendresse ni mon éloquence n'ont pu rien diminuer, le forcier est un possédé ; il n'a qu'un mot : mais deux cents cinquante coups d'étrivieres à chacun, quelle misere ! vous êtes trop généreux, trop galants pour refuser votre derriere à une Princesse

infortunée. Après beaucoup de plaisanteries, le Chevalier me présenta à ses amis, ils furent éblouis de ma figure. J'avois un négligé couleur de rose, garni de blondes; il m'alloit à merveilles.

Ces Messieurs firent des compliments à Dupéronville sur sa conquête, me dirent mille jolies choses, & avoient bien envie de m'en faire, si j'avois été disposée à les recevoir. Le souper se passa gaiement, j'eus pendant toute la table plus d'esprit qu'à mon ordinaire; quand une femme a de la figure, elle n'a pas besoin d'un grand génie pour plaire aux hommes. Nous restâmes dix jours à Bruxelles. Dupéronville me mena à l'armée, où j'arrivai habillée en homme.

Je m'amusai au camp; rien ne nous manquoit, notre armée étoit à croquer, les Officiers étoient charmants, ils raisonnoient profondément sur la frisure en aile de pigeon, le crêpe & les filles de la Montigny. Ils étoient partis dans le dessein d'aller déjeuner en Prusse: à peine furent-ils arrivés à Guedres, à Cleves, qu'ils demandoient où étoit la porte de Berlin. Cette fantaisie d'aller déjeuner si loin leur a duré cinq à six ans; & depuis, cette envie leur a passé.

Nous avions à l'armée tous les secours qui mènent à la gloire & à la vertu. Les livres ne nous manquoient point; mon amant avoit une bibliothèque choisie : nous puisions dans les bonnes sources, nous avions Thérèse Philosophe, (\*), la Pucelle, le Sopha, Dom Loyala, le Portier des Chartreux, l'Aloyfia, le Prince Apprius, Margot la ravaudeuse, le Pénitent couverti, la Comtesse d'Olonne, l'Ode à Priape, & l'Epître à Uranie, le saint catéchisme de cette jeunesse dissipée.

La lecture de ces brochures entretenoit un feu avide dans notre ame; nous répétions avec le Chevalier, les tableaux, les attitudes que nous trouvions dans ces livres : nos plaisirs, variés sur ceux que les autres avoient peints dans ces ouvrages, nous les rendoient toujours nouveaux; nous trouvions mauffades & vilains ces bourgeois unis, qui font naturellement des enfants à leurs femmes comme un boulanger fait un pain.

L'amour n'est que dans l'imagination;

---

(\*) Mauvaise rapsodie fort mal écrite.

la répétition des actes amoureux émouffe le plaisir. Loin de condamner des livres si utiles à l'humanité, les gens mariés devroient en nourrir leur esprit, l'imagination les seconderoit mieux ; souvent l'indécence d'une peinture ouvre des valvées, qui ne se seroient jamais ouvertes sans l'impression de l'image. Ce qui anime la nature, doit être cher aux hommes ; si l'imagination de voir des bouris aux yeux bleus dans le Paradis de Mahomet, engage certains Derviches à mener une vie si austère, que ne doivent pas faire sur l'esprit & sur le cœur, des tableaux plus délicieux que des yeux bleus, qui ne sont que les promesses d'une vie future ?

Les dangers auxquels j'étois exposée à l'armée, la foiblesse de ma santé, ma grossesse qui avançoit, obligèrent Dupéronville à m'envoyer le reste de la campagne à Louvain, où j'accouchai, avant terme, d'un enfant mort. Dès que je fus rétablie, je fis la connoissance d'un étudiant, qui venoit boire dans mon auberge.

L'étudiant étoit un sot, comme le sont tous les écoliers de Louvain ; il fut quinze jours à me rendre des soins, sans

avoir la moindre idée d'être un peu entreprenant; j'eus beau me décolléter, affecter des airs penchés, ces dépenses ne me concilioient pas la bienveillance de mon benêt d'amoureux; ses entretiens rouloient toujours sur sa famille, dont il disoit tout le bien possible; sa marraine faisoit de grandes charités aux Capucins; son pere avoit acheté une maison dans la petite rue des longs Chariots à Bruxelles. Il savoit son catéchisme comme un maître de pension, me parloit sans cesse d'Aristote, vouloit m'apprendre le latin; les premiers mots qu'il m'apprit furent, *vis-ne accipere aquam the?* il m'assuroit sur sa conscience que cela vouloit dire: *Voulez-vous prendre du thé?*

Depuis un mois que ses conversations me rafraichissoient, je n'avois point désespéré de vaincre l'innocence de mon amant; sa figure étoit plate, mais elle me plaisoit. Un matin que ses mains étoient engourdies de froid, je les réchauffois dans les miennes; & pour dégelet plutôt la totalité de mon amoureux, j'en posai une sur ma gorge; il la retira subitement, fit un signe de vif, Ota son chapeau, se mit à genoux,

Et, récita tout haut une oraison à son Ange Gardien. Cette simplicité me fit rire, je ne pensois pas qu'il devoit tant intéresser son bon Ange pour avoir effleuré si légèrement une belle gorge. Voulant le tranquilliser sur le chapitre de son Ange Gardien, je lui dis que ces petites miseres n'étoient point des crimes; il ne voulut point m'entendre, il courut tremper ses mains dans l'eau béni-  
 te.

Ce nigaud fut remplacé heureusement par un jeune employé. Du premier coup d'œil, il vit que j'étois une fille du monde; un soir il m'aborda, & me dit d'un ton respectueux: Une femme de condition, Madame, doit bien s'ennuyer dans un Pays latin; quel séjour! pour dissiper les inquiétudes que donne un mari au service, je ferois flaté de vous faire ma cour: je veux soutenir la grandeur que sa malice m'avoit prodiguée, le drôle m'avoit rendu le piège avec trop d'adresse pour que je ne fusse prise. Sans me fatiguer en compliments, je le fis monter chez moi; il ne tarda point à devenir entreprenant; je ne fis point d'efforts, j'ai l'ame bonne, je ne sonnai pas, je n'appellai point mes fem-



mes; ces finissez donc... l'honneur... comment! vous êtes dangereux... pour qui me prenez-vous! une femme de ma condition... j'aurois pu articuler ces phrases, les préliminaires me parurent inutiles; il y a trop de vuide dans ce verbiage; on ne s'en sert que pour avoir une contenance, & cela nous tient lieu d'une vertu qui s'échappe. Je ne voulois point aussi reculer un instant que j'enviois, j'avois pour principe que le plaisir est trop délectable pour être l'auteur du déshonneur.

L'étudiant, choqué des visites de l'employé, prit de l'humeur comme un grand garçon. Un jour, sans faire attention aux égards qu'il me devoit, il entra brusquement chez moi, les deux poings sur les hanches, & le nez en l'air; il dit à l'employé: Vous êtes un manant, Monsieur, de venir chez les Dames quand les autres y sont avant vous. Que veut dire ce greluhon, répondit mon amant? Je ne suis pas un greluhon, je suis Monsieur Vander Gromac, fils de Monsieur le Conseiller Vander Gromac. Eh bien, Monsieur Vander Gromac, fils de M. Vander Gromac, allez-vous en faire... Sapez-vous, re-

partit l'écollier, que mon pere a le bras long ? Tant mieux, il torchera plus aisément son derriere. Savez-vous que ma chere mere est parente à M. l'Aman de votre Ville, & que vous êtes un coquin ? L'Employé perdit patience, prit l'étudiant, & le jeta par la fenêtre.

Cette chute heureusement ne fut pas mortelle : le fils de M. le Conseiller Vander Gromac en fut quitte pour une jambe, deux bras cassés, & l'opération du trépan. Les amis du jeune homme porterent des plaintes contre cette violence ; l'Employé fut obligé de se sauver. Comme je n'étois point coupable, le Recteur de l'Université de Louvain se contenta de me noter d'infamie, & fit défendre ma maison aux étudiants. Je fus surpris que les Prêtres de Louvain mettoient ainsi mes charmes à l'index. Je croyois qu'il n'étoit pas permis d'afficher & de déshonorer publiquement son prochain ; je ne connoissois pas les privileges de l'Université de Louvain.

Quelques mois après, j'entendis le canon & le son des trompettes ; je me mis à la fenêtre, je vis passer un triomphe de collogs ; je fus singulièrement

étonnée quand je vis que ce charivari se faisoit pour M. Vander Gromac; il jeta les yeux sur moi, m'honora d'un grand signe de croix. Je demandai à mon hôte, que signifioit ce carnaval. C'est la cérémonie du premier de Louvain. M. Vander Gromac a mérité ces honneurs, à cause de son grand esprit (\*).

---

(\*) L'Université de Louvain, où l'on enseigne encore la mauvaise logique d'Aristote, donne tous les ans quelques misérables questions à expliquer à des écoliers choisis dans ses Collèges. Celui qui fait le mieux sa tâche, est le premier. On le promène dans les rues comme le bœuf gras; il est précédé de trompettes & de timballes, & d'une cavalcade d'écoliers embellie de romarins. On le conduit ainsi dans la Ville de sa naissance, suivi de six benêts de professeurs, que l'envie de boire & de manger conduit à sa suite; on le reçoit au bruit du canon; la ville lui fait présent d'un sur-tout de vermeil, sa maison est illuminée pendant trois jours, & décorée de chronographes, où il n'y a point de sens commun. Malgré ce carillon, le premier n'est jamais qu'un sot; témoin M. Vander Gromac. On est si lumineux, si conséquent, si éclairé dans le pays de Louvain, Bruxelles, Liège & la Banlieue, qu'on ne fait point encore à quoi s'en tenir sur l'essence d'un premier de Louvain. Chaque année l'Uni-

Dupéronville revint de campagne ; à peine fut-il au fauxbourg de Louvain qu'il fut informé de ma conduite éclatante ; il vint me la reprocher, & m'abandonna le même instant. Ce caprice étoit original : le Chevalier avoit tort, pourquoi laissoit-il une jeune personne à elle-même ? il connoissoit la bonne trempe de mon ame : les amants sont cruels, de vouloir que nous ne soyons libertines que pour eux. Le mien étoit attaché à moi par le plaisir ; croyoit-il cette chaîne assez forte pour soutenir quatre mois d'absence ? Il sera permis aux hommes de faire des maîtresses, nous ne pourrons faire des amants ! La nature & mon cœur ne me gênoient point, je n'écoutai qu'eux.

Je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner à S. Quentin. Je passai à Bruxelles, je logeai à l'hôtel du miroir ; un vieil Officier du régiment de Los-Rios, en garnison dans cette ville,

---

versité en fournit un ; il y en a au moins soixante dans le Pays ; & ces premiers, depuis l'établissement de l'Université, n'ont pas encore produit un Livre, ni rien qui puisse passer à l'immortalité.

m'offrit sa bourse & son cœur ; je n'avois point d'autres ressources, je profitai de ses bontés.

A l'encolure de mon bon-homme, à sa mine étique, je vis bien que la décoration de mon grand ruban étoit inutile. Mon vieux se mit en quatre pour me donner des signes de sa tendresse, son esprit ne pouvoit s'ouvrir ; il ne l'avoit cependant point dur, mais l'âge avoit un peu brouillé sa conception. Ciel ! disoit-il, (il étoit dévot,) si je pouvois lui . . . . je promets vingt M . . . . es . . . . aux trépassés ; malgré son vœu, & peut-être l'image de l'ex-voto qu'il auroit fait peindre, il ne put rien, exactement rien. Pour pallier son impuissance, il me promit des merveilles pour le lendemain ; il se prépara la veille par des restaurants, le matin par trois tasses de cocholat ; à quatre heures après-midi, moment de l'exécution, il fallut monter sur le lit de douleur.

Mon athlète fit de grands efforts, & ne fit rien ; il me berça d'histoires & de contes d'aiguillettes (\*): c'étoit un

---

(\*) Le secret de nouer l'aiguillette, dont les anciens ont fait tant de bruit, étoit, dit-on,

bon Flamand ; il croyoit encore aux forciers, & a bien d'autres choses ; son impuissance m'indisposa. Les femmes, par une fureur inconcevable de parler, disent que la bagatelle n'est pas ce qui les occupe ; à les croire, elles préfèrent la sagesse & la tranquillité d'un amant : les femmes mentent ; mon vieillard étoit sage & tranquille, me faisoit du bien ; je le haïssois, cette froideur étoit le langage de la nature.

J'étois, comme Susanne, tentée par les vieillards. Un vieux Major de la citadelle de Lille, s'amouracha de moi ; il étoit François, me parla avec tant d'amitié & de bon sens, qu'il gagna mon cœur ; je le suivis à Lille, où un rhume dangereux l'obligea de se mettre au lit. Il fut six semaines malade, je lui donnai des soins inexprimables ; de tous mes amants, c'est celui que j'ai le plus

---

très-naturel ; on s'arrangeoit avec le tailleur qui faisoit les habits de noces de celui qu'on vouloit plaisanter ; on mettoit du camphre le long de la ceinture de la culotte entre l'étoffe & la doublure. Cette gomme produisoit l'impuissance ; *credat judicet.*

aimé. Malgré mes soins, le Major mourut ; au lit de la mort, il me dit : Ma chère Babet, je veux vous donner des conseils ; vous êtes jolie, vous êtes jeune, vous pouvez tomber en de mauvaises mains, &, sans expérience, être dupe de votre bon cœur. Votre caractère, aisé à connoître, est un fonds de bonté, de complaisance & de sensibilité, qui ne vous permet point de refuser personne ; vous proposer de prendre actuellement un mari, le mariage n'est pas une chaîne assez forte pour retenir la violence de votre tempérament ; il faut que la nature ait son cours, que l'âge mûrisse votre cœur. Je vous conseille de vous placer à la comédie : les tracasseries du théâtre, la multitude des amants vous excéderont ; ce n'est que par l'excès que vous apprendrez à roidir votre cœur ; voilà une bourse de deux cents louis, une montre d'or & deux diamants ; c'est tout mon bien, je vous le donne.

J'embrassai, les yeux mouillés, mon bienfaiteur ; je refusai ses présents, il me força de les prendre. Ce bon militaire ôta son bonnet ; levant les mains au Ciel, il fit cette prière : O toi ! qui

as tout ce qui n'est point matériel ; Etre pour qui mon cœur a toujours été rempli du plus profond respect, tu m'as fait ; je ne cherche point à pénétrer les raisons qui t'ont porté à former des créatures qui sentent, que tu as rendues capables de te connoître, & que tu prives après de l'existence. Ma longue carrière est l'effet de cette cause première, qui anima l'univers. Le cedre, qui résiste plus long-temps que la rose, est ton ouvrage comme elle ; & si l'une tombe devant l'autre, c'est un ordre de ta volonté. Je vois le dernier instant de ma vie comme le dernier moment d'un beau jour, qui a commencé pour finir. Si tu demandes à l'homme un compte exact de ses actions, j'ai respecté les êtres formés à mon image, je les ai aimés, parce que tu les aimois.

Mon amant ayant fini sa prière, expira ; mes cris firent accourir la maison ; j'étois collée sur le cadavre, je l'arrosois de mes larmes, je baisois son sein, je semblois embrasser sa belle ame, qui venoit d'en sortir ; jamais mon cœur n'avoit été si sensible & si tendre ; on vouloit m'arracher de mon ami, les efforts furent long-temps inutiles ; je ne



pouvois m'éloigner des restes d'un homme dont le cœur étoit si admirable.

Je songeai à profiter des bons conseils de mon vieux militaire. Je fis venir un maître de danse ; c'étoit un jeune homme fort sot , plein de fatuité & d'amour-propre ; il fut ému en me voyant ; je sentis pour lui une horreur que les hommes ne m'avoient point encore inspirée ; son air suffisant me choquoit , cet air ne va pas à certaines gens , il alloit au plus mal à M. l'Entrechat. Cet homme , flatté de ma figure , me fit la grace de me dire d'un ton de protection , qu'il déploieroit ses talents pour me bien tourner , me donner des attitudes , un port de corps qui feroient plaisir. Nous convinmes de dix écus par mois. M. l'Entrechat me donna leçon.

Messieurs les maîtres de danse sont les faquins , & se donnent un ton : celui-ci voulut s'émanciper ; je lui dis : Monsieur le marchand de cabrioles , les femmes de condition ne se laissent point patiner par un mâtin comme vous. Le compliment l'affomma ; mais comme il étoit sot , il revint bientôt à lui-même , continua sa leçon. A chaque pas , il me félicitoit ; ses compliments étoient aussi

bêtes que lui ; l'air avec lequel il les débitoit, les rendoit encore plus maussades. La leçon finie, il me dit : Madame fera une bonne danseuse ; les talents de l'art proportionnés à la jambe de Madame, & la légèreté de Madame, d'accord avec l'oreille de Madame, feront &c. J'interrompis M. de l'Entrecchat, & je lui dis : Madame vous assure, Monsieur, que vous êtes un sot. Cela vous plaît à dire, c'est une grace que Madame me fait ; il se mit à rire.

Quelques jours après, il fut que je me destinois au théâtre ; & s'imaginant qu'un maître de danse pouvoit aspirer à la main d'une figurante, il me députa un certain maître Ambroise Tirefort. Cet homme entra chez moi en habit de galla, où il paroissoit fort gêné ; ses bras, par un certain respect pour sa casaque, étoient écartés & un peu en l'air comme les anses d'un pot ; une longue cravatte lui pendoit sur les genoux ; une perruque poudrée à fond, endimanchoit furieusement sa personne ; on voyoit au centre de ce riche gazon, briller la circonférence d'une tonsure, que le sensible Ambroise avoit laissée, pour con-

server le tendre souvenir du Chanoine qui lui avoit fait ce présent.

Maître Ambroïse se fit annoncer pour le pere de M. l'Entrechat. En entrant, je lui dis : Monsieur, est-ce que votre fils est malade ? donnez-vous la leçon à sa place ? Non, Madame, je n'ai pas l'honneur d'être maître de danse, je suis le bon-homme Ambroïse, à votre service. Eh bien, Monsieur le bon-homme Ambroïse, à mon service, qu'y a-t-il ? Comme la beauté, Madame, est une belle chose, & qu'une belle chose a son mérite, mon fils, amoureux de votre mérite, seroit aise de se marier avec vous : c'est mon garçon ; ce n'est point qu'il est mon fils, mais c'est un esprit énorme. Dès l'âge de quatorze ans, il dansoit comme un Cicéron, savoit la musique comme une peinture, jouoit tout seul sur le violon à livre ouvert *des da capo*. Je suis persuadée, M. Ambroïse, des grands talents de M. votre fils, & très-flattée de l'offre de sa main ; je ne veux pas me marier. Est-ce que vous craignez, Madame, d'entrer dans notre famille ? Graces au Seigneur, personne de nos gens n'ont été pendus ; je suis connu de nos Eclievins ; c'est moi

qui a l'honneur de réparer les breches de la chaussure humaine. Je ne doute pas, M. Ambroise, que je ne fasse une très-forte alliance en me jettant dans votre famille; la connoissance de vos Echevins (\*) me châtouilleroit infiniment; mais je ne veux point de mariage. M. Tirefort ne voulut pas trop me presser pour une premiere ambassade; il me tira sa révérence; je vis qu'il n'avoit point appris à danser.

L'amour de Monsieur l'Entrechât hâta mes progrès dans l'art de la danse. Cet animal, toujours bercé de l'idée de s'unir à moi, redoubloit ses soins. Les mauvais traitements ne le guérissent pas de la maladie de m'épouser; pour réussir, il employa les moyens les plus

---

(\*) Deux savants Echevins de cette Ville dis-  
putoient souvent sur Restaut, Vaugelas & le  
Dictionnaire assez méchant de l'Académie. Un  
jour se rencontrant dans un café, sur la puanteur de  
notre langue, l'un dit : Quand Louis XIV. na-  
qua; ... l'autre, qui croyoit mieux savoir le Fran-  
çois, reprit son camarade, & lui dit qu'il falloit  
dire : quand Louis XIV. naquit. Cette dispute  
fit rire le café; depuis, les deux Echevins Lillois  
eurent d'autres noms que M. Naqua & M. Naquit.

efficaces à se faire détester. Un matin la mere entra brusquement chez moi, m'aborda d'un air familier, & me dit : Eh bien ! Madame, quand finirez-vous avec notre fils Jacques ? Comme je ne connoissois pas cette femme, ni le nom de baptême de mon maître de danse, j'avancai. Que dites-vous, ma bonne ? Bon, bon, Madame, ne faites point la dissimulée, nous savons que vous aimez Jacques. Qui est ce Jacques ? Vous voulez rire, Madame ? Qui est donc ce Jacques ? Voyez... Eh, Jacques ? c'est Jacques que vous savez bien. Vous m'impatientez ; dites-moi donc qui est ce Jacques ? C'est notre garçon. Et qui est ~~notre~~ <sup>mon</sup> garçon ? C'est Jacques ! Eh bien, cette bégueule ne s'expliquera-t-elle point ; je me mis en colere ; enfin, après un quart-d'heure & mille Jacques répétés, elle me dit que son fils Jacques étoit mon maître de danse. Non, Madame, lui dis-je alors, je ne veux pas me marier, sur-tout avec votre fils Jacques ; la fatuité m'excede. Ah ! Madame, il ne faut pas mépriser notre famille ; savez-vous que j'ai un cousin frere Récolet (\*), c'est mon cou-

(\*) Le peuple en Flandre aime beaucoup les

fin germain, enfant de pere & de mere. Non, ma bonne, je ne vous méprise pas, je ne veux point me marier. J'espere, que le Ciel vous touchera : notre homme a déjà commencé une neuvaine à Notre-Dame de la Treille, & demain je serai dire, s'il plaît à Dieu, une Messe à Monsieur Saint-Antoine. Ah! gardez-vous-en bien, mille Saint-Antoine ne me forceroient point au mariage. Ah! me dit-elle en s'en allant, les Saints sont plus forts que les hommes!

Le lendemain je m'expliquai sérieusement à mon maître de danse; je lui défendis d'envoyer de pareilles ambassades, que je ne voulois pas me marier, que sa bêtise me le rendoit haïssable. Madame, ne vous fachez point, le cœur vous changera. Non, assurément, mon cœur s'en gardera. Il me donna leçon; l'après-midi mon hôtesse vint m'annoncer avec un air extasié la visite du Provincial des Récollets, & du

frère

frère

Moines; un cousin frere cuisinier, un portier dans un couvent, illustre une famille, ou reboute une maison.

et qu'on ne s'en souvient pas.

frère Luc, le cousin à Messieurs Tirefort; ces figures m'ennuyèrent pendant deux heures, me parlèrent de l'avantage d'épouser mon maître de danse, & me quitterent fort mécontents de n'avoir pu réussir.

Deux heures après le départ de ces capuchons, mon maître de danse, M. Ambroise, Madame Tirefort & Jacqueline leur fille entrèrent chez moi. Excédée de ces physionomies accablantes, je payai mon maître, & le priai de sortir à l'instant de chez moi. Comment, le réverend pere Provincial, me dit Madame Tirefort, n'a rien gagné sur vous mon cousin germain le frère Luc ne vous a point touchée pour Jacques? voilà le premier affront qu'on a fait à des gens comme nous, qui payent le monde... graces au Ciel, nous pouvons aller la tête levée dans tout Lille. Allez, Madame, allez lever la tête dans la rue, vous m'anéantissez. Cette femme se mit en colère, me lâcha mille sottises. Voilà une petite merde-en-cul qui fait la renchérie; c'étoit justement pour elle qu'un bon maître à danser comme notre fils étoit fait... ça contrefaisait la Madame, c'est peut-être une

garce... S'il vous plaît, lui dis-je, ne m'insultez pas chez moi. Ne v'la-t-il point un quelque chose de rare, ne l'insultez pas!... un chien regarde bien un Evêque assis sur son cul. Sa fille se mit de la partie. Venez voir, crioit-elle! ne semble-t-il pas que le pere des filles soit mort! mon frere est un sot de s'amouracher de cette mi-jaurée, ne v'la-t-il pas une belle Madame de bran? cela est fiere comme une lettre de change d'un fol; elle seroit trop honorée d'entrer dans notre famille... Jacques seroit bien avancé avec ça, ce seroit un ménage arrangé comme quatre putains dans un fiacre, ou des coups de poings sur la tête d'une gueuse.

Le lendemain de cette belle scene, je me présentai à la comédie où je fus reçue pour figurante. Je changeai de logement; en entrant dans ma nouvelle demeure, on me remit une lettre cachetée de noir, le papier étoit orné d'une bordure de la même couleur. Le porteur attendoit la réponse : je lus :

M A D A M E,

« Tantôt je veux me jeter dans la  
« riviere, tantôt dans un puits, l'instant



» d'après terminer ma carrière par un  
» coup de pistolet. Après les plus belles  
» combinaisons, je suis déterminé à me  
» pendre ce soir vis-à-vis de vos fe-  
» nêtres. Le jour tombe, je vous prie  
» de m'envoyer votre désespoir couleur  
» de rose. Je me recommande à vos  
» prières. Je suis votre tendre amant,  
» le désespéré-feu Jacques Tirefort de  
» l'Entrechât.

Le missive m'impatienta, & me fit  
rire; je remis au porteur une corde,  
qui avoit servi à lier mes coffres; elle  
me sembla propre à l'usage que vou-  
loit en faire mon maître de danse. Je  
chargeai le commissionnaire de lui dire  
que le sacrifice me seroit agréable, que  
je le priois d'en hâter l'exécution, &  
que j'attendois avec impatience d'être  
débarrassée de ses poursuites.

Je figurois depuis huit jours avec l'ap-  
plaudissement du public. Un Officier,  
dont je fis la conquête, me mit dans  
un état pitoyable. Je confiai ma situa-  
tion à une actrice; elle porta un froid  
mortel dans mon ame, lorsqu'elle m'ap-  
prit la nature de mon mal. Je n'avois  
encore cueilli que les roses d'Amathôn.

te ; le chien-dent , le poison & le verd de gris étoient au fond de la boîte à Pandore.

Mon début m'avoit attiré quantité de soupirants ; je refusai les avantages qu'ils vouloient me faire ; & dans la crainte de leur communiquer mon mal , je bornai mes faveurs aux nouvelles à la main. J'acquis tant de réputation dans ce métier , qu'à un écu par tête , je gagnai deux-cents livres par jour. Mon bureau s'ouvroit à dix heures du matin , se fermoit à quatre ; après la comédie , j'allois en ville , où j'avois des pratiques à un louis. J'amassai trente mille livres dans huit mois.

Mes compagnes s'aperçurent de mon commerce ; elles s'ingérèrent d'avoir aussi des bureaux : comme le soleil luit pour tout le monde , elles m'enleverent les pratiques. Ma fatale maladie commençoit à m'altérer le teint. Je partis pour Paris , où , dans six semaines , je fus guérie radicalement.

J'étois logée à l'hôtel d'Harcourt , rue de la Harpe ; un Poète y occupoit un cabinet qui touchoit au grenier. Cet homme devint subitement amoureux , il me crut une vestale ; comme la place

vaquoit, en entendant, je m'amusai du rimeur; il vint me déclarer poétiquement sa passion par ces vers d'Orosmane à Zaïre :

*Je fais vous estimer autant que je vous aime ;  
Et sur votre vertu me fier à vqus-même.*

M. de l'Hiatus avoit tort de se fier à ma vertu; ces Messieurs peignent toujours en grand les petites choses; je crus qu'il ne falloit point démentir le Parnasse. Je fis quelque temps la sévère. L'auteur composa des logogryphes sur mon nom Férie, mit tous mes charmes en chanson, la plupart sur l'air : *Le monde pas comme charogne ; il n'y a que mon J<sup>ne</sup>. qui ait l'odeur bonne.* Dans les piéces qu'il composoit en mon honneur & gloire, j'avois toujours la fraîcheur du matin, l'éclat de l'aurore, la blancheur du jasmin; il foutroit dans ses compliments je ne fais combien de Dieux & de Déeses, qu'il apostrophoit exprès, disoit-il, pour me rendre plus belle. Cet animal m'amusoit; pour couronner ses bouts-rimés, je consentis à lui accorder ce qu'il me demandoit depuis si longtemps en vers & en prose. Quand il vint au denouement, il me fit peur;

je crus qu'il alloit m'exorciser; il s'avisa  
étant sur ma bergere d'élever les yeux  
& les mains au ciel, en s'écriant avec  
enthousiasme : Dieux, enivrez-vous de  
votre nectar ! mais jalousez mon bon-  
heur ; vous n'êtes point aussi heureux  
que moi ; ne m'offrez point votre coupe  
sacrée , je vais boire dans une coupe  
enchantée, préférable à la vôtre.

Ce galimatias irrita sans doute les  
Dieux ; mon Poëte ne put rien faire ,  
il avoit l'air d'un énergumène qui cher-  
che une rime. Fatiguée de ses efforts hu-  
milants, je me levai, il se jeta à mes  
genoux, & me dit : Ma chere Babet, n'at-  
tribuez pas au défaut de ma flamme l'é-  
tat impuissant où je viens de me trou-  
ver ; le Ténare, ou plutôt la chaste Mi-  
nerve, a rendu mes efforts inutiles ; il a  
fallu sans doute toute la puissance des  
Dieux pour produire une chute aussi  
éclatante ; ah, Déesse ! reprends ta vertu,  
& laisse-moi mes plaisirs !

Après cette tirade poétique, je de-  
mandai à l'Auteur s'il avoit dîné ; il  
détourna d'abord la question, & m'avoua  
enfin qu'il n'avoit mangé depuis deux  
jours. Eh ! ne criez donc pas tant con-  
tre les Dieux ; dans les combats de l'a-

mour, les estomacs à jeun ne réussissent pas; je fis apporter à dîner, je donnai ma table au Poète; & dès qu'il eut pris de bonnes nourritures, il fut un Hercule.

Je fis la conquête de la toison d'or par la connoissance d'un Fermier général. Une pourvoyeuse me présenta au publicain; il prit feu en me voyant. Maman, dit-il, à son intendante, cette fille est de mon goût; Mademoiselle, je vous prends à bail, comme les fermes du Roi. Le Crésus me fit monter dans sa voiture, me conduisit dans une petite maison agréable; nous soupâmes voluptueusement; le lendemain il me combla de présents, de bijoux, jeus un équipage galant, des laquais, & une maison parfaitement montée.

J'ignorois encore l'état de mon nouvel amant; je ne pouvois comprendre comment un homme étoit assez sot de faire tant de dépenses pour une chose dont je n'avois jamais fait de cas; je demandai à mon laquais si cet homme n'étoit pas l'Empereur des Turcs? Non, Madame, il n'est ni Turc ni Chrétien; c'est un Fermier général. Qu'est-ce qu'un Fermier général? C'est une machine

bourdement organisée, qui contente les caprices, païée qu'elle a de l'or. Ces Seigneurs sont ordinairement des faquins; ils ont éternellement comme moi. Comme je ne connoissois pas les fermes du Roi, je demandai ce que c'étoit que les fermes? C'est un bail où le Souverain met sonnaie volente dans l'impuissance d'être jamais d'honnêtes gens.

Je restai deux mois avec le veau d'or; le veau s'avisa de mourir; il me laissa une maison & de l'argent: je me trouvais avec cent cinquante mille livres, sans compter ma garde-robe & mes bijoux qui en valaient davantage. Je me disposois d'aller dans mon Pays faire le bonheur d'un galant homme, quand je m'amourachai du plus sage des mortels.

Le fils d'un marant de Picardie, allié à tous les gredins de la paroisse, me fit la cour. Cet homme étoit aussi ambitieux qu'un gentilhomme de la Westphalie; il avoit trouvé sur un grand chemin une bourse de cinq cents louis, étoit venu à Versailles, s'étoit donné pour un gentilhomme Picard, avoit été reçu, on ne sait trop comment, chez

les gardes du Roi ; & quinze jours après, chassé ignominieusement de ce corps pour lui en avoir imposé. La figure de M. Berlingoville m'intéressa ; il me proposa sa main , se masqua tellement , que je crus avoir trouvé une merveille ; je l'épousai : le lendemain de notre mariage , il me développa son joli caractère.

Mon mari aimoit le jeu , chaque jour il portoit mes fonds dans quelques tri-pots ; trop jeune encore pour m'occuper de l'avenir , trop faible pour me roidir contre son air hautain , je le laissois prodiguer tranquillement un bien amassé sans peine.

Un soir qu'il étoit au jeu , on m'annonça une femme qui vouloit parler à son fils Pierrot ; je demêlai dans son air rembruni quelques traits de mon gentilhomme Picard. Je fus bientôt confirmée dans mes soupçons , par la surprise que lui occasionna le portrait de mon mari ; elle se tourna vers son fils & sa fille qui la suivoient , & leur dit : Mes enfants , voilà Pierrot ! avancez , Jean , regarde Monsieur ton frere. Ma mere , répondit le garçon tout ébaubi , qu'il est brave !

Ma belle-mère avoit un jupon bigarré de verd & de jaune, un corset rouge, les manches d'une autre couleur; sa fille avoit à peu près le même uniforme, le garçon étoit en veste & en guêtres. La bonne femme me dit : Vous êtes donc notre fille, cette riche Madame que Pierrot a épousée ! La fille venoit admirer mes garnitures, & s'écrioit : Mon Dieu, *v'là enn' saquoi de biau !* le garçon me prenoit la main, la manioit rudement, en disant que j'avois des beaux agniaux.

Pour faire jaser ma belle-mère, je demandai comment l'idée de venir à Paris lui étoit venue. Depuis longtemps, notre bru, je desirois d'avoir l'honneur de voir mon fils. Un garçon de notre village, palfrenier chez un gros, nous avoit écrit sur du papier blanc, pour nous dire que Pierrot avoit épousé une riche Madame. Comme nous allions en pèlerinage servir le miraculeux S. Quentin, & faire dire une messe à l'intention de notre vache, incommodée, sans votre respect, de la santé, nous ~~trouvâmes~~ une pièce de six francs sur le chemin, & nous avons destiné cet argent pour voir Pierrot.



Je questionnai ma belle-mère sur l'état de son mari. C'est un bon ouvrier, me dit-elle, il gagne ses quinze sols par jour, il fait l'Août, & moi la soupe; j'ai une vache honnête & un cochon raisonnable; je faisons valoir ça; notre fille est une bonne fileuse, elle travaille comme un forçat; notre garçon ouvre d'affut; il court un peu trop après les filles, elles le prennent pour un gros here; tôt ou tard il faut que la jeunesse se passe.

Nous étions dans la chaleur de la conversation, lorsqu'une Dame de mes amies, nommée Madame la Tour, arriva; elle n'aimoit pas la suffisance de mon époux; malgré ses airs de grandeur, elle avoit percé sa bassesse, elle entra sans se faire annoncer; je fus mortifiée de cette rencontre. Madame la Tour apperçut dans ces villageois un air commun avec mon mari. Je suis au désespoir, me dit-elle, ma bonne amie, d'avoir renvoyé mon carrosse; vous me paroissez en parenté; vous avez peut-être des objets intéressants à vous communiquer? Hélas! ma brave Madame, répondit ma belle-mère, nous n'avons rien à nous dire que vous ne puissiez

savoir; nous sommes venus à Paris pour  
 voir notre fils Pierrot. Vous êtes donc  
 lui dit ma bonne amie, la mère de  
 Monsieur Beshagoville? Oui, Madame,  
 j'ai l'honneur d'être la propre mère de  
 Pierrot Berlingot. Comment notre fils  
 a-t-il allongé son nom? cela n'est point  
 honnête, il ne faut jamais trahir les noms  
 de ses père et mère.

Madame la Tour étoit de cet sentiment qui s'ensuivit de tout; elle fit cent questions à ma belle-mère : Cette jeune personne, lui dit-elle, est-elle montrant ma belle-sœur, est-elle mariée? Non, Madame. Comment une grande fille comme elle? Il est encore assez de bonne honte, si l'on trouve des maris; les garçons vont à la guerre; les filles restent-là; elles sont cinquante filles dans notre paroisse; elles n'ont que deux pauvres petits amoureux; est-ce-là de quoi les décourager? J'aimerais-vous à être mariée, dit, Madame la Tour à ma belle-sœur. Belle demande! qui oseroit dire que je trouvois un garçon qui porte bien son bois (\*). Ce grand gar-

(\*) Expression Picarde qui veut dire un gargon bien hanché, droit & dru.

con, dit Madame la Tour, est-il marié ? Ah, Madame ! répondit la bonne femme, on ne marie pas les enfants ; ce seroit faire comme Hérodes, égorger les innocents. Quel âge a-t-il ? Vingt-cinq ans. Madame la Tour demanda à l'innocent s'il vouloit être marié. Hé quoi sans doute, je serois çà aussi proprement qu'un autre. Cette réponse fit rire ma bonne amie, qui se détournait, crainte d'éclater.

Monsieur de Berlingoville, continua Madame la Tour, nous a dit que vous étiez riche ? On est riche assez, répartit ma belle-mère, quand on a de la propriété ; nos richesses sont nos bras : nous avons bien à travailler, nous nous le hâtons pour avoir le sang ; heureux encore quand on peut manger du pain, & que l'on ne doit rien à personne. Vous avez un beau château, à ce que nous a dit Monsieur votre fils ? Comment ! Pierreot se gausse-t-il comme çà ? C'est vilain de mentir, il me faut jamais s'en faire accroire ; notre château est une chaumière, nous y vivons comme dans un château, nous n'avons pas besoin de tant de places ; les gros Seigneurs, quand ils sont morts, ne laissent point bâtir

vingt ou trente appartements pour mettre leurs cadavres. Ces Messieurs ne tenions pas plus de place dans la terre que des gens comme nous.

Madame la Tour, que cette conversation divertissoit, continua ses questions : Monsieur votre fils nous a dit qu'il étoit gentilhomme, que vous aviez dans votre chambre à manger les portraits de vos aïeux, votre arbre généalogique. Un arbre, Madame, oui vraiment, nous avons un arbre à notre porte, c'est un pommier qui porte de bons calevilles, il vaut peut-être mieux que celui... Comment l'appellez-vous?... l'arbre... mélancolique, qui est peut-être un arbre sauvage mal enté ? nous n'avons point de chambre à manger, nous mangeons, nous couchons dans la même chambre ; nous n'avons pas les portraits de nos pères, nous nous contentons d'être d'honnêtes gens comme eux, & cela leur fait plus d'honneur que leurs portraits sur du papier.

Cette femme me plaît, dit Madame la Tour, son bon sens ravit le mien. A neuf heures, mon époux arriva avec un Mousquetaire & un Garde da

Roi ; il venoit sans doute de perdre mon argent avec eux. Dès le bas de l'escalier, il appella son domestique ; pour lui donner plutôt des ordres, il fit passer les Messieurs dans l'appartement, & resta à la porte à parler à son valet ; il ne savoit pas encore la bonne compagnie qui l'attendoit. Dès qu'il entra, sa mere s'écria : Eh ! bon jour, mon fils Pierrot. Cette politesse le pétrifia, ses yeux s'égarèrent, son teint pâlit, ses jambes tremblèrent, son frere lui sauta lourdement au col, il ne le sentit point. Cette immobilité enchantâ Madame la Tour ; à ce coup de théâtre, le Mousquetaire & le Garde du Roi comprizent de quoi il étoit question.

Mon époux, revenu de sa surprise, dit à ses amis : Allons souper chez la Dubuiffon, Madame fera les honneurs de chez moi. Madame la Tour, qui vouloit m'attrer sa fawité, jouer de sa confusion, assura qu'elle resteroit au souper ; on m'a invitée tant de fois, que je veux avoir l'agrément de manger en famille. Les Officiers dirent qu'ils seroient compagnie aux Dames. La mere, piquée de la froideur de son fils, lui

dit vivement : Vous êtes bien glorieux, Pierrot ! c'est mal payer les peines que je me suis données de venir de si loin pour vous voir ; comment méconnoître une mère ? Monsieur Pierrot répondit par des monosyllables, ne savoit ce qu'il disoit, tant il étoit accablé de honte. Il fut contraint de boire ce calice amer jusqu'à la lie ; il s'approcha froidement de sa mère, lui demanda des nouvelles de son père. Il se porta bien, répondit cette femme ; votre oncle Berlingot, sonneur de la paroisse, a été mal, mais il va mieux ; le cousin Fiacre Plat-d'beur a épousé la fille de la grosse Margot Lariguettes, elle étoit suivante chez le Curé ; la famille n'est pas contente de ce mariage ; on dit que Margot servoit de rechant au Pasteur ; cela n'est point trop honnête pour une brave fille. La mère voyant le Gentilhomme son fils s'écarter un peu, lui dit : Croyez-vous, Pierrot, vous distinguer en affectant un air froid, rougissez-vous d'être mon fils ? hélas, pauvre aveuglé, vous vouliez vous en faire accroire, cette rencontre vous démontre ; allez, vous n'avez point assez d'esprit, Paris est trop près de S. Quentin ;

il faut être né dans un méchant village au fond de la Gascogne, pour faire le gros herc; va! tu n'es qu'un sot, Pierrot! Cette épigramme enchantait la compagnie.

On se mit à table; toute la maison de Berlingot parut neuve; elle ne savoit de quel bout prendre les fourchettes. Cet air gauche démonta mon mari; la conversation roula sur les habits; Pierrot parla avec feu de Péléganie du sien; sa mère le contraria, & lui dit qu'elle ne le trouvoit pas si biau que l'habit vert qu'il avoit porté à S. Quentin. Ah; Messieurs! si étoit si biau, il y avoit des galons bleus; des manches rouges, des boutons de drap jaune. Mon mari affecta de se trouver mal, il quitta la table; sa mère s'en aperçut, demanda ce qu'il lui étoit survenu. - Ce n'est rien, Madame, dit le Mousquetaire, c'est la maladie des pâles couleurs; Monsieur votre fils n'aime plus l'assemblage du jaune & du bleu; il a purgé ce mauvais goût de Province à Paris. Comment, dit la Berlingot, il se fâche d'avoir porté un si bel habit! ça lui fait beaucoup d'honneur, il a servi chez d'honnêtes gens,

il ne leur a pas fait tort d'une épingle ; y a-t-il un péché d'être domestique ? J'aime mieux un laquais honnête homme, qu'un Fermier Général qui nous vole.

La compagnie s'en alla ; mon mari me fit des reproches : Vous deviez, Madame, m'épargner cette scène, ne pas m'exposer aux sarcasmes de Madame la Tour ; & vous, ma mère, me prévenir de votre arrivée ; on vous auroit fait habiller ; vos hardes de campagne donnent un ridicule... A qui, dit la bonne femme ? A des fots. Est-ce-là ce que vous avez appris à Paris ? n'est-on respectable ici qu'avec de biaux habits ? ma tendresse vaut mieux que des habits, ils n'ont pas de sentiments ; s'il faut de biaux habits pour être considéré, on est bien bête à Paris ! dans notre village on fait attention au bon cœur & à la probité.

La mère, indignée des manières de son fils, partit le lendemain sans nous dire un mot. Ce départ soulagea le Gentilhomme ; crainte d'une seconde visite, il me fit changer le même jour de quartier ; & pour ne laisser aucun souvenir de sa parenté, il renvoya les do-



meffiques. Le jeu de Monsieur Berlin-  
got minoit chaque jour ma fortune ,  
mes diamants étoient perdus , mes har-  
des enfiloient le même chemin. Un soir  
il revint de meilleure heure , & me dit :  
Madame , nous passerons dans le quar-  
tier S. Marceau ; des raisons essentielles  
m'obligent à ce changement. Il me fit  
conduire dans une chambre garnie ; &  
sous prétexte de faire voiturer mes ef-  
fets , il les vendit en bloc pour un prix  
modique , & alla jouer l'argent. Il revint  
à dix heures du matin , voulut dormir ,  
il ne put fermer l'œil ; à deux heures ,  
il sortit ; à quatre , j'appris qu'il avoit été  
tué du côté des Invalides.

Réduite à la plus insupportable mi-  
fère , je devins la maîtresse d'un cuisi-  
nier ; il prit avec moi un ton de gran-  
deur & de majesté. Cet animal unissoit  
à la gravité d'un Espagnol , l'insolence  
d'un nouveau parvenu. Son pere avoit  
été cuisinier chez un Duc ; il croyoit  
que c'étoit un titre pour être imperti-  
nent : ce manant avoit les caprices d'un  
grand. Ma pouponne , disoit-il , viens  
me caresser ! dis-moi des douceurs ,  
baise-moi la main. Un jour il s'avisa  
de me dire comme le Prince Sigismond ,

dans la piece de ce nom : Pouponne, fais-moi rire. Outrée de ses impertinences, je lui cassai la mâchoire avec un pot au lait; il recula deux pas; & pressant le ton majestueux d'un Prélat qui va répéter une oraison funebre, il me dit: Ta main profane & sacrilege a offensé la majesté de ma face, tu as ému le sang de mes aïeux, sur-tout celui d'un pere qui a travaillé dans la cuisine d'un Duc; il faut à l'instant que j'appaise leurs mânes irrités par la vengeance que je vais tirer de ton audace; il me roua de coups; j'échappai heureusement, je sortis de Paris, je demandai mon pain dans les environs de Tours. Je restai quinze jours à Chenonceaux, où je vis l'entrée de Monsieur l'Archevêque.

Les payfans avoient fait des préparatifs pour fêter la Grandeur; & pour la recréer noblement, ils avoient appelé le Sieur Bienfait, qui faisoit alors danser les marionnettes dans la Touraine. Ce dernier, de concert avec les fortes têtes de Chenonceaux, arrangea l'entrée triomphante de Monsieur de Fleury. On avoit tapissé une charrette à deux roues, de tentures de lit de diverses couleurs.

Le char étoit tiré par deux bœufs enjolvés comme celui du Mardi-gras. On alla à la rencontre de sa Grandeur, on la fit monter dans sa voiture. Le Bailli du village se plaça derrière Monseigneur, en soutenant sur sa tête un parasol de papier vert ; Bienfait précédoit le char en sonnant de la trompette. Cette pompe avoit l'air de l'arrivée d'un charlatan sur une place publique ; la mine piteuse & mystique du Prélat rehaussoit infiniment cette cérémonie.

Le soir, on donna le spectacle des marionnettes à sa Grandeur. Les paysans avoient une confrérie de S. Roch. Ils vouloient obtenir la permission de l'Archevêque, d'exposer le S. Sacrement le jour du Saint. Ils s'assemblerent pour délibérer comment on feroit la proposition au Prélat. Les coqs du village décidèrent qu'il falloit agir par l'organe de Polichinel. On appella le Sr. Bienfait au conseil, on lui donna ses instructions. Le soir, il fit demander par Polichinel la permission d'exposer le Saint Sacrement le jour de Saint-Roch. Monseigneur, avec un sérieux admirable, répondit : Très-volontiers, très-volontiers, je ne puis rien refuser à Polichinel.

Après le spectacle , Monsieur le Bailli & les Echevins de Chenonceaux menerent Bienfait & le compere de Polichinel au cabaret. Le vin fut prodigué comme aux notes de Gamache ; on tira à cartouches sur le Curé & sur sa servante ; les médisances épuisées , faute d'idées , on se querella , & la fête se termina par un combat sanglant. Trois Echevins de Chenonceaux restèrent sur le champ de bataille ; c'étoit le maréchal , le maçon & le menuisier de la paroisse. Bienfait , qui avoit tous les talents , entreprit , au défaut du Chirurgien , le traitement des blessés. Ces nouveaux pansements sont dignes de grossir le petit volume de Monsieur Dendermonde.

Avant de commencer l'opération , Bienfait fit un discours succinct sur l'utilité de la matiere médicale , où il prouva l'impossibilité de guérir nos maux sans la connoissance de cette partie si essentielle à la médecine. Ne croyez pas , Messieurs , dit-il , que la nature sage & libérale nous ait abandonnés au hasard sur ce globe , & qu'elle ait refusé à nos climats les simples nécessaires au soulagement de nos maux ; sans courir sous

un autre hémisphère, cette mere tendre & riche les a mis autour de nous, les a placés sous nos mains; vous en allez voir la preuve victorieuse dans le pansement de ces trois blessés abandonnés à mon expérience.

Après ce discours à demi-éloquent, Bienfait pansa le maréchal; il avoit un trou à la jambe : il prit des étoupes, les trempa dans l'eau où les maréchaux refroidissent leur fer, appliqua ce baume sur la blessure; & pour tenir l'emplâtre, il mit un fer à cheval qu'il lia avec la cravate du malade. L'opération faite, il se tourna vers les spectateurs, & leur dit: Ce nouveau traitement vous paroîtra peut-être singulier, il est cependant fait dans toutes les règles de l'art; l'eau, où les maréchaux refroidissent leur fer, est ce qu'on appelle en médecine teinture de Mars; elle est impregnée des particules de fer, qui font le même effet que la boule d'acier. Vous voyez que la nature attentive a mis dans les boutiques des maréchaux de quoi guérir les maréchaux.

Le maçon avoit un trou à la tête; le nouveau Chirurgien lui fit un cataplasme de mortier, qu'il banda d'un

vieux liol de cheval, en affirmant que la chaux étoit un caustique brûlant & merveilleux pour étancher le sang des plaies.

Le menuisier avoit le bras déchiré d'un coup de couteau. Bienfait appliqua de long de la blessure une planche de sapin, qu'il lia avec du fil d'archal. La gomme dont le sapin est rempli, disoit-il, a la même vertu que le baume du Commandeur, où il entre de la gomme Arabique & de l'encens.

Ces pansements eurent le succès le plus heureux : quatre jours après, les trois Ecchevins de Chenonceaux reprirent leur métier. Je quittai cet endroit. Je vins ici : moment fortuné qui m'a procuré le bonheur de trouver ce qu'il y avoit de plus cher au monde pour moi !

Ma fille ayant fini son histoire, je descendis chez le fermier; je trouvai dans la cour du château un homme avec une mauvaise perruque, un habit bleu sans boutons, un sac derrière le dos; il avoit un air de bêtise & de bonté; il me demanda l'aumône : Mon ami, lui dis-je, as-tu du pain ? Graces au Ciel, Madame, j'en trouve de toutes les couleurs ;

leurs ; ce qui m'embarrasse , c'est la couchée ; je repose tantôt sous un arbre , tantôt à la porte d'une Eglise : de grâce , donnez-moi deux sols pour payer mon gîte ; je prierai Dieu pour vous. Que dis-tu ? J'adresserai mes prières au Ciel pour la conservation de vos jours & la prospérité de votre maison. Donne-toi garde de prier Dieu pour moi ! je le prie moi-même , je ne donne pas d'argent à personne pour faire cette commission. Madame , le Curé de votre paroisse , qui a l'ame dure comme l'enclume de votre maréchal , m'a fait le même compliment ; il m'a répondu qu'il étoit du métier , qu'il prioit Dieu pour les autres. Il a raison , il gagne plus d'argent que toi ; pourquoi fais-tu le tien sans être assuré des honoraires ? dis-moi , quel savoir-faire as-tu ? Je fais des livres. Tu es donc garçon Imprimeur ? Non , je travaille pour la maculature , comme M. E. . . . M. J. . . . M. A. . . M. B. M. C. . . M. T. . . & tous ces Messieurs. Qu'est-ce que le talent de la maculature ? La maculature , Madame , est cette partie de l'impression qui sert à envelopper l'autre : par exemple , les freres Cramer à Geneve , Sai-

lant à Paris, Marc-Michel Rey à Amsterdam, Machuel à Rouen, qui sont les Libraires François les plus connus de l'Europe, ont-ils quelques centaines de Voltaire, de Jean-Jacques, de Montesquieu à expédier, ils les enveloppent avec de la maculature. Pourquoi prends-tu la peine de composer de la maculature, pour emballer les ouvrages d'autrui ? le papier blanc ne serviroit-il pas également ?

Le papier blanc seroit assurément la même chose ; mais il y a des Imprimeurs qui donnent malheureusement dans ce mauvais genre. Un Libraire, dont le trisaïeul a eu la pensée d'être honnête homme, a imprimé le maudit poème de la P\*\*\*, ouvrage excellent pour la partie que j'entends. Dis-moi, au-lieu de barbouiller de la maculature, ne ferois-tu pas mieux de composer quelque bon livre ? Votre idée est admirable, c'est le singe qui conseille au renard de couper sa queue ; si je travaille du bon, il faut du temps pour digérer la besogne, je ne gagnerois pas un fol. Je ne te comprends pas ! Daignez m'écouter, je vais me rendre intelligible.



Un Libraire est un animal dont le goût est châtré ; il ne décide du mérite d'un manuscrit que par la pesanteur du papier. Cet ouvrage, dit-il, me donnera deux volumes ; je vendrai la moitié de l'édition à des fots, parce qu'il y a naturellement plus de fots que de gens d'esprit ; par cet arrangement, j'aurai la maculature de profit. Je t'aime, tu me parois original... attends-moi, je passe un moment chez le fermier.

J'allai donner des ordres à ma ferme ; je menai le mendiant à la salle. As-tu faim, as-tu soif ? lui dis-je. Hélas ! Madame, il y a trois ans que ces deux maladies m'étranglent. Je fis apporter un gigot ; cet homme le dévora avec un appétit incroyable ; je fis servir des fraises : ma femme de chambre examina ce gueux, le reconnut, & sauta à son col, en s'écriant : Ah ! cher Xan-Xung ! ah, chère Lucrece... Ô Ciel ! dit ma femme de chambre, dans quel équipage te vois-je !... par quel hasard... mon bon ami... Lucrece versoit des larmes. Je demandai à ce pauvre, si cette fille étoit sa parente ? Non, Madame, elle a seulement eu la ter-

dressé de m'allier à sa famille. Cher Xan-Xung, dit Lucrece, en embrassant encore ce mendiant, que ton sort est changé!.... que j'ai pensé de fois à toi, mon cher Tranquille!.... où sont ces beaux jours où tu me jurois une tendresse éternelle? J'ai demandé partout de tes nouvelles, personne n'a pu m'apprendre où tu étois.... ah! cher ami.... Lucrece n'étoit pas effrayée du triste état de ce malheureux.

Je demandai au gueux comment il avoit gagné la tendresse de cette jolie fille, dont la décence & la sagesse faisoient notre admiration. Madame, les bons cœurs sont faits pour s'aimer. Ah! dit Lucrece en l'interrompant, son cœur est encore meilleur que le mien; il est si bon! s'il avoit la tête comme le cœur, il seroit admirable; mais c'est un crâne, il ne songe ni à la veille ni au lendemain; il est si bête, si distrait, si étourdi, qu'il ne fait ce qu'il dit, ce qu'il fait, ni ce qu'il écrit; il barbouille dans une journée une brochure; elle marche comme elle peut; il ne prend pas la peine de la relire, il s'ennuie par-tout où il n'est pas, c'est le vrai portrait de

l'occasion. Mon ami, dis-je au mendiant, il faut songer à ta réputation. Qu'est-ce que la réputation ? C'est la bonne odeur de la renommée. Hélas ! répondit-il, un gueux peut-il sentir bon ? Tiens, au-lieu de faire deux ou trois brochures, n'en fais qu'une bonne : cela est faisable à Paris pour un Auteur, qui a son diné assuré chez un grand, un habit & des hauts-de-chausses chez un fermier quand on habille la livrée. Un Auteur avec des chausses honnêtes a le temps de méditer, de limer son ouvrage. Marmontel, à qui l'Etat a donné quatre mille livres, pour avoir fait une tragédie enterrée il y a quelques années, arrange géométriquement des logogryphes dans le Mercure, est obligé de donner du bon ; malgré ces quatre mille francs, le pauvre garçon a de la peine comme un autre.

Touchée du sort de ce misérable, intéressée par les pleurs de Lucrece, je le fis monter dans la chambre d'Ariste, je le fis habiller. Lucrece étoit remplie de joie ; cette bonne fille avoit déjà parlé à un domestique pour l'envoyer à Tours acheter des habits à son amant. Dès que Xan-Xung fut arrangé, je le

présentai au Comte & à Mademoiselle de S. Albin ; au souper , nous le priâmes de nous conter ses amours avec Lucrece ; il regarda cette fille , elle rougit , & se retira pour laisser la liberté à son historien.





# HISTOIRE

## DE

# LUCRECE.

**L**ucrece étoit trop jolie pour soutenir l'idée romanesque que nous donnons à la fable ancienne de son nom. Elle est de Château-Briand en Bretagne, petite Ville qui fournit beaucoup de filles du monde & des Prêtres. Son pere étoit un pauvre Gentilhomme, qui assistoit aux Etats de sa Province avec des chausses percées; il vivoit d'une petite métairie; la galette, les noix & les chataignes faisoient tout l'année sa nourriture. Cette vie frugale avoit porté Lucrece à la friandise, elle n'avoit point d'argent pour en acheter, le pere n'étoit pas *volable*, elle fit des connoissances.

Les Boulangers de Château-Briand font les biscuits & les macarons. La figure charmante de Lucrece plut à un

garçon Boulanger ; le drôle s'aperçut de sa gloutonnerie ; il lui donna des soins & des macarons, il eut son pucelage : c'étoit le donner à bon marché ; mais quand Lucrece auroit fait la renchérie, elle n'auroit pu trouver la valeur de cinq livres de macarons sur le bijou. Les garçons de Château-Briand n'achètent jamais ces sortes de choses ; les filles ont encore l'habitude de les donner pour rien ; c'est la seule simplicité qu'elles aient conservée du premier âge.

Le Boulanger ne fournissoit que des biscuits & des macarons, Lucrece vouloit de la variété. Le jardinier d'un Couvent de Moines fut sensible à ses charmes ; pour des noisettes & des pommes de reinettes, il eut ses faveurs. Le fils d'un Marchand épicier avoit de bonnes choses , Lucrece fut sa maîtresse pour des prunes. Son pere eut un gros rhume, il fit usage des tablettes de guimauve ; Lucrece en tâta, elle prit goût aux tablettes de guimauve, elle en demanda à un garçon apothicaire, qui, moyennant ses faveurs, lui en fournissoit abondamment.

La médifance me fit naître le desir de

donnoître Lucrece. Instruit de son goût pour la friandise, je commandai une tourte de frangipanne; le lendemain je proposai tout naturellement à Mademoiselle Lucrece de venir la manger avec moi; les amoureux n'avoient jamais rien proposé de pareil; Lucrece ne put tenir contre une tourte de frangipanne. Elle vint à l'heure assignée, mangea la tourte; & dès qu'elle fut engloutie, elle m'accorda ce qu'elle avoit accordé aux autres. J'étois flatté d'avoir une jolie fille à si bon marché. Pendant deux mois, je l'assablai de dragées & de friandises: le jardinier, l'épicier, le boulanger & le garçon apothicaire n'avoient plus rien; elle trouvoit tout dans son nouvel amant, elle se croyoit heureuse.

Pour trouver l'occasion de voir plus aisément ma maîtresse, je fis connoissance avec son pere; ce brave Gentilhomme aimoit à parler des Etats de sa Province, des beaux privileges de la Bretagne, & sur-tout de l'histoire du catéchisme de M. de Vauréal (\*). Il me

---

(\*) M. de Vauréal, Evêque de Rennes, avoit fait un nouveau catéchisme ou l'on citoit les vertus cardinales. On parla de ce ca-

prit en amitié; je continuois d'accabler sa fille de bonbons dans le dessein de la rendre malade. J'avois pénétré la beauté de son caractère; je lui trouvois de l'esprit, elle n'avoit d'autre défaut que la gloutonnerie; j'avois pour principe que l'excès seul pouvoit l'en guérir; je la crevois de friandises. Ces drogues enflammèrent son sang, une fièvre violente la mit à l'extrémité; les soins que je me donnai, l'attention de lui faire avaler beaucoup d'eau, lui rendirent la santé. Lucrece, comme le Soleil sortant d'un nuage épais, reparut plus belle; mes attentions dans sa maladie achevèrent de me gagner son cœur; elle perdit entièrement le goût de la friandise, lui substitua celui de la lecture; son cœur s'attacha tellement au mien, qu'elle ne comptoit de moments heureux

---

réchisme chez le Président des Etats; on demanda ce que c'étoit que les vertes cardinales; neuf Evêques & six Abbés commendataires qui se trouvoient à table, ne purent répondre. Un vieux Gentilhomme bas Breton satisfait à la question. Le père de Lucrece me contoit cette histoire régulièrement trois fois la semaine.



que ceux que nous passions ensemble. Sa constance depuis a toujours fait mon admiration.

Les dragons d'Elboeuf vinrent à Château-Briand ; trois semaines avant leur arrivée , le Curé de la paroisse , dont le zele aveugle & fanatique faisoit plus de mal que de bien , prêcha contre les dragons. Au premier coup de tambour , tout trembla dans cette petite ville ; les peres & meres crurent leurs filles égor-gées , il ne mourut personne. Les dra-gons ne s'allarmerent point de cette crainte , ils savoient qu'elle ne dureroit pas ; ils en plaisantoient eux-mêmes ; & quand la nuit venoit , ils crioient chari-tablement : peres & meres, ramassez vos filles ! petit à petit le beau-sexe Breton se fit avec eux. Une fille est un animal fort doux , qu'on apprivoise aisément. Le Curé avoit beau prêcher , ses plates figures de rhétorique ne tenoient point contre les dragons.

En moins d'un mois , ces Messieurs s'arrangerent tellement que chacun avoit sa chacune ; les bois , les genets qui en-tourent la petite cité , servoient de théâ-tre à leurs amours ; on y trouvoit des mantelets de conditions , des boîtes à

mouches, des évantails, des breloques, des aiguilles à tricoter; & contre les règles de nos drames, la scène souvent ensanglantée.

Un matin que je lisois le long d'une haye épaisse, j'aperçus Lucrece qui venoit de sa métairie. Un Officier se hâtoit de la rejoindre; j'avancai vers l'endroit où ils s'étoient arrêtés; l'Officier lui disoit de ces douceurs qu'ils ont coutume de dire aux filles, ce sont toujours les mêmes propos : Vous êtes charmante, quelle figure ! je vous adore ; si vous résistez à ma flamme, mon parti est pris ; cruelle, je me désespère ; il tira son épée, s'en tourna la pointe vers le cœur (\*). Lucrece sourit à cette comédie, & lui dit : Si je vous croyois

---

(\*) Les amoureux ont toujours l'envie de se désespérer ; il semble qu'ils se sont donné le mot les uns aux autres. Ceux qui portent l'épée, l'ont tous tirée pour se percer devant leurs maîtresses. Cette mode a passé chez les paysans, ils font les mêmes grimaces avec leur couteau. Nos gazetiers n'ont point encore annoncé une de ces morts tragiques ; depuis le temps que cette farce se joue, il est étonnant que les filles soient encore assez bêtes pour craindre le désespoir de leurs amans.

méchant, vous me feriez peur; mais vous aimez trop votre prochain & vous-même, pour craindre que vous attendiez à des jours que vous voulez me consacrer; remettez tranquillement votre épée dans sa place, ces singeries n'effrayent que les folles; mon cœur est attaché, rien au monde n'est capable d'en ôter celui que j'aime. Le ton dont elle prononça ces paroles, fit connoître au militaire qu'il n'y avoit rien à espérer; il la quitta. J'avançai précipitamment le long de la haye pour me trouver en face de ma maîtresse, qui fut surprise agréablement de me voir; elle alloit me raconter son colloque avec l'Officier, lorsque je lui dis: J'ai tout entendu, ma chere Lucrece, tu as rempli mon ame de cette heureuse certitude qui fait son bonheur; je connoissois ton cœur, il n'avoit qu'un langage, c'est celui de la vérité.

Les dragons partirent; le Curé, pour rebénir sa paroisse, & remercier le Ciel de leur départ, fit une procession où l'on eut tous les malheurs possibles. Cette fête partit à sept heures du matin, pour aller dans un village à deux lieues de Chateau-Briand, chanter une Messe à Ste.

Anne. A quelques pas du village , les polissons , qui sont toujours à la tête des processions , où ils prennent le haut du pavé , députerent six de leur corps pour sonner les cloches ; du premier branle , ils en cassèrent deux. Après le service , on déjeûna ; comme l'on faisoit force omelettes , le feu prit dans la poêle , de-là dans la cheminée , & consuma le cabaret. En retournant , la procession passa sur un vieux pont de bois. Le pont chargé de tant de monde , rompit , la procession tomba dans la rivière.

A une lieue de Château-Briand , cette fête fut rencontrée par celle d'un village voisin qui avoit aussi eu des dragons. Les deux processions réunies marcherent quelque-temps ensemble assez tranquillement. La bannière de Rougeai faisoit plus de bruit que celle de Château-Briand , à cause que le fer de la lance qui le soutenoit étoit un peu rouillé. Choqué de ce grincement , le porteur de celle de Château-Briand dit à celui qui portoit celle de Rougeai : Mon gars , tu fais bien le fareaux avec ta bannière ; tu fais trop de bruit ; fais-tu que la nôtre est d'une autre conséquence

que la tienne ? Son camarade repartit que celle de Rougeai valoit bien celle de Château-Briand ; les porteurs de bannière s'échauffèrent ; le feu se mit dans les deux processions ; on se battit, les oriflammes furent mises en pieces ; les uns revinrent avec un œil de moins, un bras cassé, une tête fêlée : c'étoit le fruit du zèle du Curé (\*), qui accusoit encore les dragons de ces malheurs. J'ai mis cette farce en vers, je l'ai composée sur les genoux de Lucrece.

Je fus obligé de partir pour Paris. Le pere de Lucrece, sous l'espoir que je placerois sa fille avantageusement chez une de mes parentes, me permit de l'y mener. Nous vécûmes deux ans dans cette ville, où l'estime & l'amitié nous unissoient autant que l'amour. Une aventure m'obligea de quitter Paris. Pour épargner les larmes de mon amante, je partis sans lui faire mes adieux ; je chargeai un de mes amis de lui remettre une lettre. Ce monstre étoit amoureux de

---

(\*) Ce fanatique se nommoit M. Guérin. C'étoit un grand homme pour la calomnie.

Lucrece ; il vint lui dire d'un air alarmé ; que je venois d'enlever une de ses parentes ; il peignoit cette action avec des couleurs si noires , exagéroit si fortement les reproches que sa famille lui faisoit de ma connoissance , que Lucrece le crut : le malheureux ne recueillit point le fruit de sa trahison. Mon amante quitta Paris , & vint se mettre à votre service.

Instruit des noirceurs de mon coupable ami , j'en tirai vengeance ; mais quelle foible satisfaction ! je n'avois plus mon amante. Je m'informai ; j'écrivis par-tout , je ne pus rien savoir , & j'ignorerois encore où elle est , si votre bonté ne m'avoit procuré le plaisir de la retrouver.

J'avois écouté attentivement les petites aventures de Lucrece. Le nom de Château-Briand m'inquiétoit ; je priai le Comte de S. Albin de chercher le registre de nos enfants ; nous trouvâmes qu'Ariste en avoit envoyé un dans cette ville ; je demandai à l'historien de ma femme de chambre , s'il connoissoit à Château-Briand un Gentilhomme nommé Kerkerlan. Oui , me dit-il , Madame , c'est le pere de Lucrece ; il n'a

que cette Demoiselle. O Ciel ! Lucrece est ma fille ! Ariste l'a confiée à son ami Kerkerlan. Madame, dit Xan-Xung, je vous demande mille pardons du récit sincere que j'ai fait de mes amours ; si j'avois connu l'état de Lucrece, j'aurois ménagé davantage les expressions ; mon malheureux goût pour la vérité fera toujours le malheur de ma vie. Non, lui dis-je, mon cher, tu n'es précieux à mon estime qu'à cause de ton caractère vrai. Les préjugés sont ici méprisés : ce que les sots appellent foiblesse, est la nature ; & ce qu'on nomme putain, est une fille qui obéit plus particulièrement à son instinct. Crois-moi, toutes les femmes sont obéissantes à cette voix. Tu peux me croire, je suis femme.

Lucrece, instruite de sa naissance, nous en marqua sa joie par les transports les plus vifs. La mémoire d'Ariste fit couler nos pleurs. Que n'est-il encore, disions-nous, cet homme si digne de l'humanité ! Ah, mes enfants ! conservons toujours son esprit, imitons sa bonté, c'est par le cœur que nous lui ressemblerons.

Le Comte & Xan-Xung étoient de-

venus amis, leur conversation faisoit nos plaisirs ; le dernier gâtoit les meilleures choses par le ridicule, le comique & les ornements grotesques dont il les décoroit ; son imagination vicieuse, pétulante, ses inattentions continues & ses idées originales, nous le rendoient pourtant supportable. Lucrece curieuse de savoir ce que son amant avoit fait pendant son absence, lui demanda s'il avoit été aussi constant pour elle, qu'elle l'avoit été pour lui. Non, ma chere Lucrece, j'étois homme ; tu fais ce que dit Amélie ; qui dit un homme, dit un fou : la supériorité de ton sexe consiste à connoître cette vérité. Te croyant perdue, je devins sensible aux attraits d'une personne digne des Dieux ; je l'épousai, je la porte encore dans mon cœur ; il n'y a que toi, ma chere Lucrece, qui pourra me la faire oublier. La mort de l'un de mes aïeux fut la cause de la fin tragique de cette chere & malheureuse épouse.

Xan-Xung répandit des pleurs brâ-lantes, se rappelant la mort de sa femme ; Lucrece les essuya, le Comte fut charmé de la sensibilité de son ami. La nature vous applaudit, dit-il, à ces



larmes ; c'est par elles qu'elle soulage  
l'ame du Philosophe & du Sage ; l'homme  
qui n'a jamais pleuré , est un monstre.  
Nous remîmes au lendemain l'histoire  
que Xan-Xung devoit nous raconter.





L A

M O M I E

D E M O N

G R A N D - P E R E.

**M**On grand-pere (\*) étoit un Gentilhomme Chinois, lettré comme le sont les Gentilhommes de la Chine ; il étoit le premier Mandarin de notre grand Empereur Hom-Vu, & Tonquin des armées Chinoises (§) : il vint en France du temps de François premier, s'amouracha à cette Cour, de ma grand'mere ; c'étoit une grande décontenancée de Demoiselle de la Reine. Dans ce temps-là, les dents de Savoyard, les nez retrouffés, les minois célestes ou de fantaisie n'étoient pas connus ; mon grand-

---

(\*) J'entends par mon grand-pere, un de mes aïeux.

(§) Premier Général des troupes.

pere vouloit dans une Françoisë tous les charmes de la Gaule. Sa maîtresse étoit un miracle de charmes, elle avoit touché François premier, & mon grand-pere fut très-honoré d'entrer dans l'appartement de ma grand'mere après le Roi. Mon grand-pere étoit un bon-homme, il savoit mieux son monde que Monsieur de Château-Briand.

Ma grand'mere étoit de bonne Noblesse; sa maison étoit aussi vieille que la médaille de l'Empereur Othon; elle avoit eu des ancêtres comme le cheval de l'Empereur Caligula, une nourrice plus honnête que celle de l'Empereur Romulus, & avoit reçu une meilleure éducation que l'Empereur Adam. Ma grand'mere avoit compté, comme tous les grands Seigneurs, quelques gredins dans sa famille; mais ils s'étoient humainement & glorieusement décaffés en massacrant à la bataille de Tolbiac, des Goths, des Visigots, des Ostrogots, des Allobroges, des plats Normands, & des gros Belges: c'étoit d'un de ces fameux bourreaux qu'elle descendoit en ligne indirecte, à cause qu'à la Cour les lignes descendantes se courbent: les Picard, les Jasmin, les Bourguignon &

les la Fleur se mêlent aussi de courber les lignes.

Mon grand-pere étoit bien à la Cour; c'étoit l'ami du Prince, à cause de ma grand'mere. Le Roi lui faisoit quelquefois les cornes, & cela faisoit honneur à mon grand-pere. Le Roi rioit, & mon grand-pere rioit aussi : comme il avoit du courage & de l'honneur, sans compter celui de ma grand'mere, ces qualités étoient respectées de François premier; ce Prince aimoit l'honneur, la guerre, les lettres & les filles, comme tous les Rois de France les ont aimés.

Le Dieu *Xénou*, ou le *Tien*, avoit chéri mon grand-pere, parce qu'il étoit juste & bienfaisant. Il lui apparut la veille de sa mort, lui dit : Pere *Xan-Xung*, vous avez fait du bien indifféremment à tous les hommes, il faut que je vous en fasse; les Dieux s'honorent d'imiter l'exemple des mortels sages; demandez ce qu'il vous plaira, je vous l'accorderai. Mon grand-pere demanda le bonheur d'être encore utile aux hommes jusqu'à la dernière année de grace.

Le Dieu de la Chine n'étoit point

comme les autres Dieux , qui promettent des champs pleins de lait , de fromage , des richesses comme celle de Crésus , des guerriers comme Alexandre ou Henri IV , & qui , après ces belles promesses , ne font que des usuriers , des gueux & des vilains. Le *Tien* ne vouloit tromper personne ; il dit à mon grand-pere : Papa Xan-Xung , aussi-tôt que vous serez mort , vous serez embau-mer votre corps à la façon ancienne des Egyptiens ; j'aime les Egyptiens , ils m'ont changé en oignon. Après cinquante ans & un jour que vous serez momifié , chaque fois que l'on vous soufflera au derriere , vous parlerez pendant douze heures. Ce souffle sera comme la clef d'une montre , il remontera le jeu de vos organes. Cependant comme la curiosité est un péché aux yeux purs des Dieux , celui qui soufflera à votre derriere sera puni dans l'instant : vous êtes attaqué d'une diarrhée , vous périrez demain avec une partie de la matiere morbifique qui restera dans vos intestins ; & dans le moment qu'on vous soufflera au derriere , vous déchargerez dans la physionomie du souffleur une quan-

rité raisonnable de cette matière louable. Je suis fâché de ne pouvoir faire la chose plus galamment; vous savez que quand les Dieux accordent des grâces, ils ont toujours des *Si* conditionnels : je ne puis en conscience m'écarter de l'usage de mes confrères, qui ne donnent jamais de grâces plénieres, crainte de faire tort au Moufti.

Vous aurez soin d'insérer clairement cet article dans votre testament; les hommes & les Dieux ne sauroient apporter trop d'attention à leur testament. Dans le temps que vous recevrez le don de la parole & de la vue, vous jouirez de l'intelligence, parce qu'il est impossible de raisonner sans intelligence, excepté dans les missions.

Comme les gestes me déplaisent depuis long-temps dans la conversation, dans les prédicateurs, au café Procope, au Palais-Royal. & chez le Convulsionnaire (\*), vous ne pourrez remuer ni gesticuler. Mon grand-pere fit  
mettre

---

(\*) Le grand le Kain.

mettre ces conditions nettement dans son testament, & par ce soin, il nous empêcha de nous égorger pour le sens de son testament; tous les faiseurs de testament n'ont pas fait de même.

Aussi tôt que le père Xan-Xung eut rendu l'ame, les Egyptiens, qui étoient à la Cour à disputer sur des sujets mythologiques, & à prouver par des arguments *in formâ* la transubstantiation de leurs Dieux en oignons, embaumerent mon grand-pere. Depuis François premier, aucun des enfants du bon-homme Xan-Xung n'avoit essayé l'expérience de la momie; l'article de la matiere louable avoit dégosté les héritiers, personne ne vouloit jouir de la grace du *Tien* & des beautés du testament. Mon grand-pere étoit oublié, comme le sont tous les grands-peres; sa momie empaquetée avec le testament, étoit dans un de nos vieux châteaux; le grand Tonquin de la Chine moisissoit avec notre arbre généalogique; les mites lui avoient déjà rongé le bout du nez, & continuoient à le gruger aussi impitoyablement, que Denis le Tyran & les oeuvres du grand Diacre Trublet.

L'amour des lettres, le défaut de li-

M

vres, & le peu d'inclinaison que j'avois à tirer les hirondelles au vol, comme les campagnards mes voisins, me firent monter aux archives. Je trouvai le testament & la momie de mon grand-père; quoique sa face respectable fût un peu défigurée, je ne laissai pas de trouver le bon-homme aussi cher pour un bout de nez de moins, que s'il l'avoit eu tout entier. Mon cœur sensible aimoit les grands-pères.

Quoique rempli d'entrailles pour le bon-homme Xan-Xung, je n'osai lui souffler aux entrailles. Son derrière féc comme les montagnes de Gelboë, auroit glacé un Inigiste du dernier vœu. Je mis mon grand-père dans un sac, je le portai à Paris. En arrivant à la porte S. Jacques, les commis m'arrêtèrent, pesèrent mon grand-père, & me firent payer dix livres cinq sols & quelques deniers; je disputai le paiement, ils me dirent d'un air de protestation: Ne contestez pas, Monsieur; si votre grand-père étoit en nature, il ne devoit rien; mais il est momie, il doit payer; ils me montrèrent une ordonnance du Roi où la momie devoit aux Fermiers cinq sols par livre.



Quelques jours après, les apothicaires me firent un procès, sous prétexte que ne pouvant donner des lavemens à Paris sans un privilege du Roi, je ne pouvois aussi vendre de la momie sans un privilege; on plaida dix-huit mois. L'avocat des apothicaires assuroit que j'avois vendu près de quatre onces de momie: La Cour, dit-il, dans son savant plaidoyer, ne peut douter un moment que les nez du temps de François premier n'étoient aussi longs, aussi gros que les têtes d'aujourd'hui sont plates; il confie par le rapport des experts que la momie avoit cette partie du corps tellement saillante, tellement étendue, qu'en plein midi l'ombre du profil devoit dérober exactement la moitié du visage aux ardeurs du soleil. Il est démontré, Messieurs, que ma partie adverse a vendu au moins trois onces & demi de ce nez, & que par cette vente frauduleuse, elle s'est rendue réfractaire aux ordonnances de Sa Majesté. L'avocat cita Bacquet, Carondas, du Moulin, les loix de Constantin, le code Frédéric (\*), les us & coutumes

---

(\*) Ce code n'est point suivi en Prusse, comme on le dit à Paris,

du Hainaut François, & la fondation utile des cinq grosses fermes.

A cause que les mites avoient grugé le nez de mon grand-pere, je fus condamné à payer trois cents livres aux apothicaires de Paris, & quinze cents livres à des avocats qui vivent comme les prêtres avec les vivants, les morts & les fots, & qui plaideroient pour le Manitou, si le diable étoit assez bête de s'adresser à la justice pour soutenir son bon droit & avoir raison.

Ce maudit procès me tint long-temps à cœur. Mon grand-pere me coûtoit déjà deux mille livres, j'étois aussi avancé que le premier jour. La clause du testament me répugnoit, & les moyens comiques du *Tien* pour le faire parler me paroissoient insurmontables. L'espoir cependant vint luire à mon esprit; je dis en moi-même : tout se fait à Paris par le canal des femmes, c'est assurément par ce canal que je ferai parler mon grand-pere.

Je fis la connoissance d'une jeune Lyonnoise, belle à ravir. C'étoit une vierge de seize ans; elle avoit brisé depuis six semaines les liens éclatants de la parenté, pour venir loin des regards

maternels se perfectionner dans la vertu. Cette fille étoit faiseuse de modes; elle joignoit à l'art de se mettre agréablement, la petite coquetterie des filles de mode. Nous logions sur le même quarré, cette proximité devoit un jour nous joindre plus étroitement. Je lus dans le cœur de Manette; je vis que j'étois aimé. Après quelques préludes de vertu, pour être plus voisins, nous couchâmes ensemble. Il faut rendre justice à la sagesse de Manette; avant de m'admettre à la douceur de sa couche, elle exigea une douzaine de serments tels qu'en fait l'amour; de son côté, elle promit d'être très-vertueuse.

A peine fûmes-nous dans les draps, que le cœur de Manette commença à palpiter; c'étoit une raison pour m'intéresser à sa santé. Qu'avez-vous, lui dis-je, d'un ton aussi ému que son cœur? vous trouvez-vous mal, ma chere petite? Hélas! le cœur me bat... je suis... je ne fais comment... on est bien malade à ce que je vois, quand on couche avec un garçon. O Ciel! chere Manette, votre état m'afflige, voyons que je tâte votre cœur. Je mis la main sur son cœur, je rencontrai des char-

mes; Manette n'avoit pas la chasseté des sœurs de Fontevrault, & le Ciel ne m'avoit point regardé avec la même complaisance que Robert d'Arbrissel; nous entamâmes, comme on dit, le Roman par la queue. Manette erioit: Ah, mon ami, vous me percez le cœur, il bat encore plus fort... ah! celui qui a fait les battements de cœur, avoit bien plus de génie que celui qui a imaginé les *meu culpa*.

Manette avoit vu la momie, elle trouvoit ridicule que je poussasse si loin l'amour paternel. Vous êtes bien poli pour les grands-pères! a-t-on jamais vu un si mauvais goût d'aimer les morts ou les vieilles gens? êtes-vous comme la matrone d'Ephèse? ce genre de folie ne prendra point dans notre siècle. Ah, Manette! tu me condamnes injustement; cette momie est mon bonheur; en soufflant à son derrière, j'éprouve des plaisirs aussi ravissans que ceux que je goûte dans ses bras; c'est la couronne dont le Dieu Xénon a récompensé les vertus & la bienfaisance de mon respectable aïeul. Ce discours piqua la curiosité de ma maîtresse; elle me pria de la faire participer aux plaisirs que je

goutois avec mon grand-pere. Il n'est pas possible, ma chere, que je satisfasse ses desirs, mon grand-pere ne peut accorder; cette faveur devant un tiers. Les Dieux ont des fantaisies comme les hommes.

Ma maitresse ne discontinuoit plus de parler de la momie, elle s'interessoit déjà vivement au bon-homme. Voilà Manette qui parle, disois-je en moi-même, mon grand-pere parlera bientôt. La momie, qu'elle avoit trouvé effroyable, ne lui paroissoit plus telle; elle l'examinoit à chaque instant, elle brûloit de voir les belles choses de mon grand-pere; cependant quand elle examinait de près son derriere, cet objet rafraichissoit ses desirs.

Manette étoit paresseuse comme le sont toutes les filles du monde. Je me levois ordinairement de bonne heure, je passois dans une chambre voisine pour étudier comme j'étois à mon travail; Manette se leva, alla à la momie, & d'une voix un peu basse que j'entendis pourtant: Xan-Xung est singulier avec son grand-pere; comment ce bon homme dur comme fer pourroit-il parler? quelle idée a ce Dieu

Tien, de vouloir qu'on souffle au derrière de cette momie pour voir du merveilleux? les Dieux sont des originaux comme les hommes; ils ont fait des araignées & des meres que je n'aime point.... après tout, dois-je avoir de la répugnance à souffler au derrière du grand-père? c'est à peu près comme si je soufflois dans ces tuyaux de fer, dont nos peres se servoient pour souffler leur feu (\*). Manette mit ses belles levres au derrière du pere Xan Xung, souffla; à l'instant le bon-homme lâcha sa bordée, Manette jeta un grand cri; mon grand-père dur comme le sont les vieillards, lui dit : Garce, te voilà punie de ta curiosité! A cette voix étrangere, je

---

(\*) Nos Ostrogots de Grand-père avoient pour allumer leur feu, des espèces de chalumeaux de fer de la longueur d'une toise. Cet instrument n'avoit d'autre avantage que celui d'altérer leur poitrine. Un Philosophe, qui auroit voulu, dans ces temps-là, introduire l'usage de nos soufflets, auroit passé pour un novateur, pour un encyclopédiste, pour un monstre. On voit encore de ces soufflets dans les Provinces & dans le Marais, où le bon sens arrive toujours très-tard.

courus ; ma maîtresse se lamentoit du triste état où elle se trouvoit.

Mon Grand-pere me fit un sermon : Voilà une belle conduite , me dit-il ! ton pere t'envoye à Paris pour étudier ; tu t'amuses avec une Catin , tu dépenses son argent ; ah , drôle... Mon papa , excusez-moi , Manette est si jolie ; si vous aviez goûté le plaisir d'être dans ses bras.... Et justement c'est ce qui me donne de l'humeur ; mon temps est passé , j'enrage. Dans votre temps , n'avez-vous pas aimé les filles ? Oui , mais cela ne se dit point aux enfants : les peres & les meres sont convenus de cet article , d'un bout du Royaume à l'autre ; & tant qu'il y aura des peres & des meres , ils auront toujours été fages.

J'étois curieux de savoir la destinée de mon Grand-pere ; je lui demandai s'il étoit dans la gloire avec le Tien , ou dans le Ténare avec le Manitou ; il répondit , d'un grand sang froid , qu'il étoit avec le Manitou ; je reculai deux pas ; à ce mouvement , il me dit : Tu es un sot , la damnation n'est pas ce que tu penses ; ceux qui parlent chez toi de cet état , le connoissent-ils ? ce sont des aveugles qui jugent des couleurs ; ont-

Ils éré chez le Manitou, pour savoir ce qu'il s'y passe ? ils bâaissent un enfer à leur mode, où il n'y a pas de sens commun. Quand l'enfer de tes croyants seroit vrai, ce seroit encore un bonheur d'être damné; les coupables ne seroient pas infiniment punis; un damné existe, je ne vois rien de réellement malheureux que le néant; à choisir, j'aîmeroîs mieux être le Manitou que d'être anéanti, l'anéantissement est un million de fois plus affreux que la damnation des Turcs; tu vois donc que tes Derviches n'ont pas bien imaginé leur enfer, puisqu'il y a un sort plus affreux que cette punition.

Mais laissons ton enfer, parlons du mien, il est rempli de beautés. Pour savoir ce que c'est que notre enfer, il faut connoître le Paradis, *Xénoti* ou le *Tien*. Le Paradis est ce qu'on appelle dans tes écoles, le vuide. Le *Tien* est une grande roue, qui tourne dans ce vuide cent millions de fois plus vite que le vol d'un boulet de canon. Il sort à chaque instant de la roue de *Xénoti* des milliers de petites roues, cent millions de fois plus petites qu'un grain de sable. Le vuide, ou ce que tu appelles le ciel,



est rempli de ces petites roues, qui tournent continuellement avec le *Tien*, ou le premier principe.

Ces petites roues sont les âmes des hommes & des animaux qui vont animer de petites cruches de terre à deux pieds, à quatre pieds, sans pieds, sans pattes, à trente-six pieds comme les cloportes & les araignées. Ces petites roues en sortant de celle de *Xenoti* sont exactement rondes; en entrant & en séjournant dans les petites cruches, que tu appelles corps, elles prennent le plus souvent la méchante forme des cruches où elles sont renfermées.

Le système de *Xenoti* est de remplir son vuide ou son Paradis de ces petites roues; plus son vuide est rempli, plus il approche du plein, & plus il est beau. Pour que les petites roues puissent tourner en Paradis, il faut qu'elles soient exactement rondes & telles qu'elles sont sorties de celle de *Xenoti*, parce que rien d'imparfait ne peut tourner dans le vuide ou l'éternité. Or les roues que le *Tien* a jetées de sa roue éternelle, humant l'air du beau & du laid monde, prennent de la quadrature, des côtés obtus qui leur font perdre l'exakte ron-

deur qu'elles avoient reçue de Xénoti. En mourant; ou mieux la petite cruche venant à casser, la roue retourne au ciel; dès qu'elle voit la roue éternelle, elle veut tourner, elle ne le peut, à cause qu'elle n'est plus exactement ronde.

Pour soutenir son système éternel, le *Tien* envoie ces roues aux enfers pour acquérir cette parfaite rondeur, & jouir après du bonheur de tourner éternellement; l'enfer est rempli de petites roues crochues, quarrées, dures & raboteuses. Les plus défectueuses, les plus massives, les plus dures sont celles des Traitants, des Brammes, des Derviches & des Bonzes. Dans l'enfer, les roues tournent sur tous les sens, se cherchent, se heurtent pour s'aiguiser, se polir, s'arrondir les unes contre les autres, & par ce travail laborieux, acquérir la rondeur nécessaire pour tourner en Paradis.

Il y a du hasard, ou, pour mieux dire, du bonheur en enfer comme en Paradis & en tous lieux. Les roues qui ne sont pas exactement rondes, sont heureuses quand elles peuvent rencontrer la roue d'un Procureur, d'un Traitant ou d'un Derviche, ces dernières étant

fort dures, les roues tendres comme celles des filles de joie & des femmes s'arrondissent fort facilement en se frottant contre elles, tandis que les autres plus dures n'acquièrent qu'après un temps infini leur rondeur. Par cette industrie, les méchants, les procureurs & les Prêtres sont utiles aux enfers.

Les roues, qui ont animé les cruches des animaux, sont semblables aux nôtres; elles sont forties comme elles de la roue éternelle; cela est prouvé par ton monde, où, malgré ta sotte vanité d'animal raisonnable, tu ne connois que deux êtres, l'être divisible, & l'être indivisible, que tu nommes l'ame & le corps, & que nous appellons en enfer & en Paradis la roue & la cruche. Le *Tien* n'a pas fait une troisième espèce d'êtres, puisque tu n'en vois point dans ton monde.

Les animaux, qui sont des créatures du *Tien* comme toi, ont aussi altéré la rondeur de leurs roues dans leurs cruches à quatre pieds; en sortant de ton monde, elles vont dans le ciel y tourner un moment; si leurs roues comme celles des hommes ne sont pas exactement rondes, si elles ne peuvent tou-

ner; on les envoyent en enfer pour s'arrondir avec les nôtres. Détachées de leurs organes massifs, on ne les distingue point de nos roues, parce que les roues n'ont ni sexe ni espèce; une Duchesse frotte sa roue contre celle de son chien, de son Fermier, malgré les privilèges du tabouret.

Aux pots-pourris de mon grand-père, je crus qu'il s'étoit cogné la tête contre quelques roues de moulin en traversant le Styx; il jasoit si bien, je ne m'en étonnois plus, en rappelant le temps immense où il avoit été sans parler. Ce grand babil devoit être le fruit précieux des écoles de Pythagore. Son babil cependant m'étonnoit encore moins que ses perpétuels raisonnemens; je lui dis: Mon papa, il paroît qu'on ne fait guère plus d'usage du sens commun dans l'autre monde que dans les écoles; excusez si je vous parle si librement, je commence à être persuadé qu'il faut avoir perdu l'esprit pour briller dans l'autre monde.

Mon grand-père, dont la roue n'étoit pas encore parfaitement ronde, peit de l'humour, & me dit d'un ton railleur: Voyez-vous ces jeunes gens brils

n'ont vu que le plat pays de leur petit monde, ils récalcitrent contre l'expérience des morts & des vieillards; l'impertinent étourdi! de quoi ris-tu? De votre enfer & de votre paradis. Ris sur toi, malheureuse cruche, répondit-il vivement, ton paradis, ton enfer n'ont point d'envers ni de bon côté; ton paradis est un don de Dieu, son prophete a couru dans la lune pour t'assurer cette récompense, & tes Derviches prêchent que ton paradis est d'une difficulté extrême à trouver, qu'il faut le chercher avec plus de peine que les diamants dans le fond des mines & des rivières. Dis-moi, si ton paradis est un don, pourquoi faut-il le chercher? Le Tien est meilleur que ton prophete: il le donne à tous les hommes, & n'en prive personne; son enfer est plus utile & mieux entendu que le tien; il arrondit les noses, les met après en état de tourner parfaitement; le Dieu de Mahomet peut perfectionner les ames, les rendre sages & parfaites, il n'en fait rien. Dis-moi, cruche fêlée, mauvais pot de terre à deux tranches & à deux pieds, qu'as-tu à rire de la conduite du sage Xénoti? espèce à cause qu'il aime

les hommes dans ce monde & dans l'autre ?

Calmez-vous, mon papa, lui dis-je fort doucement, je ris de l'idée qu'une ame ou une roue puisse avoir du plaisir à tourner. Voyez cette bête dont la roue est terriblement quarrée & épaisse, comme elle raisonne ? le *Tien* n'est-il pas tout-puissant ? ne peut-il pas accorder à la mobilité, ou mieux au mouvement perpétuel, des plaisirs dignes de lui ? le repos de la matière n'est-il pas un vice qui touche au néant ? Rien ne peut exister dans le monde sans mouvement ; si ton corps plat, cette longue & impertinente surface, a du plaisir lorsque tu caresses la coquine qui m'a soufflé au derrière, à qui dois-tu ce plaisir, sinon au mouvement, au frottement & à l'agitation ? Le *Tien* qui a donné du plaisir à ta surface, ne peut-il pas donner à ta roue des plaisirs dix millions de fois plus délicieux, en la mettant rapidement en mouvement, que ceux que tu goûtes avec ta garce ?

Ton grand Prophète Mahomet dit que tu auras du plaisir à regarder, à admirer dans son paradis les belles houn-

ris aux yeux bleus; crois-tu que toujours tourner ne t'affectera point davantage? tes extases approchent du néant, le tournoyement perpétuel de l'activité du premier principe. Mahomet borne ton Dieu dans l'éternité à contempler son excellence; toujours s'admirer est le talent d'un sot; le mien est dans un mouvement continu; tes bienheureux Turcs seront rencognés dans leur paradis; nos roues feront toujours à jour de la délectation de tourner avec l'activité de la roue éternelle: figure-toi une belle girandole d'artifice, ou un soleil tournant en feu Chinois brillant, dans un vuide immense; autour de lui des millions de petits soleils tournant en feu commun, qui tournent avec la rapidité du grand; avoue que cela doit être joli, sur-tout dans le vuide. Cela vaut cent fois mieux que ta Fatime sur des nuages avec son jupon court, ton Ali sur son âne, ton Achmetes sur son grand cheval, ton Geduc avec sa bête, & que tous tes boiteux, tes bossus, tes estropiés & tes onze mille Olla qui ne tourneront point.

La tête commençoit à me tourner avec celle de mon grand-pere; les

roues, je crois, l'avoient ébranchée. Peu curieux de savoir l'avenir, & sur-tout de tourner ou d'avoir les bras croisés en paradis, je demandai au père Xan-Xung d'où sortoit ma famille, quels avoient été nos premiers aïeux.

La roue éternelle ou le *Tien*, me dit-il, existe de toute éternité & chaque vibration de cette roue est un monde créé de des millions de petites roues qui vont habiter différents mondes répandus dans l'immensité du vuide pour faire du plein. Plusieurs de ces roues, comme je te l'ai dit, viennent animer ces petites créatures fragiles, qu'on appelle au bureau de l'encyclopédie, *hommes*, au bout du pont Notre-Dame, *sa Grande déesse*, à Rome, *son Eminence*, dans l'Abbaye de Sts. Germaine, *mon Réverend Père*, dans le port au bled, *mon ami*, chez la Montigoy, *mon Germain*, *mon bijou*, & chez nos femmes du bel air, *mon chat*, (\*) *mon Grec*. Une quantité d'autres roues

---

(\*) En 1757, 1758 & 1760, les femmes du haut style appelloient leurs maris, *mon chat*. Malgré la richesse & la tendresse de l'épithète, le chat n'étoit pas si aimé que le chien de Madame.



vont animer, dans un monde de feu pareil au pont perlan, des machines qui vivent dans le feu aussi doucement que les poissons dans l'eau.

Avant les déluges de la fable, l'an 9, 000, 000, 000, le *Tien* ou la roue éternelle a jetté un petit grain de sable raboteux, qui a formé cette petite fourmillière, que tu appelles le vaste univers, qui n'est qu'un point aux yeux du grand Xénoti. Aussi-tôt que le grain de sable fut fixé sur son axe, le *Tien* détacha de sa roue une prodigieuse quantité de petites roues qui fermenterent dans de petites cruches de terre glaise, & peuplèrent ton grain de sable. C'est d'une de ces cruches infiniment petites qu'est sortie la souche de ta famille, Melchisedec fut le second. Les dévots ont cru long-temps qu'il n'avoit eu ni pere ni mere, les dévots se trompoient; il foradit, en ligne droite, d'un nommé Xan-Xung, qui adoroit la nature & le vrai Dieu. Melchisedec engendra un fils nommé Meldec Xan-Xung; ce dernier eut quatre enfants: l'un resta près du soleil, dans l'Orient, le cadet passa à la Chine où nos aïeux ont régné quatre mille neuf cents trente-six lunes. Notre pere

Hoang-ti, dit l'Empereur Jaune, vivoit avant la grace 2697.

Les deux plus jeunes fils de Meldec, Froid-sec & Chaud-dur Xan-Xung, construisirent deux jattes de fer, se placèrent dans chacune avec leurs épouses; & par le moyen d'une balle d'aimant qu'ils jettoient en l'air & recevoient subitement comme les joueurs de gobelets, ils s'élevèrent jusques dans l'atmosphère. La boussole n'étant point connue dans ce temps-là, nos parents se servirent d'aiguilles frottées d'*Agnus-castus*, qui les dirigeoient constamment vers la partie moyenne & méridionale de leurs sagittes. Les Dames avoient fait peindre sur le devant de leurs jupons, les degrés de latitude, d'attitude, de longitude & de lassitude; & comme des pilotes expérimentés, elles conduisoient les jattes en tournant les aiguilles vers la partie du monde qui les affectoit davantage. Ce fut par le moyen du bout du monde, & le point mobile du milieu du monde, que nos parents, Froid-sec & Chaud-dur, planerent sûrement dans les airs.

Madame Froid-sec, qui aimoit les amants transis, fit tourner sa jatte vers

le Canada, où l'air froid faisant tomber l'aiguille, elle descendit avec son mari sur cette terre couverte de neige, & ce couple froid peupla cette partie glacée de l'univers. Madame Chaud-dur, qui aimoit les amours vifs & pétulants, dirigea la sienne vers l'Amérique. Ce fut elle qui donna le jour aux Américains, & à la grosse sœur de la petite-vérole.

Nous avons eu Galilée Xan-Xung, un des ancêtres du sage Philosophe Galilée; il fut brûlé à Athenes pour avoir imaginé la Crécelle. L'aréopage crut qu'un homme n'avoit pu construire une machine si ingénieuse, sans l'interposition du démon de Socrate. Quelques années après, la sublime congrégation des rites de l'aréopage, inséra la Crécelle dans les rubriques, pour servir de cloche le jour de la mort du grand Pan.

Un Thomas Xan-Xung épousa en Berry la trisaïeule de Scarron, & sa fille un certain Gilles Berruyer du même pays. C'est de cette souche que sortit ton cousin Isaac Berruyer, frere Jésuite, qui a si bien travesti l'Ecriture Sainte.

Nous avons eu le cousin Trublet. Il

naquit à S. Malo en Bretagne. M. Ton pere, qui vouloit en faire un très-petit personnage, le fit élever à Cuncalle.

Le jeune Trublet, nourri avec les hûtes de sa Province, n'apprit jamais à penser. On trouve cette vérité dans un écrit de son siecle, où l'Auteur contemporain assure qu'il se joignit à lui pour l'aider un peu à penser. Voici le texte tel que je l'ai lu, je n'en altere pas un mot, j'aime la fidélité dans les citations.

*Il me choisit pour l'aider à penser.*

*Trois mois entiers ensemble nous pensâmes ;*

*Âmes beaucoup, & rien n'imaginâmes.*

Ce fut à cause qu'il n'avoit rien imaginé, ni rien pensé, qu'il fut reçu à l'Académie.

La cousine Cronel, dite Frétillon, étoit une vierge de théâtre, qui, de médiocre comédienne, étoit devenue une grande actrice; son pere étoit un Chanoine de nos cousins. Dès l'âge de quatre ans, notre cousine Frétillon formoit des G... avec sa bavette; & quand cette belle enfant pouvoit attraper le chat, elle se servoit de sa patte

pour se gratter, & de la queue pour se chatouiller; à peine eut-elle le soupçon d'une gorge naissante, qu'elle affectoit des airs penchés, & se concilioit d'avance la bienveillance des polissons de son voisinage.

Frétilon ne tarda point à faire usage de ses rares talents; comme elle étoit d'une sagesse très-agissante, elle sacrifia généreusement les agréments de l'innocence & de la vertu qui ne l'affectoient pas, aux plaisirs qu'elle sentoît; elle disposa en faveur des Barons Allemands, des Conseillers de Rouen & des Horlogers de la même ville, d'un bien qui ne pouvoit rassasier qu'un Prince de théâtre, ou quelques gagistes de la comédie.

Notre parente s'étala sur les planches de l'Opéra, & ne fit que discorder dans les chœurs de l'Académie de musique; elle parut au théâtre François, associée à la compagnie des histrions du Roi; elle égala bientôt Mademoiselle Duménil. Notre cousine fut appelée la merveille de son siècle, la Melpomene de la rue de la comédie, & le chef-d'œuvre de l'art dramatique, à cause qu'elle prononçoit bien les vers. Les grands &

les personnes prodigieusement sentées de Paris, lui firent la cour; elle fut plus fêtée, plus léechée & plus mitonnée que M. Collardeau notre cousin, qui fait si joliment des vers, parce qu'à Paris on aime, on chomme, on admire davantage un chiffon coëffé qui prononce bien les vers, qu'un Auteur qui les fait bien (\*).

Notre

---

(\*) Une Actrice arrive à la comédie dans un char azuré. Celui qui a composé la pièce qu'elle va représenter, y entre avec des chaufses percées & crotté jusqu'aux cheveux. L'actrice est chantée de tout le monde, l'Auteur est accablé d'impertinences, d'épigrammes, de chansons par ses camarades les Auteurs. Voilà comme tout est senté à Paris, & qu'un peuple conséquent distingue & honore les talents.

Des fots Provinciaux & les badants de la Capitale se font une gloire de connoître les Actrices & les Acteurs. Dans les conversations, ils se parent avec emphase de leur nom, & se font un triomphe de leur avoir parlé. J'aimerois mieux entendre un homme se glorifier d'avoir touché un bon violon, de connoître une excellente guitare, & d'avoir un bon clavecin de Rukers. Car une Actrice aussi parfaite qu'on puisse l'imaginer, ne mérite pas plus d'égards qu'une bonne flûte traversière.

Notre cousine fut attaquée de quelques accès de dévotion ; dans ses grandes douleurs , elle consulta les Avocats , pour savoir si une fille qui fait son métier sur les planches , pouvoit être enterrée dans la Terre sainte , comme les filles de la Montigny , qui le font sur des matelas. Les Avocats , après avoir examiné & pesé la Terre sainte & la Terre profane , les planches & les matelas , ont décidé que notre cousine ne pouvoit avoir de la Terre sainte , à cause qu'elle travailloit sur les planches ; que si elle vouloit quitter les planches , & travailler sur les matelas , elle auroit la Terre sainte comme les filles de la Varenne & de la Dubuiffon. Le galimathias des Avocats calma les remords de notre parente ; car rien ne calme mieux les remords , disent les constitutions des Jésuites , que nos mauvais raisonnements.

Le *Tien* a toujours estimé notre cousine ; Frétilon & notre famille l'a toujours aimée ; beaucoup de mes filles , de mes petites nieces , l'ont imitée. Toutes les familles sont arrangées de façon qu'il y a toujours des voleurs , des putains ou des Prêtres.

Le cousin Berthier a été dans son temps un fameux confesseur. Tout Paris connoit la confession honnête qu'il fit à Versailles à une Janséniste. Ce Jésuite avoit une très-belle voix pour chanter la journée de la St. Barthelemi ; il ne trouvoit rien de plus grand , de plus tendre , que cette abominable journée ; & après ses confreres Bussembaum & La Croix , rien de plus aimable que le P. Tellier & le frere Coton.

Le Marquis du Roi de Pologne , Monsieur Caraccioli , étoit encore un de nos parents. Madame sa mere étoit notre cousine par sa grand'mere qui avoit épousé un Xan-Xung dans le temps du Carnaval à Venise. La mere du cousin Marquis fut enlevée dans une étoile , parcourut pendant vingt-cinq ans ces globes lumineux , qui roulent sur nos années. Le génie qui préside aux vents-coulis , l'engrossa en lui soufflant au derrière ; elle fut dix-huit mois enceinte , à cause qu'il faut plus de temps pour fonder , former , organiser le crâne d'un Auteur Marquis , que celui d'un Auteur plébéien. Vers la fin de Janvier , Madame Caraccioli descendit de l'étoile de Sirius sur la porte d'un couvent de Ca-



pucins, où elle accoucha par le fondement, endroit ordinaire d'où sortent les vents-coulis.

Le P. Nicaise de la Villette-aux-ânes retournant le soir en son couvent, trouva l'enfant sur la porte, le prit dans ses bras. Le petit Caraccioli, s'accrocha à la barbe du révérend Pere, & lui fit de très-innocentes caresses. Le moine, touché des gentilleses de l'enfant, le porta à son Gardien, qui le donna à une Sœur du Tiers-ordre pour l'éduquer.

Le petit Caraccioli, avec les secours qui menent les Capucins au savoir, devint un prodige du tiers-ordre de Saint François. A huit ans, ce profond enfant savoit son *benedicite* comme un Président de Toulouse, faisoit le signe de la croix mieux que Monseigneur le Stadthouder dans la Haye, & récitait plus élégamment son chapelet que M. de Voltaire.

L'habileté des Capucins développa les grands talents qui devoient rendre notre cousin illustre à son siècle. Pour s'attacher plus utilement aux belles lettres, il méprisa, dit-il, les Franc-maçons & l'amour. *Le fils du Dieu Mars est un aventurier, que le hasard sent faire*

*raisonner ; il préféroit l'amitié qui par-  
loit, à celle qui savoit obliger ; en consé-  
quence, il aimoit mieux les paroles que  
les louis : cependant les derniers lui au-  
roient été plus utiles à Rome, où, pour  
distraindre son appétit, il alloit lire les  
épitaphes, & compter les cheminées  
du palais Farnése. Il dédaignoit l'ami-  
tié des Philosophes, il affuroit que ce  
sentiment n'étoit chez eux qu'une im-  
pulsion machinale du cœur, qui se porte  
vers une goutte de sang. Il annonçoit que  
son cœur, ses poumons, son derriere  
& ses ongles devoient faire un jour  
beaucoup de bruit dans le monde, à  
cause que son cœur, ses poumons, ses  
ongles & son derriere se mêleroient avec le  
tonnerre, & renverseroient le clocher de  
Pantin. Il avoit trouvé le secret d'ava-  
ler les médecines sans répugnance, en s'i-  
maginant boire une liqueur délicieuse.  
C'étoit sans doute en augmentant la  
somme de son imagination, qu'il croyoit  
écrire parfaitement ; parce que, selon  
son système, pour écrire parfaitement,  
il n'avoit qu'à s'imaginer d'écrire par-  
faitement.*

Il affomma le public de toutes les  
capucinades qu'il avoit retenues dans son

enfance. Il compare, dans ses insipides ouvrages, la Cour de France à la toile peinte, où l'on voit des groupes de vieilles Duchesses & d'anciennes Baronnes s'asseoir gigantesquement sur des tabourets peints. Ses idées sur la Divinité ont un sceau de grandeur & de majesté qui frappe. Dieu, selon lui, est comme un commis de la Douane, occupé à calculer la valeur des actions des hommes. Le cousin n'aimoit point le chocolat ; cette boisson rend les gens tristes ; il préféroit les pommes, & démontreroit que ceux qui mangeoient des pommes étoient toujours plus gais. Les Normands qui mangent des pommes cinq fois le jour, ne sont cependant pas si gais que les Gascons & les Provençaux, qui ne mangent point de pommes.

Palissot est encore de la famille ; c'est une tache que ce garçon, dans la maison des Xan-Xung. Un Georges Xan-Xung voyageant en Thessalie, s'amouracha du cheval Pégase.... Cette maudite copulation donna le jour à M Palissot ; voilà pourquoi il hennit encore sur le théâtre, & qu'il se passionne si noblement pour le foin nouveau & l'herbe naissante.

Abraham Chaumeix est notre parent du côté de sa grand'mère. C'étoit la fille d'un marchand de vinaigre, qui avoit la pratique d'un certain Théodore Xan-Xung, ancien Maire d'Orléans. Notre parent trouva un jour cette jolie personne dans sa cuisine, s'en amouracha, & lui fit un enfant qui fut la mère du grand Abraham Chaumeix, qui a déclaré une guerre odieuse & forcenée au bon sens, & aux sages qui cultivent paisiblement leur raison.

Ses préjugés légitimes, que le petit journal de Trévoux & le mince journal Chrétien ont trouvé dignes de l'éloquence du nerveux Tertulien, sont dignes du mépris de tous les siècles. Dans ce boursoufflé & sec ouvrage, Abraham s'efforça de rendre les Philosophes & les Sages détestables aux idiots & aux simples; mais les personnes éclairées virent bien que les fots & les ignorants ne pouvoient être vertueux ni honnêtes gens, à cause que ce que nous appelons honnête homme est l'effet de la justesse de l'esprit & de l'équité du cœur.

Le cousin Abraham, enflé du gros savoir de ses productions, envoya son

précieux volume au serviteur des serviteurs, le Souverain de Rome. Le Saint Pere, chatouillé de la divinité de ses ouvrages, s'écria d'une voix cassée & infailible : Abraham Chaumeix est l'enfant gâté des préjugés. Ce grand homme est semblable aux puces exposées au soleil, & qui sautent & gambadent pendant la chaleur ; Abraham, échauffé du soleil des préjugés, s'escrime, se démène, injurie & fait merveille. Le Pape ne borna point ses bienfaits à ce compliment sublime, il lui envoya le bref suivant.

*BREF du Souverain Pontife à Maître Abraham Chaumeix, sur l'Estrapade, à Paris.*

Votre confrere M. de Voltaire, qui écrit aussi divinement que vous barbouillez prodigieusement, nous a envoyé, à votre exemple, deux Poèmes à peu près chrétiens ; le Poème de Fontenoy, & la belle tragédie de Mahomet : nous l'avons remercié de ces présents en le canonisant, aussi grand qu'il étoit, de nos bénédictions vraiment Catholiques, Apostoliques & Romaines. Je ne

fais trop ce qu'il en fera ; il a cependant promis, s'il faisoit soleil la veille de Noël, d'amener à la messe de minuit les belles filles du Valais, Madame l'Etrange & les Pêcheurs du lac de Geneve. Cela seroit bien édifiant, de voir le plus beau génie de l'Europe & les beaux génies Suisses venir dire *Amen* à la belle oraison de la Vierge, que nous chantons à la Post-Communion. Mais entre nous, Abraham, nous ne croyons point que M. de Voltaire ait beaucoup de foi à nos bénédictions. Si quelqu'un de nos citoyens Romains avoit composé la motié des choses édifiantes qu'il a écrites sur nous, nous ne lui eussions envoyé nos bénédictions qu'*in articulo mortis*, précisément sur la fin d'un Auto-da-fé, où il auroit fait la décoration & le divertissement. Vous avouerez, Maître Abraham, que M. de Voltaire est plaisant, d'envoyer à un Pape l'histoire de Mahomet ; n'est-ce point à peu près ce qu'on appelle parler de corde dans la maison d'un pendu ?

Quoique ce grand Poète soit surchargé de nos bénédictions, ne vous avisez point de l'imiter ; il est trop raisonnable, il estime les Encyclopédistes,

il a fait de beaux articles pour leur dictionnaire, il a des préjugés légitimes que vous êtes un sot; ne vous découragez pas, ô grand Chaumeix! montrez hardiment votre petit poing aux Philosophes; faites tomber, si vous pouvez, le bon sens & la raison; depuis qu'il gagnent du terrain, j'en perds; les Jésuites ne sont plus, leur chute me fait trembler. Le Parlement de Paris m'a lié les mains. On commence à croire que l'infailibilité de l'Eglise n'est plus dans une seule tête, ni renfermée dans les murs de Rome; que les Cardinaux, successeurs des anciens Curés de cette ville, n'ont pas plus de droit de faire un Chef Italien, que n'en ont les enfants de chœur de la Sainte-Chapelle, de nommer le P. Hayer Gardien du couvent du fauxbourg S. Laurent. Continuez, ô cher Abraham, à déshonorer la raison humaine; elle nous fait un tort si considérable, qu'elle mérite votre indignation: que les brouillards épais des préjugés tombent sur vous; ne vous laissez point d'écrire avec votre plume mal taillée, contre les gens raisonnables, la perte du fanatisme & de la superstition. **Donné à Rome, le treizieme jour des**

Calendes, de S. Mathurin, dans le Palais des Pêcheurs, plus beau que celui de Pierre & de Paul.

Ce bref acheva de tourner la tête à notre parent; il écrivit, il compila, & mit l'allarme dans tous les poulailleurs dévots. Les mauvais succès de ses ouvrages le dégoûta du métier d'écrivain griffonnier, il se fit espion des zélés de l'Etat.

Dix heures sonnerent à la Samaritaine, mon grand-pere se tut. Manette, ennuyée d'une conversation où elle n'entendoit rien, s'étoit couchée; j'allai la trouver au lit, elle bouda un peu. Votre grand-pere, me dit-elle, est bien impertinent pour un vieux Seigneur; les morts sont aussi durs que les peres & meres; je n'aime point les morts; tien, mon petit, j'aime mieux les vivants; on ne fait rien avec les trépassés. Je compris ce que vouloit Manette. C'est un talent bien doux & bien agréable dans une fille, que la conception.

Je quittai Manette, je louai un quartier dans la rue Montmartre, où je trouvai trois pieces, un cabinet, & une chambre au-dessus du cabinet. Quelques



jours après, je fis la connoissance d'une jolie fille, elle sortoit du couvent de la Varenne. La Vermandoise étoit curieuse; comme j'avois eu l'attention de ne pas la laisser entrer dans le cabinet, elle voulut savoir ce que je faisois toute la journée dans cet endroit; sans paroître trop empressé à la satisfaire, je lui dis d'un ton négligé, que j'y goûtois des plaisirs inexprimables. J'avois posé la momie sur un piédestal; au bas j'avois écrit : Celui qui soufflera au derrière de cette momie, l'entendra parler, & verra des choses merveilleuses.

La Vermandoise m'obsédoit jour & nuit pour voir la momie : un matin, me croyant endormi, elle s'empara de la clef du cabinet; pour la laisser libre, je me levai sous le prétexte de rendre une visite au Marais; je sortis, je montai doucement à la chambre au-dessus du cabinet; dès que je fus parti, la nouvelle Eve s'habilla, alla au cabinet, y resta une heure; au bout de ce temps, j'entendis les cris de la Vermandoise & la voix de mon grand-pere; je descendis subitement : la pauvre fille étoit dans un état risible; je la soulageai, elle vomissoit mille injures; mon grand-pere

me chapiroit : Tu es bien libertin , tu changes souvent de coquines , l'argent de ton pere est maudit ; hélas ! pauvres parents , économisez , donnez-vous des peines pour faire valoir votre bien : un coquin d'enfant , un jeune étourdi moissonne , consume dans six mois le fruit de vos travaux immenses , & pour lui l'équivalent de la raison.

Je représentai à mon aïeul la nécessité où j'étois d'avoir une fille pour le faire parler , l'impossibilité de conserver celle qui avoit tâté de l'expérience , & effuyé les conditions disgracieuses du testament. Mon grand-pere avoit aimé les femmes , il se radoucit , & me dit : Il faut que la jeunesse se passe ; j'aime mieux te trouver dans les bras d'une fille que dans un cabaret ; les bras d'une fille sont plus honnêtes qu'un cabaret. Du temps de François premier , nous faisons l'amour dans les tavernes , le soleil du vin échauffoit nos cœurs , nos maîtresses s'enivroient avec nous , nos soupirs amoureux ne s'élançoient dans les airs que lardés de gros hoquets vineux ; on est plus sage dans ton siècle , les filles ne sont pas tachées de vin , on fait l'amour à sec.

Mon grand-pere voulut voir Paris; je pris un fiacre, nous passâmes au Pont-neuf; il fit arrêter la voiture vis-à-vis d'Henri IV; il donna des larmes de tendresse à ce grand Prince. J'ai vu sa roue dans l'enfer, elle n'y resta qu'un moment, elle ne s'étoit presque point altérée dans son vase, & hors quelques plis de couillon qu'on redresse aisément, elle étoit exactement ronde. Voilà le plus grand de tes Rois, le plus approchant de Xénoti, digne en tout sens de la couronne de François premier.

Plus loin, mon grand-pere fut frappé de la majesté du Louvre; en visitant cet édifice, il s'arrêta vis-à-vis d'une grande porte où l'on avoit crayonné avec du charbon quarante figures: Qu'est-ce que ce barbouillage, me dit-il? Papa, ce sont les quarante immortels. Qui sont ces immortels? Nous ne connoissons point des hommes de cette race du temps de François premier. Je le crois, votre siècle sortoit à peine de la barbarie & de l'ignorance; mais dans le siècle des lumieres, des petites têtes & des chapeaux plats, nous avons des immortels fixés ordinairement par la police au

nombre de quarante. Que dit ce bavard avec sa police & ses immortels ? Ce sont les quarante Messieurs receveurs des jettons de l'Académie Française, qui ont donné à toute l'Europe des signes éclatants d'immortalité en étudiant vingt-cinq ans la lettre A ; enfin, ce sont des savants qui ont décidé qu'il falloit dire vis-à-vis des porcherons, & non pas vis-à-vis les porcherons, parce que vis-à-vis régit le génitif. Dans ton siècle de lumieres, tu donnes l'immortalité bien généreusement ; du temps de François premier, on ne l'accordoit qu'à ceux qui faisoient bonne contenance vis-à-vis de l'ennemi, & qui repouffoient vis-à-vis d'eux les troupes de Charles-Quint.

Je conduisois mon grand-pere chez un de mes amis dans la rue Saint-Victor ; en traversant celle de la Boucherie, la portiere du fiacre s'ouvrit, la Momie tomba, un chien de boucher sauta dessus, la prit par la gorge, & l'emporta. Je sautai de la voiture, je courus après mon grand-pere en suivant toujours le chien ; il entra avec sa proie dans l'Eglise de S. Severin, où l'on chantoit la messe d'un enterrement ; on étoit

à ce que les bonnes gens appellent l'*élévation*; le malheureux chien, sans être apperçu, alla déposer mon grand-pere sous le poêle du mort, à dessein, sans doute, de le ronger plus à son aise. Un enfant de chœur, qui encensoit le cadavre, apperçut la queue du chien, lui donna un coup d'encensoir qui lui fit lâcher prise; il sortit de dessous le poêle, où il laissa la momie.

Mon grand-pere encore étourdi, ne voyant pas le jour sous l'épaisseur du drap mortuaire, crut d'abord être englouti dans le ventre du chien; il se mit à crier, à jurer, à tempêter. Les assistants effrayés croyant que c'étoit le mort qui revenoit, se sauverent. Le Prêtre, qui n'avoit pas la conscience trop nette, laissa le sacrifice, & prit la fuite comme les autres. Je me trouvai tout-à-coup seul dans l'Eglise; je tirai mon grand-pere de dessous le poêle; le bon-homme sans respect pour le lieu saint, me dit: Malheureux, tu fais toujours de belles étourderies; s'il y a un mauvais fiacre à Paris, tu le choisis par préférence; tu es un sot; sans le secours de Xénoti, ce chien, comme tes Procureurs, m'alloit gruger jusqu'aux os.

L'après-midi je menai mon grand-père sur les Boulevards; je le posai sur une vieille futaille à la porte du grand café. Le papa s'amusa à chanter pouille aux passants. Il vit un carrosse garni de quatre Abbés commendataires; il se mit à crier : Messieurs, cherchez-vous des filles de joie ? allez à la barrière Sainte-Anne, ou dans la petite rue du Chantre; du temps de François premier, il y avoit toujours une garce dans cette rue. Il vit Monsieur D.... Fermier-général. Ecoutez, lui dit-il, je sais que vous connoissez la multiplication des deniers, mais vous avez fait une sottise d'imprimer à vos dépens cet *in-quarto* contre l'Esprit des loix; croyez-moi, ne sortez point du mérite de calculer le profit de cinq grosses fermes, & ne mettez point votre fils en prison pour chatouiller vos confreres.

Il vit passer un Abbé de Saint-Malo. M. le Diacre, vous vous pavanez un peu trop, regardez au moins les gens. Vous êtes bien fier ? comment ! est-on si chargé de gloire, pour avoir complimenté le Cardinal Richelieu, & vos trente-neuf immortels ? tâchez, M. l'Abbé, de ne pas tant nous démontrer que

deux & deux font quatre ; vous êtes comme ces villageois , qui ne savent ni lire ni écrire ; ils attendent la fin du Pseaume pour chanter , & ne cessent de crier quand ils ont une fois attrapé le *gloria Patri*. Il vit passer M. Waspe : Eh , Fréron , c'est toi. L'Auteur de l'année littéraire avança , mon grand-pere lui cracha au nez , en lui disant : Tiens , voilà ce que j'avois à te dire. Il vit Monseigneur Christophe ; mon grand-pere l'appella ; ce bon Prélat eut la complaisance de faire avancer sa voiture , & dit au bon-homme Xan-Xung : Etes-vous , mon cher frere , cette momie parlante ? Oui , Monseigneur. Avez-vous un billet de confession ? Non , Monseigneur. Que dit-on de mes passeports dans l'autre monde ? Rien du tout , Monseigneur. Que dit-on de moi ? Rien du tout , Monseigneur. Cela m'étonne ; le pere Patouillet cependant m'assuroit que S. Ignace.... Que dit-on des Jansenistes ? De très-bonnes choses ; comme leurs roues sont plus dures que celles de vos bons amis les Molinistes , nous les fêtons quand elles arrivent ; elles servent à nous polir & à nous rendre dignes de tourner plutôt chea

le grand Xénoti. Cette conversation ne plaisoit point au Prélat; il changea de propos : Vous avez vécu du temps de François premier; qu'étoient les Archevêques dans ce temps-là? Ils tracassoient les vivants & les mourants, & de certains étoient aussi fana ... Il ne put achever, l'heure sonna, mon grand-pere se tut.

La faculté de Médecine de Paris, la communauté des Chirurgiens-Barbiers de Paris, (\*) & la bande des Apothicaires de Paris s'assemblerent à S. Côme pour examiner la momie de mon grand-pere, les symptômes de sa diarrhée, & la bonne ou mauvaise qualité de sa matière louable. On coucha le bon-homme Xan-Xung, favori de François premier, sur la table où l'on étale les pendus, & où, le scapel à la main, on cherche dans un cadavre puant les moyens les meilleurs possibles de guérir les vi-

---

(\*) Les Chirurgiens de Paris, pour se rapprocher davantage des Médecins, ne rasent plus; ils ont tort, le rasoir entretient la légèreté de la main. L'Etat feroit bien de leur ordonner de raser. Le public est dupe de cette petite vanité.



vants. M. le Doyen, qui avoit plus de perruque que de tête, étoit orné d'une antique ruche à deux manches, qui lui tomboient horifontalement sur les épaules; les deux boudins & toute la capacité du gazon étoient frisés comme le boyau *rectum* : le favantissime Docteur prononça d'un ton flûté le discours suivant :

Ce n'est plus le temps, Messieurs, où l'ignorance en bonnet quarré & en plat collet, étoit assise dans nos écoles. Notre science est toujours la Reine des sciences, *Regina cali latare, Alleluia*; nous ne sommes plus dans ces siecles systématiques, où nos célèbres dévanciers soutenoient, que le sang passoit du cœur dans les veines, & qu'il n'en revenoit d'aucun endroit dans le cœur; que le cerveau n'étoit qu'une masse composée d'eau & de chair, qui ne contenoit aucun sang, & étoit privée de sentiment; l'office de cette masse froide étoit de tempérer les chaleurs du cœur; combien de temps la Médecine a-t-elle été partagée pour savoir si Adam avoit eu un nombril (\*)?

---

(\*) Dans la petite, petite Université de

Ces questions , qui influoient prodigieusement sur l'art de guérir , ont été perfectionnées dans notre siècle : c'est depuis peu que nous avons découvert que la mort des pendus étoit délicieuse , à cause que la corde , serrant étroitement le col du patient , interrompoit la circulation , & obligeoit le sang à refluer rapidement vers la plante des pieds ; ce qui lui occasionnoit un chatouillement voluptueux. Cette découverte importante étoit réservée à un siècle aussi solide que le nôtre. C'est depuis peu que nous avons trouvé que le cœur étoit du côté droit ; que la méthode de se procurer des garçons étoit de faire coucher sa femme sur le côté gauche , & que le moyen de guérir radicalement une maladie , étoit de conclure sagement d'une quantité de raisonnemens gauches.

Nos adversaires , qui nous regardent comme les ennemis de la santé , font des calculs , des raisonnemens qui nous

---

Douay , l'ignorante faculté de Médecine soutenoit encore en 1745 , cette utile question :  
*Utrum Adamus habuerit umbilicum.*

feroient tort, si nous n'étrions pas Médecins. Ces discoureurs assurent que toutes les maladies ont leur commencement, leur perfection & leur fin; que, malgré notre savoir, nous ne pouvons rien changer au cours naturel des maladies; leur marche a résisté fièrement jusqu'ici aux connoissances & aux remedes de la faculté. La fièvre, malgré ses symptômes caractérisés & les missions des pouls que nous avons tâtés, est encore un mystere pour nous; & nous n'eussions pu la guérir, si les gens qui nous fournissent du poivre, n'avoient apporté en Europe une racine amere qui vient à côté du sucre qui n'est point amer, *amarus, amara, amarum.*

La plupart de nos secrets, de nos grands remedes & de notre science, sont le travail des ignorants ou des animaux. Sans les mâtins, le chiendent seroit inconnu; sans la cicogne, le clystere seroit inconnu; sans les chats, l'herbe de ce nom seroit inconnue; & sans les sots, notre art seroit inconnu.

Nous avons, Messieurs, dans cette momie un sujet nouveau de guérir les hommes. La matiere louable, qui ya

que le corps de Monsieur, venant à se durifier, se pétrifier, se momifier, a donné, à mesure de sa densité, un degré égal de liquidité à la matiere louable; ce qui l'a rendue telle que nous la voyons aujourd'hui; à cause que la somme de la densité étant égale à la somme de la liquidité, il résulte une égalité parfaite. *Quia liquiditas equilibrium est summa virtus & sommos virtutes.* Le corps de métier des Barbiers-Chirurgiens de Paris, la bande des Apothicaires de Paris, applaudirent à l'éloquence de M. Moreau.

La célèbre école de Médecine, qui vouloit pouffer les observations plus loin, questionna mon grand-pere. M. le Doyen lui demanda comment il vivoit du temps de François premier. Sur le bon ton; croyez-vous que je vivois dans un grenier comme vos Fraters de S. Côme, les fiacres du Caroussel, & les crocheteurs du port S. Paul? De votre temps, n'avez-vous pas donné dans les filles de théâtre? ces nymphes font changer la nature de la matiere louable; Christophe Colomb leur a parlé à l'oreille; elles donnent des faveurs, on les leur rend, & ces donnés, ces  
rendus

rendus sont fatals à la société & à la matiere louable.... Allons, répondez-nous, aimiez-vous les femmes? Certainement, je les adore toujours; notre goût pour elles est si beau, il a été imprimé dans nos cœurs avec tant d'inclination par le *Tien*, que nous les idolâtrons encore dans l'autre monde.

M. le Doyen, qui étoit mécontent de sa femme, répondit froidement : Hélas, ce sexe que vous chérissiez tant, est cependant funeste à la santé. Du temps de François premier, dit mon grand-pere, il entretenoit nos jours; le plaisir qu'il me procuroit, me mettoit de meilleure humeur, & l'ame mieux disposée repousse plus aisément les qualités ennemies qui l'assiègent. J'observois que les filles du monde, toujours agitées délicieusement par le plaisir, étoient à l'abri de mille maladies. Comment voulez-vous qu'une chose triste, comme la fièvre, attaque une chose gaye comme une fille de joie? elle est toujours en l'air, son corps est dans l'agitation continuelle du plaisir; par où la fièvre iroit-elle la surprendre? Les filles étoient la pierre de touche de ma santé; quand je répondois à leurs caresses, j'é-

tois certain de me bien porter. Ne purgiez-vous pas quelquefois du temps de François premier ? Non, je prenois des filles ; je m'en trouvois parfaitement bien ; la femme est un remède divin, quoi qu'en disent S. Jean-Chrysostôme & le frere Croiset de la Compagnie de Jesus. François premier n'avoit-il pas un médecin ? Oui, il avoit un médecin & un confesseur ; mais comme Sa Majesté avoit de l'esprit & de la santé, elle ne se servoit ni de l'un ni de l'autre. La Cour n'avoit donc point de foi à notre science si profonde, si babillarde, si arbitraire, si confuse & si opiniâtre ? Non, la Cour de François premier ne croyoit pas aux charlatans, aux médecins & aux moines. Je ne suis pas surpris que vous soyez mort. Ah, ma foi ! il étoit temps ; je mourus à l'âge de cent trois ans ; vous voyez que j'ai vécu assez honnêtement.

M. le Doyen continua ses questions. A quelle heure vous couchiez-vous du temps de François premier ? Au jour. A quelle heure vous leviez-vous ? A midi. A quoi passiez-vous votre temps ? A caresser les filles de joie que nous menions au cabaret ; nous ne faisions pas

la dépense des petites-maisons, les cabarets sont faits pour quelque chose; en temps de guerre, nous nous battons comme des braves, nous aimions le Roi, nous l'accompagnions à la chasse, & nous faisons des contes. Ne vous échauffiez-vous pas trop à la lecture? Nous ne lisions jamais, la plupart des Seigneurs ne savoient point lire. Ne vous-fatigiez-vous pas trop à des courses? Si nous courions les tournois, nous disputions les bagues, on s'estropioit plus souvent qu'on s'amusoit; c'étoit le goût de la Cour, il nous entraînoit. Ne sentiez-vous point des emprêmes en allant au cabinet, c'est-à-dire des envies d'aller voir votre Procureur? Assurément, je n'y allois jamais sans avoir envie. Tant pis, c'est un mauvais signe; combien de fois y alliez-vous dans la journée? Une fois. Signe d'une grande maladie; la grande régularité & la grande santé sont des pronostics de maladie, parce que la santé précède toujours la maladie : *Sanitas ipsa morbus est* : ne sentiez-vous point des inquiétudes dans les intestins? Je n'étois inquiet de rien, je ne m'occupois point de mes intestins. Très-mal fait, grande négligence de vo-

tre part, il faut s'occuper de ses intestins; ils sont si étroitement unis avec nous, que nous leur devons des égards; la Nature a gravé cet amour pour nos intestins sur la matiere louable; elle lui a imprimé un caractère de tendresse que nous remarquons d'un bout de l'univers à l'autre. Tous les hommes qui font leur cas en plein air, regardent toujours le cher fruit qu'ils viennent de mettre au monde; un bon pere doit toujours avoir des entrailles pour ses enfants, & aimer ses intestins.

Mon grand-pere, ennuyé des questions de M. le Doyen, l'envoya militairement au diable avec toute l'énergie du regne de François premier. La faculté ne pouvant discerner si la matiere louable des anciens étoit préférable à celle des modernes, décida que sa nature étoit encore inconnue; comme toutes les maladies dont la médecine se mêle de guérir. On me donna dix louis. Je reportai mon grand-pere à la maison.

Mes amis m'avoient conseillé de porter la momie à Versailles comme une rareté digne du Roi. Pour ménager l'argent, je pris la galiotte jusqu'à St. Cloud;



comme il y a toujours de l'extrême bonne compagnie dans cette voiture, je profitai de celle de six poissardes & de quelques femmes des Halles. Une de ces Dames apperçut la momie, & s'écria tout-à-coup : Eh voire ! ma commere, quelle drôle de chose ! elles vinrent autour de moi : Qu'est-ce que cela, notre joli Monsieur, me dirent-elles ? Mesdames, c'est une momie. Voire, Monsieur a pêché-ça à la ligne à Monfaucon, où il a cueilli ça sur l'arbre des *Branleux*. Dans la forêt d'Orléans, il y a du bois qui porte de ces biaux fruits. C'est apparemment, dit une autre, la tante à Monsieur ! il me paroît qu'il a de braves parents ; ce n'est pas, graces au Ciel, la premiere de votre famille, n'est-il pas vrai, Monsieur ? Votre tante, dit une vieille poissarde, pêchoit la main nue dans les poches ? C'est un bon métier quand Charlot ne trouble point le négoce. Au reste, dit une autre, cela ne fait rien à l'honneur de Monsieur, la tante a peut-être été bien confessée. Va, dit la commere Gernifle, de cent de noyés, pas un de sauvé ; de cent de pendus, pas un de perdu.

Une de ces poissardes parcourut plus

attentivement la momie ; frappée de l'inattention de ses compagnes, elle s'écria avec vivacité : Aihe-Huri de Chayo ! Voyez donc, ce n'est point la tante à Monsieur, c'est son grand-pere, hé... il en a pour deux liards sans lui rendre son reste. Oh ! cousine Babet, dit une autre, Saint Genevieve, que cela est pitoyable ! c'est pis que not'homme quand il est d'sous ; si tu veux un lavement de barbarie avec un chalumiau de tripes, le grand-pere de Monsieur a un très-beau chalumiau ; ça aviont l'air d'une vieille corde de basse ratatinée... Hé, hé, commere, regarde les deux voisins du grand-pere, on diroit deux vieilles emplâtres d'onguent de la Mere... Tiens, la Gerniffle, prends ça pour te faire des mouches, tu en mettions quelquefois, ta viande se gâte. Tais-toi, chienne de garce, dit Madame Gerniffle en colere, tu n'aurois pas fait trois enfants, si tu n'avois trouvé que ces emplâtres. Voyez cette gueuse, répartit l'autre, son homme n'en a pas un plus rude, mais la putain fait où en trouver d'autres...

Ces femmes alloient se battre ; pour distraire leur colere, je leur dis : Mes-

dames, cette momie parle ; pour la faire parler, il faut lui souffler au derrière. Commere', dit l'une, cela devions être plaisant ; pardi, soufflons-lui au cul, il a les fesses aussi dures que le violon de S. Jean des Ménéstriers de la rue Saint-Martin, (\*). Elles disputèrent laquelle souffleroit la première. La grande Gerniffle eut tous les honneurs ; la momie lui remplit la face & sa grosse gorge de matière louable. Oh, jean-F. . . de grand-père ! s'écria-t-elle, que le B. . . est puant ! il faut qu'il ait avalé quelques garces ! Mon grand-père qui avoit vécu à la Cour de François premier, juroit comme nos vieux Seigneurs, & fit *chorus* avec les poissardes. Ces femmes moins étonnées de l'entendre parler, que pressées de riposter, lui dirent : Voyez ce miquedouille de trépassé, il est furieusement en gueule ! fais-tu, vilain, que je tenions tête à dix hommes, & que je nous F. . . d'un revenant ; tu n'es bon à rien, je patientons

---

(\*) On voit à la porte de S. Jean des Ménéstriers un saint qui joue parfaitement du violon.

de nos hommes, ils jurons; mais, Dame, ils nous faisons plaisir, ils nous chatouillions où ça nous démange; mais ton boyau de chat, que ferions-nous avec... Putains, maquereilles, dix millions de garces, vous tairez-vous, dit mon grand-pere; toi, tu as fait ton mari cornard; toi tu as vendu ton chien d'honneur pour une chopine au gros Caillou; toi, gueuse, de Françoise, tu as porté le colier du pilori... Ces chiens de défunts, dit la commere Mannon, étions comme les gens d'Eglise, ils décriens les honnêtes femmes de trafic par charité. Vierge de corps de garde, veux-tu te taire? tu as fait trois enfants avant de te marier. Il vaut mieux, vieux pénard, faire trois enfants qu'un veau; avec ton chien d'anchois, tu n'aurois pu faire un poil. Ne vous fâchez pas, Monsieur le grand-pere, dit une autre, vous êtes tout noir de colere; Jayotte, apporte un coup de rogome à Monsieur, un bon verre de sacré-chien tout pur, ça lui fondra la rage qu'il avons dans le cœur. Oui, dit Jayotte, voilà une belle face de cul grillé; si l'on avoit de cette race, on pourroit jeter le pere dans l'iau. Chien-

nes de coquines, vous tairez-vous, dit encore une fois mon grand-pere? ces femmes s'échaufferent; une plus vive que les autres prit la momie, & la jetta dans la riviere.

Sans me fâcher inutilement contre ces femmes, je payai le batelier; je me fis mener à bord, je suivis le cours de la Seine. Mon grand-pere juroit, tempêtoit dans l'eau comme le tonnerre dans les nues. Il fut rendu plutôt que moi aux filets de S. Cloud. Les pêcheurs voyant flotter un cadavre, entendant des cris, crurent que c'étoit un negre; ils pêcherent mon grand-pere; aussi-tôt qu'il fut à terre, il commença à jurer! les pêcheurs & le peuple attroupés fuirent en faisant des signes de croix; les bateliers croyoient avoir pêché le diable. Mon grand-pere m'accabla d'un million d'injures: Crâne à l'envers, chien d'insensé, malheureux étourdi, tu ne vois que de la canaille, de la mauvaise compagnie... si ton pere savoit ta conduite... tu voyages avec des maquereilles, des poissardes.

La frayeur du diable avoit allarmé tout Saint-Cloud; des fanatiques qui me croyoient d'intelligence avec l'esprit ma-

lin, vouloient m'arrêter ; quelques personnes instruites de l'histoire de la momie les en empêcherent , & cette scene se termina comme les aventures qui arrivent en France , par la plaisanterie & le sarcasme. Mon grand-pere, qui se souvenoit d'avoir été Xon-quin à la Chine, & favori de François premier, étoit gros d'humeur. Il faut que tu me ramenes à Paris, me dit-il, je te défends de me souffler davantage au derriere, & surtout de me conduire à la Cour. Le bonhomme avoit beau menacer, j'étois le maître ; la nuit étant venue, nous couchâmes à Saint-Cloud.

J'arrivai le lendemain de bonne-heure à Versailles. Je fus adressé à un Seigneur intendant des menus plaisirs de Sa Majesté ; je restai trois heures dans l'anti-chambre avant d'avoir audience. Les laquais en passant & repassant me regardoient avec l'insolence des laquais des Grands. Je parus devant l'intendant des petits plaisirs de Sa Majesté : Monseigneur, je desirerois montrer au Roi une momie. L'intendant me regarda d'un oeil caustique, leva les épaules, & me dit : Voilà un plaisant cadeau à donner au Roi, quelle est cette momie ?

Monseigneur, c'est celle de mon grand-pere. Le Roi se F... de ton grand-pere ; fors-tu de l'hôpital ? si tu apportois la momie du Général des Jésuites, comme on parle beaucoup de ces frippons, tu ferois peut-être fortune : les Jansénistes te payeroient largement. Monseigneur, la momie que je veux présenter à Sa Majesté, est une momie parlante. Va, il n'en manque point à la Cour ; la vieille Duchesse.... Madame de.... la.... la.... nous ennuyent assez ; on les souffre à cause de l'étiquette du tabouret.... Allons, fais apporter ta momie. Avant il faut, s'il vous plaît, que j'avertisse votre grandeur que le Dieu Xénoti.... Qu'est-ce que ton Dieu Xénoti ? n'est-ce pas celui qui a fait la Messe, qui fut conçu de l'Ange Gabriel, né de Ponce Pilate, condamné à mort par la Vierge Marie, & enterré dans la Sainte-Chapelle de Jérusalem avec son bon ami Barrabas... je me rappelle encore mon Catechisme, c'est un trésor que la mémoire (\*). Non, Monseigneur ; Xénoti

---

(\*) Les dévots ne doivent pas s'étonner du

ou le *Tien* est le Dieu de la Chine. Eh bien ! ton *Tien*, qu'a-t-il fait avec ta momie ? Pour la faire parler, il exige qu'on lui souffle au derriere ; & dans le moment qu'on lui souffle au derriere, mon grand-pere décharge dans la phyfionomie du souffleur une quantité honnête de matiere louable. Comment, B.... dit le Monseigneur des menus, tu viens me faire perdre le temps, je dois aller chez la petite.... & tu m'amuses avec des fornctes : il me fit chasser à coup de bâton ; ses gens ne m'épargnerent point. Je sentis alors que mon grand-pere connoissoit la Cour, & avoit demeuré à celle de François premier. Je retournai tristement à Paris.

Deux jours après, je fus épris des charmes d'une jeune personne ; c'étoit plutôt une divinité qu'une mortelle ; un esprit cultivé, une raison solide, un cœur tendre & sensible, une constance immuable formoient le caractère & l'ame d'Ephigénie.

Je rencontraï le soir cette belle fille

---

discours de M. l'intendant des menus ; à la Cour, on se pique d'aimer le Roi, & de ne point savoir du tout son Catéchisme.



assise sur une pierre, sous les Jardins de l'Infante; elle paroissoit fatiguée : je l'abordai avec ce ton aisé qu'on aborde à Paris les filles qu'on trouve le soir isolées le long des Tuileries ou du Luxembourg. Ephigénie vit mon erreur : Ne me prenez pas, Monsieur, pour une fille du monde, je suis étrangere, j'arrive au moment à Paris, je ne connois point cette ville ; je ne fais même où je pourrai me retirer en sûreté ; si la vertu a encore des droits sur les cœurs, si votre ame est capable de soutenir l'innocence, trouvez-moi un logement où je puisse être sans crainte ; mon estime, mon amitié, ma reconnoissance, plus constants qu'un instant de plaisir, plairont mieux à votre cœur, & me rendront plus digne de vous.

Ce langage nouveau me surprit ; je me prêtai de toute mon ame à obliger une si belle personne ; j'ai toujours eu la vanité de faire le bien. J'appellai un fiacre, je conduisis la belle étrangere dans une chambre garnie à côté de la mienne. Notre connoissance devint plus chere, mes procédés honnêtes, encore plus, je l'ose dire, la naïveté de mon cœur me méritèrent celui d'Ephigénie.

Nous fûmes unis des liens de l'amour, nous prîmes la vérité pour le témoin de notre tendresse, & nos nœuds furent aussi saints, aussi respectables que s'ils avoient été ferrés par des cérémonies qui ne disent rien au cœur.

Ephigénie en s'unissant à moi m'avoit demandé une grace, sans laquelle je ne pouvois aspirer à la posséder. Ne me questionnez jamais, me dit-elle, sur le lieu de ma naissance, sur mon nom, sur mes malheurs. Je suis de condition, je n'ai jamais eu à rougir d'aucune action de ma vie, la vertu a toujours brûlé dans mon cœur, vous êtes mon premier amant, le seul homme que j'aime, & le seul que j'aimerai.

Je n'avois point parlé à ma femme de la momie; elle la trouva un jour, me demanda ce que c'étoit que ce cadavre. Je lui contai l'histoire & les clauses du testament. Ah! cher époux, me dit-elle, quelle importante ressource dans notre foible fortune! Cette momie fournira à nos besoins, il faut peu aux sages, ce sera moi qui soufflerai au derrière du grand-père chaque fois que nous en aurons besoin; mon cœur qui t'aime, le fera sans répugnance. Non,

chère épouse, lui dis-je en l'embrassant, nous ne serons point réduits à cette humiliante nécessité. Une centaine de louis, qui nous restent, notre économie, le temps, l'occasion, le bonheur, nous empêcheront de recourir à un moyen si dégoûtant. Malgré mes raisons, ma femme souffla quelque temps après au derrière de mon grand-pere.

Femmes agréables de Paris, petites maîtresses, visages peints, cœurs plâtrés, vous blâmez sans doute le mauvais goût de Madame Xao-Xung; hélas! vous eussiez soufflé comme elle au derrière du grand Xon-quin de la Chine, non point pour un mari, cet animal n'est pas fait pour mériter vos soins; mais pour rendre la vie à un petit chien idolâtré, pour arracher un amant d'éclat à une rivale illustre; oui, le cul de mon grand-pere seroit bientôt usé de vos baisers caressants, s'il pouvoit vous donner la beauté triomphante d'Ephigénie.

Ma compagne profita de mon absence pour souffler au derrière du favori de François premier. Le bon-homme, ébloui de ses appas, enchanté de son esprit, s'applaudissoit de notre union; il me fé-

licita sur mon bon goût : Tu es plus heureux, me dit-il, mon enfant, que François premier. Diane de Poitiers, Madame d'Estampes, François de Foix, & ta grand'mere, étoient des beautés communes en comparaison de ta femme ; ô Dieu Xénoti ! rends moi la chaleur du printemps, accorde-moi la force de faire cocu mon petit-fils, je l'ai été, cette faveur ne sortira point de la famille.

Mon grand-pere ayant fini son ardente & cordiale priere, le tonnerre se fit entendre ; le *Tien* descendit dans un nuage de fleurs ; & selon la rubrique ancienne des Dieux, il ne montra que son derriere : je ne fus point ébloui de la majesté du postérieur du Dieu, j'avois vu celui de ma femme, l'éclat de celui de Xénoti ne pouvoit pas faire un pli au derriere de Madame Xan-Xung.

O vertueuse ! ô belle femme ! s'écria le *Tien* à ma compagne, que ta roue est parfaite ! ton amour pour Xan-Xung, est digne des encens du Ciel ! Je t'ai vue du haut de ma gloire, servir de tes mains d'albâtre les cuisses seches du favori de François premier ; tes levres

appétissantes se coller sans répugnance sur son effroyable derriere ; ta gorge digne du trône des Dieux , inondée...  
ô flamme de l'hyménée , que vous êtes pure dans le cœur de cette belle femme ! c'est en faveur de sa tendresse conjugale , que je change la clause du testament.

Comme les graces des Dieux sont pareilles aux étoffes , qu'elles ont un côté & un envers , je ne puis attacher ce nouveau bienfait qu'à deux choses ; savoir le plaisir & le déplaisir. Chaque fois qu'on voudra faire parler le grand-pere , Madame Xan-Xung commencera par le plaisir ; pour donner le plaisir , elle appliquera sa belle main sur le front du papa , la glissera en appuyant un peu sur le nez jusqu'au menton : le déplaisir fera à peu près ce qu'on appelle chez les Barbiers , *raser à contre poil* ; en appliquant la main au menton , pressant plus fortement sur le nez , & remontant jusqu'au front. Aussi-tôt que le grand Xon-quin de la Chine aura reçu le plaisir & le déplaisir , il parlera par surabondance de grace ; je donne au pere Xan-Xung le pouvoir de gesticuler avec décence , & je le fais dès le

moment le protecteur des frigides. Le Tien s'en retourna au-ciel, au bruit redoutable du tonnerre.

La cabale dévote commençoit à se remuer dans Paris; les énergumenes de St. Médard & les petits dogues de la Bulle crurent la momie digne d'occuper leur zele; sous le prétexte comode du Ciel, ils chercherent à me traccasser sur la terre. Les dévots sont plus à craindre que les scélérats; ces derniers, arrêtés par la peur des supplices, font le mal en tremblant & avec remords; les dévots, jaloux d'être agréables au Ciel, en commettant l'injustice, étouffent leurs victimes avec joie. Paris occupé de ses Pantins, de ses tableaux à la mode, & de son Ramponeau, ne donnoit point dans les momies & dans les grands-peres. Je formai le dessein de passer à la Mecque, Province de l'Arabie heureuse, où les momies & les vieillès gens sont adorés. Les Mecquains, aussi purs dans leur culte que les Egyptiens, conservent précieusement d'anciennes momies de Bonzes & de Derviches.

Au culte des momies, la Mecque entretient encore une sainte chaleur pour

les frôes & les chapelets mufulmans : pour suivre le bon goût mecquain , je fis habiller la momie en bonze. Aussi-tôt que ma femme eut donné le plaisir & le déplaisir à mon grand-pere, il se regarda ; surpris de se voir vêtu ridiculement , il me dit : Es-tu fou ? allons-nous courir le bal ? vas-tu me montrer à la foire S. Germain ? Mon papa, nous sommes sans fortune ; dans un siècle de fer & d'argent comme le nôtre, ce dernier métal est dangereux à gagner , & s'en vole aisément ; pour le fixer dans nos mains , nous allons à la Mecque ; en route nous vous ferons voir dans les principales villes de cette Province oisive & sacrée, où nous vous ferons passer pour un bonze, sous le nom du merveilleux Dressant, martyrisé à Londres sous le premier Pape d'Angleterre Henri VIII, de sainte mémoire. J'ai déjà arrangé une histoire, où mentant comme le Jésuite Maimbourg, je raconte qu'un Mylord usé par les services rendus aux Myladis & aux petites filles de Coven-garden, devint l'amant d'Anne de Boulen : ce courtisan ne pouvant satisfaire aux desirs de la Reine, alla trouver le bonze Dressant. Cet homme avoit le

pour entrer dans la vallée de larmes. Ce prodige sans doute étoit fait exprès pour donner sur la joue à M. Jean-Jacques, qui veut absolument que nous marchions à quatre pattes, tandis que les chapons marchent à deux pieds.

Le petit Dressant dès l'enfance avoit un goût héréditaire pour les manches à balai, les goupillons, les gros cierges & les queues de cheval. Plein de fantaisies comme un Anglois, il ne vouloit tetter que sur une table ou sur une échelle; quand il voyoit la tour de Londres ou les mâts des navires de la Tamise, il les montrait à sa nourrice en riant sous son béguin.

A dix ans on lui donna un maître d'écriture; il ne put jamais apprendre qu'à faire un I & un V; il faut rendre justice à ses talents, il fendoit un V avec l'art du plus habile écrivain, & mettoit des points sur les I avec la sagacité & la profondeur du géomettre le plus versé dans les points. Les révérences françoises lui déplaisoient furieusement; il ne pouvoit voir courber les corps; il se plaignoit que le beau-sexe plioit trop les genoux en saluant; comme il avoit de grandes notions de la lettre I, il di-



Voit que les filles gâtoient les lettres de l'alphabet en faisant la révérence, parce que d'un I elles en faisoient un O; qu'il ne falloit pas heurter les lettres, ni souffleter M. Restaut & l'Académie, qui assurèrent qu'un I doit être un I, & non point un O; que de pareilles nouveautés faisoient trop remarquer l'inconstance des langues & celle des femmes.

Dressant, devenu grand garçon, se prit des appas d'une lavandière. Cette fille étoit blanche comme la nuit, & grasse comme un artichaut. Kitty, selon les us & coutumes des gens de son état, étoit venu au monde huit mois avant le mariage de Madame sa mere. Monsieur Crincrin son pere étoit un joueur de violon plein de capacité; Madame sa mere une ravau-deuse en gros, remplie d'érudition. Kitty dansoit comme une peinture sans avoir appris, chantoit sans avoir appris, & raisonnoit sans avoir appris. Ses doigts avoient été profondément cultivés, elle tricotoit mieux qu'une Princesse, piquoit des bonnets de nuit, & lavoit supérieurement les cravates & les chaufsons Anglois.

Cette fille, puissamment éduquée, sentoient vers quatorze ans quelques légères

douleurs. La nature qui travailloit alors pour elle-même, l'avoit caressée de ses plus gracieuses faveurs en développant les germes prolifiques de sa fécondité. Kitty étonnée du spectacle, alla trouver sa mere, & lui dit d'un air épouvanté : Mon Dieu, ma mere, j'ai ... Madame Crinclin qui comprit d'abord ce que sa fille vouloit dire, lui répondit : Tais-toi, chienne de fotte, ne vois-tu pas bien que ce sont tes fleurs ? Voyez, dit Kitty, est-ce que je pensois que mon cul étoit un jardin (\*).

Le mérite de la Mademoiselle Crinclin se fit connoître. Dressant ne fut pas insensible à tant de charmes. Il vit la belle au service ; en galant homme il choisit ce temps pour devenir amoureux, & Kitty profita du même Sermon pour ouvrir son cœur aux subites impressions de M. Dressant. L'amant étoit à

---

(\*) Cette simplicité Angloise a son mérite, & fait honneur à Kitty. On observera que je ne peins dans ce morceau que la canaille Angloise. Les honnêtes gens pensent sagement, & s'expriment de même dans toutes les Nations.

à son côté, son oeil s'émanoipoit à courir sur la belle gorge de Kitty, & cet objet augmentoit les distractions & l'amour du Berger.

Dès qu'un Anglois est sensible, il est fait part à sa marraine; & lorsqu'elle a déterminé la nature de sa passion, il se presse de l'apprendre à l'objet de ses desirs. Un Breton ne croiroit point être amoureux, si sa marraine ne l'en avoit persuadé. Dressant suivit l'usage de sa nation; assuré de son amour, il ne tarda plus à l'apprendre à la Bergere.

Le jeune homme, naturellement timide, ne frappa qu'en tremblant à la porte de sa maîtresse. Son air gauche, que la crainte engourdissoit encore, répandoit dans son maintien cet air grossier que le pinceau de Tennietes a si bien rendu dans ses tableaux. Il se présenta d'abord à la mere pour obtenir la permission de voir sa fille. Il débute par une révérence profondément manquée; & tenant d'une main son aloupeau, tandis qu'il se grattoit la tête de l'autre, il lui dit : Milady Crincrin, je viens pour avoir l'honneur de vous demander la permission de voir votre fille Milady Kitty, & cela en tout bien, tout

honneur, sur la foi du mariage. En achevant cette phrase, il rognait avec les dents une corne de son chapeau. La mere, honorée qu'on recherchoit sa fille, répondit à ses politesses; & traînant un peu la voix, elle lui dit: Vous flattez beaucoup fort l'honneur de notre fille, M. Dressant; mais Kitty a les talons trop bas pour vous. (\*) Point du tout, répartit Dressant; c'est moi, Milady! Crintrin; qui les ai trop courts, & qui serai banné d'être flatté de la considération que votre fille voudroit que je pusse être son amoureux: Miss n'a que quatorze ans, elle est bien jeune. Cela n'y fait rien, Kitty est comme les jeunes poulx, elle est bonne à mettre en broches. Cela rest encore vrai, répondit la mere d'un grand sang froid; au reste, Kitty est digne de vous; du côté de l'honneur, elle est nette comme une perle. Jour de Dieu, il n'y a point un farthing à redire. Je suis charmé que vous donniez un si bon témoignage de votre fille; c'est un agrément quand on

---

(\*) Expression Angloise, qui signifie qu'elle n'est pas assez riche.

peut contenter les père & mère, cela  
n'est point aisé. Pourrai-je avoir l'hon-  
neur de voir Mlle ? Allez dans la gra-  
nrière elle doit y être à compter du lin-  
ge ; elle sera peut-être endormie , elle  
est indisposée ; nous sommes aujour-  
d'hui le 17 du mois, elle seroit bien  
logée à la boutique du cœur-perché ;  
(\*) vous entendez ce que je veux vous  
dire ? Oh, cela ne fait rien, nous la  
guérirons. Ne vous pressez point au-  
moins. M. Dressant.

Dressant, monta chez sa maîtresse ; il la trouva endormie sur un paquet de linge sale. Qu'elle est belle ! dit-il en la voyant, c'est l'amour qui sommeille ; que celui qui a imaginé les filles avoit de l'esprit ! il en savoit plus que moi ! quoique Kitty ronfle, disons-lui de jolies choses, exprimons-lui tout ce que nous sentons pour elle ; elle ne m'entendra point, je serai plus hardi. Dressant se déclara à sa maîtresse, jura mille

1. The first step in the process of the investigation is to identify the problem.

Termes de conyenance & de bienéance  
dont se sert le beau-lexe Anglois pour cacher  
aux profanes les jouts myfterieux qu'ils consa-  
crerent à l'antique d'Enuimion: nous en eldis

& mille fois qu'il n'adoroit qu'elle. Pressé du feu qui dévoroit son âme, il tira la bergere par le bras, & lui dit: Les cœurs vous viennent en dormant, belle Kitty, comme la barbe m'a poussé au menton, voulez-vous agréer mes feux? je suis fou d'amour, tâchez de devenir aussi folle que moi; quand nous serons bien tous deux, nous nous marierons; c'est le véritable moyen de faire des enfans fort sages.

Vous me surprenez, M. Dressant, dit Kitty en baillant; comment de foibles charmes comme les miens ont-ils pu rendre sensible un cœur comme le vôtre? Ah, Mifs! vos beaux yeux, votre belle bouche, votre nez, tout cela est si parfaitement attaché ensemble, que vous paroissez toute d'une pièce. Le Dimanche vous n'avez point ce vilain mouchoir qui dérobe des choses... ah! des choses... mais des choses. Ah hélas! mon cœur s'en va! mon cœur s'en va! Est-ce que vous vous trouvez mal, M. Dressant? mes appas vous incommode-t-ils? Non, ma chere Kitty, mais ils m'ont blessé... Est-ce que vous devez regarder les filles de si près? le diable ne dort jamais. Je suis terrible,

Miss, vis-à-vis du beau-sexe ; quand je regarde une fille, j'ai l'honneur de lui faire aller mon coup d'œil tout dessus elle ; ça fait toujours que je l'aime, semblant de rien, & qu'elle s'en apperçoit, comme si rien n'étoit.

Kitty regarda son amoureux avec complaisance, & lui dit : Mylord Dressant, j'ai l'honneur d'avoir la vertu en recommandation, ne songez pas au moins à me ravir un trésor plus fertile pour les filles que les richesses de la banque... mais cependant est-il vrai que vous m'aimez ? Oui, chère Kitty, je vous adore... tenez sur ma conscience & sur mon filet. En disant ces paroles, le berger allongea la peau de son gosier, & la montra à sa maîtresse (\*).

Dès qu'une fille en Angleterre a vu le filet de son amoureux, elle ne doute plus un moment de sa fidélité. L'amant, soulagé par sa déclaration, ne s'occupe que de vanter ses charmes. Que vous

---

(\*) La cérémonie d'allonger, ou de prendre avec deux doigts la peau du gosier & la montrer à sa maîtresse, est un serment sacré & respecté en Angleterre.

êtes belle & lui dit-il : Allez, Mylord, je suis assez belle pour pourrir dans la terre. (\*) Vous avez beaucoup d'esprit, Mistr. Ça vous plaît à dire ; après vous, Mylord, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Un pareil compliment annonce toujours en Angleterre une fille bien nourrie. Vous avez une belle main, continua l'amoureux, vous devez avoir aussi un beau sein ; car on dit que la main fait la gorge. Oui, j'ai le sein fort beau, mais vous me faites bien de l'honneur, j'aime mieux d'être moquée ici que dans le parc de St. James, il n'y a pas tant de monde ; c'est vous, Mylord Dressant, qui êtes un garçon d'or comme un f, un drôle bien déhanché. Oh ! point du tout, je ne suis pas beau. Ah si ! vous êtes grand & beau, vos mépris, Mylord, vous serviront de louanges. Au reste, répartit Dressant, je suis prisé par une personne qui a un esprit sublime.

Cette conversation se termina par la permission que l'amoureux demanda

(\*) Cette réflexion est de la majesté & du génie Anglois, qui pense toujours solidement & fortement.



d'embrasser sa maîtresse. Voulez-vous bien, chere Mîs, m'accorder la considération de vous baiser, cela seroit fort doux à mon visage. Vous avez raison, Mylord, cela ne seroit point aussi dur qu'une porte; mais, au reste, je ne suis pas la fille d'un boulanger, je n'aime pas les baisures; ma mere veut bien qu'on me baise, elle ne veut pas qu'on me chiffonne (\*): sans autre défense, elle laissa prendre un baiser à son amant, accompagné de plusieurs autres.

Une plus forte preuve qu'une fille puisse donner en Angleterre de sa tendresse, c'est de se chauffer à la chemisette avec son amant, & de manger la rotie. Voici comme se font ces deux cérémonies. Pour se chauffer à la chemisette, la fille tourne sur le devant une des ouvertures de son jupon pour en former une espee de foyer, dont la chemise est le fond; alors à la réverbération de sa chauffrette, elle échauffe comme au bain-marie les mains de son amoureux. On prétend à Londres que

---

(\*) Ces phrases ont plus de graces dans la majesté du langage Anglois.

cela se passe toujours en tout bien tout honneur.

La cérémonie de la rôtie est un peu différente. La fille arrange deux tranches de pain beurré sur les charbons de sa chauffrette ; & pour mieux conserver la chaleur , elle met la chauffrette & le ragoût sous ses jupons. Le beurre qui fond & le pain qui grille ne gâtent pas son linge , la fumée trouve une cheminée pour s'échapper ; c'est-à-dire elle passe facilement sous les jupes , où les plis laissent toujours quelques ouvertures. Cette beurrée est fort appétissante , quand elle est ainsi rôtie entre deux feux.

L'heureux Dressant , favorisé de la rôtie & des menues faveurs de la bergère , vit bientôt couronner sa flamme par un mariage secret. Le lendemain de la noce , Milady Crinclin alla de bonne heure chez les jeunes époux , questionna sa fille sur les aventures de la nuit : Kitty , dit-elle , êtes-vous contente de votre mari ? a-t-il bien fait la douce affaire ? A ! ma chère mère , répondit la jeune femme , que l'invention de l'homme est une belle invention.... je suis toute honteuse... Mylord Dressant en-

tend mieux cela qu'à ramet les choux.

Lewis Bondon, sachant que son fils avoit uni sa chair à celle d'une blanchisseuse, l'enferma chez lui; & par le ministère de Mylord Côme, écuyer tranchant des barbes de son quartier, lui fit abattre les sources jumelles de l'humanité. L'opération achevée, Bondon s'écria : O mon fils Dressant, vous voilà invulnérable aux traits des filles de Babylone & de Coven-garden, vous pouvez dès aujourd'hui coucher en toute sûreté avec votre grand'mère.

L'infortuné Dressant, ne trouvant plus d'agréments dans la ville de Londres, s'embarqua pour Constantinople; delà il passa à la Mecque, où il prit l'habit des Bonzes. Sa grande chasteté lui mérita les regards de Mahomet; le Prophète, pour le récompenser de sa vertu, le déclara patron des frigides. Dressant, jaloux de faire part à ses compatriotes des faveurs qu'il avoit reçues du législateur des croyants, retourna à Londres, où il fit des cures prodigieuses sur les Mylords attaqués de consommation & d'impuissance. Les graces qu'il accorda au Duc... furent la cause de la mort de Henri VIII, instruit de la

guérison de ce Seigneur, fit pendre Dressant; depuis ce temps, la majesté du peuple Anglois, & la croyance du peuple Turc, ont toujours invoqué ce Bonze merveilleux.

Voilà, dis-je à mon grand-père, l'histoire de Dressant : c'est sur cette fable que je veux établir ma fortune. La Mecque, qui fait l'obligation qu'elle a aux fables, ne se fâchera point que je gagne un peu d'argent avec la mienne. Tu as des idées extravagantes, Xan-Xung, tu te feras des affaires; je fais que dans le pays où tu veux aller, on fait beaucoup de plaisanteries avec les Aoulia; mais les Derviches ne veulent point qu'on se mêle de leur métier; crains les Bonzes; ces fanatiques arrangent les fagots dans cette Province, il ne faut guère d'esprit pour arranger une douzaine de fagots; c'est à cause qu'il ne faut point de génie, qu'on brûle un homme d'esprit. Il ne peut rien m'arriver de fâcheux, mon cher papa, pourvu que vous voulussiez vous prêter à notre fortune, vous défaire des manières du temps de François premier, prendre l'air modeste d'un Bonze, lâcher quelques paroles édifiantes, & prêcher des

contes aux Mecquains ; ils croient aux rêves du Moufti, ils pourront peut-être ajouter foi aux discours d'un homme éclairé.

Nous partîmes pour la Mécque : nous prîmes la route par la Bourgogne, nous nous arrêtâmes à Langres, où nous fîmes voir le merveilleux Dressant. Ma femme montrait les beautés & les agréments de l'Aoulia, mais ses charmes enchantèrent bien davantage les Langrois. Le bruit de la momie, les graces d'Ephigénie, attirèrent une foule de spectateurs. On admiroit quelque temps mon grand-pere, & les yeux revenoient toujours sur Madame Xan-Xung : Phriné, Sapho, Julie, Cléopâtre, Hélène n'avoient jamais inspiré tant d'amour que ma belle compagne.

Un vieux Président de Langres vint voir la momie ; ébloui de la beauté de ma femme, il se sentit un homme nouveau, & la même nuit il donna à sa vieille moitié des preuves de ses feux : la Présidente depuis dix-sept ans n'avoit eu ce cadeau. Une cure pareille fit du bruit ; Madame la Présidente étourdissait la ville de la vertu du Bonze Dressant. Oui, dit-elle, j'ai éprouvé la puissante

intercession & ses douces influences dans la personne usée de M. le Président ; il m'a fait la politesse avec la chaleur de l'âge de ving-cinq ans.

Nous arrivâmes quinze jours après à Beaune. Les Beaunois, qui font les maisons, les clochers & les ponts de leur Ville sur les lieux, vinrent à la rencontre du merveilleux Dressant avec la bannière & le Magistrat à queue. Nous fûmes harrangüés par le plus ancien sénateur. Voici à peu près le compliment.

La nouvelle charrue de M. Duhamel, & les brochures imaginées par l'esprit de nouveauté pour améliorer nos terres, ne produiront rien tant que nous aurons des bras engourdis dans les cloîtres, les chapitres & sur les bancs des écoles de Théologie. La découverte du merveilleux Dressant sera plus utile à la culture des terres, des femmes & des filles que. . . Ici l'orateur apperçut Madame Xan-Xung, fut prétrifié à l'aspect de ses charmes, & ne put achever sa harangue ; en rhétorique il est permis de rester court vis-à-vis d'une jolie femme : nous entrâmes en triomphe dans la ville. Madame Xan-Xung accompagnoit l'Aouka ; sa beauté fit un effet si prodigieux

sur les organes massifs des Beaunois, que toute cette savante cité fut en combustion, & cette nuit les Dames éprouverent la bienfaisance du Bonze Dressant.

Nous restâmes un mois à Beaune. Le miracle de Langres avoit éclaté en France & en Suisse. Un Seigneur de la Cour, le plus aimable, le plus spirituel, étoit alors aux délices avec son ami le Comte de Tourné, où il avoit appris la guérison du vieux Président; il passa à Beaune, & voulut voir le merveilleux Dressant.

Malgré les ravages des années, le Duc avoit encore ce feu de l'esprit, cette politesse qui accompagnent si bien l'aménité Françoisé : Est-ce vous, Monsieur, dit-il en m'abordant, qui possédez la précieuse relique de l'Aoulia Dressant? est-ce du Moufti que vous la tenez? la Mecque commence-t-elle à avoir de l'esprit?... je vous dirai que j'ai besoin du secours de votre Bonze; j'ai tant joué de mes pieces, que les onze mille fétiches n'y pourroient rien; j'ai beau remuer mon imagination par le mouvement perpétuel des tableaux de mon salon, j'ai perdu de vue mon clocher, je ne vois plus cet animal si ter-

rible aux maris, & si délicieux pour les femmes; on est sensible à la perte d'un ami si intime; j'enrage de quitter une aussi bonne compagnie; celui qui a fait tant de choses, devoit au moins laisser celle-là à notre fantaisie. M. l'Abbé de Bernis dit, dans une jolie piece, que les loix du plaisir sont ses volontés; la servante du Curé, la belle Claudine, étoit à sa volonté; il peut avoir des volontés, je n'en ai plus. Le pere du Docteur Pangloss que je viens de quitter, assure que la perte des volontés n'est pas ce qu'il y a de mieux dans un monde le meilleur possible; & malgré la beauté de Mlle. Cunegonde... à ça montrez-moi votre relique.

Je conduisis ce Seigneur aux pieds de l'Aoulia; quelle fut sa surprise lorsqu'il vit à son côté Madame Kan-Kung! le Duc se sentit à l'instant dans l'heureuse situation du Président de Langres: Oh! oh! dit-il, je vois de quoi il retourne, c'est Madame qui fait le miracle. J'ai vu de bien près sous mes yeux les beautés d'Allemagne, de Gênes, de l'Italie & de la France; elles n'ont point fait sur mes sens l'impression des charmes de votre épouse; sa conquête flatteroit davan-



tage mon cœur, que celle de Minorque, chantée par tout le Royaume; & pour laquelle on a fait tant de méchants vers.

Ma femme avec une douce modestie, beaucoup de politesse, répondit au Duc, lui ôta l'espoir de tenter le moindre projet; il vit qu'elle avoit la foiblesse d'aimer son mari, il plaisanta avec le merveilleux Dressant; mon grand-pere prit avec lui le ton de la Cour, ils se dirent les choses les plus obligeantes. Que faisoient les femmes, lui demanda le Duc, à la Cour de François premier? Elles se tracassoient pour nous, se déchiroient avec une sensibilité admirable, ne rougissoient point de leurs foibleses, haïssoient raisonnablement leurs maris, aimoient les amants d'éclat, les chiens & les bagatelles. Les siecles des femmes se ressembloient, dit le Duc; & les hommes? Nous nous faisons cocus les uns & les autres, nous ne trouvions pas les cornes plus étranges que nos fraises & nos aiguillettes, nous débutions par les filles de la Reine, nous les quitions, nous y revenions, nous allions à la fille de joie; & quand nous étions vieux, nous médions des femmes. Quelle se-

igion aviez-vous ? Nous aimions le Prince, nous faisons notre cour, nous ne connoissons point d'autre Dieu que le Roi ; ce n'étoit que par ricochet que nous songions quelquefois à celui qui a fait le ciel & la terre ; à la Cour peut-on voir un autre objet que le Roi ? au fond notre culte étoit bon ; au défaut de la réalité, nous adorions l'image.

Le Duc, en nous quittant, engagea mon épouse à lui envoyer son portrait ; nous le promîmes : Je le placerai dans mon cabinet, il fera plus d'effet que mes machines... A propos, dit-il, en nous ramenant dans la chambre, j'ai une lettre à vous remettre de Monsieur le Comte de Tourné ; c'est un vieux Seigneur, qui, dans sa vieillesse, fait encore des prodiges ; son génie ne baisse point, il durera encore long-temps ; l'esprit dans les vieillards est le thermomètre de leurs jours. Aussi-tôt que le Duc fut parti, nous lûmes la lettre du Comte, & quantité d'autres de différents endroits.

*LETTRE du Comte de Tourné à Monsieur Kan-Xung, Sacristain du merveilleux Dressant.*

MONSIEUR,

**M**ON bon ami le Duc D..., qui vous remettra cette lettre, est précisément dans ma position ; nous ne sommes propres lui & moi aujourd'hui qu'à servir de tremblants aux orgues de quelque Cathédrale. Le ruban d'or que j'ai aimé dans l'Ecclésiaste, est retiré. J'ai beau imiter un vieux Roi, rien ne paroît. Je couche régulièrement avec deux jolies filles du Valois impregnées des vertus de Jean-Jacques ; c'est un remède de Monsieur Tronchin (\*) ; les pauvres enfants ont beau m'échauffer, je crois que l'orcane valoit mieux dans la Palestine ; les Suisses ne profitent de rien. J'aime encore l'image du plaisir,

---

(\*) Des Moines ont fait courir le bruit que M. le Comte couche avec deux filles & un P. Capucin. Je tiens cette anecdote des Pères Carmes de l'Eglise Française d'Amsterdam.

& le tableau donne des envies de le goûter ; cela est aussi naturel qu'au Curé d'Exampes, qui m'a écrit un sermon, de baiser sa servante. Votre reliquaire Turc fera fortune ; & si je suis exalté, je l'acréditerai chez les amis du frere Nicaise & tout le long du lac de Geneve : j'ai été l'an dernier à la Messe de minuit, j'ai fait mettre cette nouveauté dans les affiches pour la Province ; je ne tarderai point d'amener les Suisses aux genoux de votre Aoulia, sur-tout en revenant de la Messe de minuit ; vous savez que c'est à Paris la bonne Messe, & celle qui fait plus d'honneur au merveilleux Dressant.

*LÉTTRE de Madame la Duchesse.*

MONSIEUR,

**J**E ne fais où est mon mari ; depuis fix mois que nous sommes unis, comme le sont ordinairement les gens du haut style, ma couche est encore immaculée. M. le Duc est réduit à la lassitude de nos jeunes Seigneurs à talons rouges. Intéressez votre merveilleux Dressant en sa faveur : je vous avertis

que je ne veux point du miracle s'il le réveillait pour cette petite créature de l'Opéra, avec qui mon mari a dit tout son rôle. Si votre Aoulia m'exauce, il fera fortune. Je tourne dans un grand tourbillon; j'entraîne les femmes; en vérité, nous avons plus besoin que jamais du secours d'un pareil fétiche. Nos sœurs étoient bien nourries, elles étoient grosses comme leurs esprits. Je suis femme de condition, je veux que mes gens et les Aoulia m'obéissent; tâchez de mettre un peu de récréation dans mon ménage. Je ne sais trop comment je vous écris, je le fais un peu à bâtons rompus, c'est le ton; ma femme de chambre impatientée avec son déshabillé, où il y a du jaune; j'en ai assez dans l'imagination. De jolies choses de ma part. à votre Dressant.

LETTRE de R. P. Anus-Sacrum,  
Recteur des Inigistes de la Marche  
à Ancule.

MONSIEUR,

UN jeune prêtre se plaint toujours de la lenteur de mes opérations; ce pa-

tient se demene sous le travail du Dieu des jardins : vous savez l'histoire ; c'étoit le noble débalement des bergers orientaux. L'un de ces rustres l'apprit aux Jésuites de Memphis ; vous voyez que nous le tenons de bonne main & de la vraie source. Je n'ai que quatre-vingt dix ans, le temps ne doit point épouvanter un Aoulia. Comme l'usage des Sacristains & des Moines est d'engager de l'argent avant que les reliquaires fassent jouer leurs merveilles, puissez abondamment dans ma bourse. Je suis en société avec le P. la Vallette, notre papier est connu dans l'Europe & dans l'Inde ; je tirerai en votre faveur, sur Mrs. Léonci & compagnie, à qui nous allons manquer dans quelques mois ; pressez la réponse, je connois les arrangements de notre Père Général.

*LETTRE d'un Couvent de Paris.*

**N**ous sommes depuis trois mois chez la Révérende Mere Montigny pour apprendre à coudre avec les Messieurs ; hors quelques michés qui nous viennent une fois tous les quinze jours, nous sommes sans ouvrage. Les jeunes gens, les

agréables, sont anéantis comme leurs grands-pères; nous avons beau recourir au postillon, nous ne voyons que des becs de perroquet; & si par miracle ils... vous connoissez les œufs... on dit que cela est aujourd'hui de l'extrême bon ton. La France dégénère, Monsieur; notre jeunesse se déshonore dans toutes les guerres, nous ne voyons plus parmi elle que des impotents qui s'amuse avec leurs peignes couverts de diamants à nous peigner.... Si votre merveilleux Dressant n'y met la grace, notre métier est perdu, nous serons forcées de faire le coup de pistolet dans la forêt de Compiègne, ou dans les environs de la Muette. Nous espérons que votre Aoulia nous écouterait favorablement; c'est la première fois que nous nous adressons aux Aoulia, les filles de notre caractère les ménagent comme les Poètes & les Auteurs; cela mérite un peu de reconnaissance de leur part.

Vos cousines, les sœurs Rosette, Juliette, Fanchon & Toinette.

*LETTRE d'une Blanchiffense des environs des Portheux.*

**J**E ne savons pas trop bien nous expliquer par l'écriture ; dans l'honneur que je nous faisons de vous écrire, je le dirons tout comme une chanson par cœur de la mémoire, quand je l'aurai bien retenu. J'ons l'envie de nous marier avec la corporance d'un garçon, qui n'est pas de paille : c'est un faraut en manière de luron, qui vaudroit son pesant de fin argent, s'il ne l'avions pas trop court. Je vous dirons sur la confession, comme à un confesseur, que, pour éprouver comme il seroit les affaires du ménage, je l'ons laissé aller un petit au fromage pour l'appriivoiser dans l'accoutumance : il avons été trois jours tout fin près sans attraper la jointure du Sacrement de mariage. Cela nous défiont pis que du mauvais temps, quand je séchons notre linge. Pendant que Guillot vouloit nous hélogner, je lui disions en manière de gottailles : Guillot, ne te blessera-tu pas ? tu ne gagneras pas la purésie... tu n'en viendras pas à bout. Ne t'embarrasse point, me



dit-il, je parlerons au Chirurgien, je ferons couper cet engin en deux; & pour le rallonger, je ferons mettre le morceau coupé au bout de l'autre; ils feront tenir cela proprement, peur que ça tombe, avec une emplâtre. Je voyens bien, Monsieur, que Guillot n'a point de conception dans l'esprit ni ailleurs; car en le coupant & le rajustant au bout, cela reviendrait toujours au même. En portant une chemise sale que j'avions blanchi à un Montieur qui n'en a que deux, à cause qu'il faisoit des livres, j'entendions qu'il parloit dans la conversation, & disoit à un autre qui étoit avec lui, que vous étiez le Curé d'un Abulia, qui dressoit autre chose itou que du linge. Je demandâmes votre adresse, & je vous écrivons en conséquence pour vous prier de faire grandir le chose à Guillot. Si vous venez à Paris, je demeurons auprès des Porcherons, je vous blanchirons pour rien deux chemises pendant trois semaines. Je suis avec le respect de l'honneur que j'ai d'être très-parfaitement, votre servante, Jeanne Carlotin.

**LETTRE** de Monsieur le Caditesquer,  
de la Province de Lillipput.

MONSIEUR,

**J**E suis à la tête d'une Compagnie ré-  
vérée ; j'ai quinze parents ou alliés dans  
ce corps ; vous voyez que tous les suf-  
frages sont dans mon bonnet quarré. Je  
suis d'une sévérité rigoureuse à faire  
justice ; je ne pardonne jamais ; je suis  
craint de toute ma Province ; & je n'ai  
point d'amis. La bienfaisance, qui doit  
tenir la balance du juge, n'est pas as-  
sise à mon côté ; le glaive seul de la loi  
brille dans mes mains austères ; ma bou-  
che de sang ne prononce que des sen-  
tences de morts ou des arrêts d'ostracisme ; mes soins les plus vigilants sont  
d'arracher les palmes du génie, qui veu-  
lent croître dans les broussailles de la  
Province de Lillipput, pour y laisser  
l'ivraie assoupissante du Pays latin, les  
chardons pointus de la superstition, & la  
mauvaise morale des Jésuites ; c'est en  
se plaignant de Jupiter que quelques  
honnêtes gens m'admirent ; j'étois ca-  
pable de donner une nouvelle face à  
mon

mon Pays; c'étoit à moi seul que les beaux-arts destinoient la gloire d'humaniser des Peuples encore Moscovites.

Ma docte éloquence, mon génie puissant, font gâtés par mon attachement assidu pour les Jésuites; c'est moi qui, au grand étonnement de la France & de l'Europe, conserve une tête de cette hydre féconde, homicide, horrible, indomptée, monstrueuse, renaissante, terrible, tortueuse, &c. &c. &c. qui s'élancera un jour des rives de Lilliput, & fera trembler les palais des Rois.

Mon attachement à cette société n'est pas connu de l'Europe; voici, Monsieur, ce qui immortalise ma reconnoissance. J'avois une jolie femme remplie d'esprit & de vertus; je ne pus lui faire d'enfants; j'avois deux maîtresses, je ne pus leur faire d'enfants; je passai aux secondes noces, je n'avois point d'enfants. Les Jésuites me parlèrent du bras miraculeux de St. François Régis; je fis une neuvaine au bras, & je fis un enfant à Madame la Cadésquer. Cette faveur, que le Ciel accordoit aux prières d'un Saint Inquisiteur, attache naturellement mon cœur à son ordre. J'ai encore besoin de son secours pour un fils que j'ai bonne

intention de faire; vous voyez qu'il faut ménager le bras de St. François Régis.

Voilà, Monsieur, l'origine de ma belle passion pour les Jésuites. Le miracle de Langres a fait du bruit dans ma Province, nous serions jaloux de mériter les faveurs de votre merveilleux Dressant; nous avons quelqu'un de nos vieux confrères qui ont besoin de ce secours; faites-nous le plaisir de transporter l'Aoulia dans notre pays; si j'éprouve ses fécondes influences, assurez-vous que j'abandonne les Jésuites à leur malheureux sort.

Lassés de recevoir tant de lettres, nous fîmes le reste de la route incognito. Nous arrêtâmes seulement à Plaisance, pour nous reposer; la Signora Cadenata nous donna un appartement dans son hôtel; son mari, le vieux Signor Cornato-longo, reçut le même bienfait que le Président de Langres.

Cinq mois après nous arrivâmes à la Mecque, le temple de tous les Fétiches de l'univers, où l'on révere encoze le Dieu vivant Evi-Meradaq, idole pré-

cieuse qu'une teinture sacrée a rendue respectable. Le bruit du merveilleux Dressant alla jusqu'au Moufti. Les grands Fakirs s'assemblerent chez leur chef; nous portâmes le Bonze Dressant au milieu de cette ondoyante assemblée. La beauté de Madame Xan-Xung renouvela dans la personne sacrée du Moufti le miracle de Langres.

Une cabale affreuse s'étoit élevée contre les appas d'Ephigénie. La Sultane Della-molta-grossa, la Sultane Hipperapertusa, la Sultane Cavalla-madre & la Sultane Bando-Banda, s'étoient liguées avec l'animosité de puissantes rivales contre la beauté de Madame Xan-Xung. La trahison fut ourdie avec adresse; les Mecquains savent se venger.

Ma femme donna le plaisir & le déplaisir à mon grand-pere. Le papa dans sa jeunesse avoit demeuré à la Mecque, il connoissoit la puissance & la force de l'imbécillité humaine; il prit de l'humour, le bon homme en étoit plein; & sous l'idée d'être utile à l'humanité en corrigeant les hommes, il fit un discours qui ne flatte point le Moufti & les Fakirs accoutumés depuis si longtemps à la douce vapeur des encens de

la superstition : on me fit sortir de l'assemblée, on garda ma femme, dans l'espoir de tirer plus aisément de la timidité de son sexe, de quoi nous rendre coupables.

Deux négociants François, informés de la cabale des Phrynés de la Mecque, m'attendoient à la porte pour savoir le résultat de notre audience. Ils furent agréablement surpris de me revoir, & me dirent : Fuyez, vos jours sont en danger, on n'aime point ici la vérité, on la craint plus que l'erreur ; le Moufti veut toujours avoir raison, votre femme n'a rien à appréhender, sa beauté adoucira ces tygres tondus ; Monsieur Lionceau restera pour l'attendre, je vous conduirai chez un négociant de notre nation où vous serez en sûreté. Je suivis le conseil de mes amis.

Lionceau vint deux heures après nous annoncer qu'Ephigénie étoit dans les prisons du Moufti, qu'on parloit de l'immoler au ressentiment de ses rivales. Cette nouvelle me mit dans une colere forcenée. Je voulois sortir, arracher mon épouse de sa prison ; on me retint un délire animé, une fièvre confuse, que la rage redoubloit, me mi-

rent au tombeau ; on me saigna douze fois , je fus huit jours sans connoissance & sans proférer d'autre parole que le nom d'Ephigénie.

Pendant ce temps , on procédoit contre ma femme & mon grand-pere ; ils furent condamnés à être brûlés. O miroir de l'amour ! ô baume de l'innocence ! ô belle Ephigénie ! tes mains délicates , faites pour porter les plus belles perles de l'Inde & les richesses du Potosi , furent chargées de fers pesants ; ton front où siégeoient la décence & la pudeur , fut ceint d'un voile épais & noir ; ton sein délicieux qui effaçoit la douceur des fleurs , fut couvert d'un crêpe d'Auto-da-fé ; tes pieds tendres , sous lesquels germoient les roses de la volupté , furent déchirés sur le dur pavé de la Mecque. C'est ainsi , ô chère , ô malheureuse compagne , que des barbares te conduisirent au supplice.

Arrivée au pied du bûcher , les bourreaux , sensibles aux charmes d'Ephigénie , sentirent amollir leurs cœurs d'acier. Ce fut en mouillant ses chaînes de leurs larmes , qu'ils l'attachèrent avec mon grand-pere au poteau fatal ; mais quelle surprise ! au moment de porter la

flamme, les bourreaux frémissent d'horreur, se sauvent en se frappant la poitrine. Les spectateurs attendris de la beauté ravissante de Madame Xan-Xung, crioient grace, appelloient le Ciel à son secours, personne n'osoit mettre le feu au bûcher. Un monstre digne des enfers, un Bonze cruel s'avança, prit le tison fatal; & croyant le Ciel ouvert pour bénir son crime, il enflamma le bûcher. O main barbare! ô Prêtre de sang! ô la Mecque coupable! tu détruis dans tes feux sacrilèges un être plus beau, plus parfait mille fois que les héros subalternes, que tu présentes aux hommages des peuples. O foudre redoutable d'un Dieu vengeur! que fais-tu dans le sein tranquille de la clémence, où le Ciel te tient enchaîné? brise avec éclat les fers qui te retiennent, & viens réduire en poudre une ville affreuse; où regnent l'orgueil, l'avarice, l'horreur & le sang.

. Ma santé étoit rétablie, lorsqu'on m'apprit le sort affreux de mon épouse, & les dangers que je courois à la Mecque. Le supplice d'Ephigénie frappa tellement mon cœur, que je devins immobile. Je restai six heures dans cet état



horrible ; on me mit au lit , on attendoit à chaque instant de me voir expirer. Le calme de la nuit me tira de l'assoupissement où j'étois ; je renvoyai les personnes qui me veilloient , sous prétexte de reposer plus tranquillement ; mes fureurs me reprirent , je me levai , je sortis de la maison sans être aperçu ; je courus sur la place où l'on avoit exécuté ma malheureuse épouse ; à la lueur de la lune , je vis encore l'endroit marqué de noir , je baisai mille fois ce pavé précieux , plus sacré pour moi que le Saint Bethala (\*). Mes larmes coulerent tout à coup , je les mêlois avec douceur au reste des cendres d'Ephigénie ; ces pleurs éteignirent mon désespoir , je sentis naître dans mon âme cette chère tristesse , que la nature accorde aux cœurs sensibles , qui , sans adoucir tout-à-fait nos maux , leur donne un soulagement qui rend supportables les plus affreux malheurs.

La tendresse de Xan-Xung-ou de Lu-  
 —————

(\*) La sainte Chapelle de la Mecque , où est le corps du Prophète des croyans.

crece nous faisoit plaisir ; le Comte me prioit de les rendre heureux. Un matin je dis au Chinois : Votre amour pour ma fille m'est trop agréable, je vous estime & j'accorde Lucrece à vos vœux. Ma fille, transportée de joie, sauta à mon col, à celui de son pere & de son amant. Ce dernier versa des larmes de joie & de tristesse, & me dit : Madame, que je suis heureux de voir ma passion approuvée d'une femme aussi sage que vous ! je voudrois accepter la main de Lucrece, mais un château à une lieue de Paris met un obstacle invincible, à mes desirs. A ce propos, nous nous regardâmes, les uns & les autres nous crûmes que la tête avoit tourné au petit-fils du Tonquin de la Chine. Es-tu fou, mon pauvre Xan-Xung ? quel rapport y a-t-il entre ma fille & ton château auprès de Paris ? es-tu Seigneur de cette campagne ? Hélas ! si elle m'appartenoit, je mettrois dès l'instant à la porte tous les gens qui y sont. Tu serois méchant. Non, Madame, je suis incapable de l'être. Mais tu écarteras la question ; je ne puis concevoir comment un château qui n'est point à toi, peut t'empêcher de t'unir avec une fille que tu aimes ;

enfin, quel est donc ce château? C'est le château de Bicêtre. Nous fûmes étonnés.

Si l'on savoit que je fusse ici, continua Xan-Xung, avant deux fois vingt-quatre heures, un faquin, nommé d'Emery, viendrait me prendre, me claquemurerait pour la vie dans un endroit appelé le *Galbanum*, où quatre pieds quarrés seroient mon tombeau; du pain noir & de l'eau entretiendroient ma triste existence; j'aurois beau crier après ma chère Lucrece, personne ne m'entendrait dans ce sépulcre affreux des vivants; le souvenir de mon épouse, ses traits qui adoucissoient ma vie, seroient les bourreaux constants de mon cœur, mes pensées toujours vers Lucrece... il répandit des larmes, il ne put achever.

Troublée du discours de Xan-Xung; je lui dis : Tu as donc fait des crimes horribles; tu as donc voulu, scélérat, attenter aux jours sacrés du Roi? Ah! Madame, répondit-il en tremblant, vous me faites frémir : j'adore mon Roi; un cœur comme le sien a tous les hommages de son peuple; la Nation a assez gémi d'avoir produit un monstre;

nos cœurs, plus ferrés que jamais contre le sien, font un mur inaccessible que personne ne pourroit percer. Ce Monarque est si bienfaisant : qu'on examine son règne, que l'on compte les minutes de sa vie, on ne verra point un instant où notre Souverain ait fait le moindre mal à aucun de ses sujets : au contraire, plus grand mille fois que l'époux d'Alzire, que nous admirons après des crimes, Louis n'a-t-il point pardonné au scélérat qui attenta à ses jours ? Tu me surprends, qu'as-tu donc fait ? Vous le dirai-je ? de la maculature ; j'ai dit que le Pape étoit trop riche pour être l'imitateur du pauvre Jésus ; que c'étoit le temps qui faisoit la pluie ; que sainte Genevieve ne s'en embarrassoit pas plus que l'Alcoran ; qu'il étoit honteux de laisser les moines dans la fainéantise ; que les Théologiens occupés à se quereller & à brouiller l'univers, devoient aller à la charnue ; que les Capucins me faisoient peur ; que leur camisole n'étoit point honnête ; qu'une bonne action étoit préférable à l'eau bénite qui se leur claint ; qu'il ne falloit pas laisser des dixmes aux Abbayes & aux Chapitres ; qu'il étoit détestable

de voir un pauvre Curé à portion congrue, réduit à trois cents livres de revenus, tandis que des moines paresseux & des Chanoines oisifs retiroient dix mille francs des dixmes de la Cure; que si l'Eglise vouloit conserver du bien, il falloit qu'elle renonçât aux dixmes; qu'elle ne pouvoit en conscience prendre de deux mains... j'ai dit que les vieux Auteurs n'avoient pas l'esprit ni les talents de ceux d'aujourd'hui; que les bergers anciens faisoient des contes; que ces contes ne pouvoient passer pour des vérités; qu'il étoit impossible & ridicule de me forcer à les croire; qu'un Souverain est injuste de punir un homme à cause qu'il ne peut croire; que ma tête n'est point organisée pour croire certaine chose, & que je n'ai jamais rien crut de ce que ma raison trouvoit incompréhensible. Voilà, Madame, les raisons pour lesquelles on m'enterretoit dans le château de Sa Majesté, à une lieue de Paris:

Etonné encore plus des discours de Xan-Xung, je lui dis: Que crains-tu, mon ami? tu penses comme la Cour & les gens d'esprit; pourquoi auroit-on l'injustice de t'enterrer? A cause du Cas

téchisme de Sens; il y a des choses arrangées dans cette production, qui ne vont point avec les miennes. As-tu fait tes ouvrages en France? Non, je m'en donnai de garde: les loix défendent à l'esprit humain de s'éclairer; j'ai travaillé chez un Roi Philosophe; il permet à ses sujets d'aller en Paradis par la rue Mont-orgueil, par la rue des mauvais Garçons, par la rue d'Enfer, & par telles rues qu'il leur plaît; il suffit qu'ils soient justes, qu'ils aiment leur Patrie. Si tu n'as pas fait tes livres en France, qu'appréhendes-tu? Le droit François; il a le privilège d'envoyer aux galeres un homme qui vend du tabac à Amsterdam, à cause que le tabac est permis en Hollande, & défendu à Paris. Tu es bête! il y a trop d'esprit en France pour craindre une injustice. Malgré les petits progrès de l'esprit en France, malgré que le Ministre & le Juge, qui signeront la lettre de cachet, avoueront qu'ils ont tort, je ne serai pas moins pensionnaire de Sa Majesté à Bicêtre, parce que le Catéchisme de Sens le veut ainsi. Pourquoi, dira le Ministre, Xan-Xung a-t-il écrit à deux cents lieues du Royaume des choses qui ne sont point

dans un Catéchisme, dont nous nous moquons; a-t-il besoin de porter le jour de la raison dans l'esprit des gens qui croient au Catéchisme de Sens? si les choses incompréhensibles aux hommes ne peuvent entrer dans la tête, qu'il les croie au moins comme les charbonniers, qui ont le talent de croire ce qu'on ne peut comprendre.

Nous calmâmes les frayeurs du Chinois, & nous avions déjà marqué le jour de son union avec Lucrece, lorsque ma fille tomba malade. Nous consultâmes des Médecins, qui ordonnèrent les eaux de Spa. Je partis avec Xan-Xong & ma fille pour cette ville, où une foule d'Anglois capricieux, des malades imaginaires, vont chercher la guérison des maux qu'ils n'ont point. En moins d'un mois nous vîmes l'inutilité de ces eaux si vantées par les ignorants. La santé de Lucrece diminuoit chaque jour.

La Nature, si féconde, si libérale, auroit-elle mis, dans un méchant village du Pays de Liege, la source de la santé des hommes? Les Chinois si sages, les Persans si éclairés, les Turcs si raisonnables viennent-ils puiser la santé à la fontaine du Pouhon? Pensons mieux

de la Nature. Cette mere si attentive à nos besoins, si jalouse de notre conservation, a placé dans toutes les Provinces, des eaux minérales propres aux habitants de chaque climat. Celles de Spa, que des Médecins Liégeois, intéressés & ignorants ont acéréditées pour guérir l'imagination de leurs malades, ou pour blanchir leur ineptie, n'ont que la vertu commune de toutes les eaux minérales du monde.

De dix malades qui vont prendre les eaux de Spa, il y en a au moins huit à qui elle sont pernicieuses; il en est de la santé que procurent ces eaux, comme des fortunes que l'on fait dans les Indes. Deux cents périssent en allant la chercher dans le nouveau monde, on n'en parle point; un seul revient chargé de richesses en Europe; son état brillant fait du bruit, & l'on conclut étourdiment que tout le monde y fait fortune. J'ai tout examiné à Spa, je n'ai vu que des fots, qui croient devenir immortels en buvant pendant un mois quelques gobelets d'une eau amère; je n'ai rencontré que des Lords, des demi-Lords, qui descendoient avec empressement de leur voiture, & couroient dans



la méchante cubane d'un Libraire avare & vilain, pour y faire imprimer leur nom, leur sur-nom, avec leurs qualités primaires & successives. Que cette petite vanité de faire imprimer son sur-nom, est imbécille!

Si les eaux de Spa ne guérissent que dans la gazette de Liège (\*), le voyage de Spa est au moins miraculeux; l'exercice qu'il occasionne à des femmes, qui ne font que médire & jouer, allège ordinairement des tempéraments cassés d'oïveté, ou blessés de mollesse. Sans courir à Spa, que les Anglois choisissent quelque montagne de leur île, qu'ils la fassent applanir un peu sur les côtés, & qu'ils donnent à chaque de leurs Rôbifs un tonneau vuide; que le malade le roule du haut en-bas, du bas en-haut, dix fois le jour, cet exercice leur vaudra mieux que de l'eau claire.

Spa est situé dans un bassin étroit en-

---

(\*) Le plus détestable ouvrage périodique que je connoisse : chaque ordinaire fourmille de fautes contre le François; & quand un ordinaire est sans faute, c'est qu'on a copié mot pour mot la gazette de France & celle de La Haye.

touré de marais, de montagnes assez hautes; l'air resserré ne s'y renouvelle que lentement, & ce terrain bourbeux & humide ne peut être que funeste à la santé. Si les Anglois, si raisonneurs & si glorieux d'être conséquents, pesoient ces désavantages, ils iroient respirer l'air salubre de la Touraine; il leur en coûteroit moins sur les bords charmants de la Loire, où un peuple poli & élégant leur feroit les honneurs de la Nation; ils n'auroient pas le spectacle effrayant des charbonniers Liégeois & la mauvaise fumée de la houille, que l'Angleterre vient respirer une seconde fois dans le Pays de Liege.

Nous vîmes à Liege, où nous restâmes deux mois; nous tombâmes dans le temps des réjouissances qu'on faisoit pour le nouveau Prince de Liege, qu'une cabale de Chanoines avoit préféré au Prince aimable de Saxe.

Ces fêtes annoncées avec éclat, étoient des illuminations de nos villages de France. La Maison de Ville formoit une décoration Chinoise qui avoit l'air d'une toilette de coquette. Ce colifichet fut admiré par des gens sans goût, & sifflé des connoisseurs. La façade du Palais

étoit ornée d'une foire de figures, qui égaloit au moins les beautés des décorations du festin de Pierre, qu'étaient nos méchants Comédiens de campagne. Il n'y manquoit que les effigies de la Rapiere & de Ragozin, pour achever de donner une idée de la pompe théâtrale de ces histrions.

Le Chapitre étoit orné d'une porte triomphale, décorée d'un cordon de burettes & de *lavabo*, qui faisoit un effet singulier. L'image du nouveau Suffragant de Cologne (\*) en découpures, rehaussait merveilleusement ce portrait.

Les Notaires, les Procureurs, les Huissiers & les Avocats composant la Cour de l'Officialité, firent exécuter un feu d'artifice. Le théâtre représentoit le temple de la Justice. Thémis étoit au centre de l'édifice, entourée de cinquante plats d'étain (§), & ces plats figuroient

---

(\*) Le Révérend Evêque de Liege est Suffragant de Cologne. On lui donne généralement dans le pays l'épithète d'Altesse.

(§) On avoit mis exprès des plats. C'étoit une idée extravagante du peintre M. Gerard, dont la méchante moitié tient des mauvais propos sur les honnêtes gens qu'elle ne connoît point.

les Avocats composant la Cour de l'Officialité. Une balustrade garnie d'oïes & de dindons, représentoit de loin une mue à poullet; & rendoit ce spectacle singulièrement pompeux; le tout étoit superbement peint au balai par un Rubens du pays.

Une pluie, qui tomba pendant deux heures, déconomisa l'artifice, dont les talents de l'artiste & l'arrangement promettoient un spectacle brillant : l'artificier ne fut point payé, à cause que le corps honnête des Avocats de Liege prétendoit que cet homme devoit avoir des emplâtres contre la pluie.

Ces petites fêtes ne dissipèrent pas la mélancolie de Lucrece. Sa maladie augmentant de plus en plus, elle rendit l'ame entre les bras de Xan-Xung. Je retournai tristement en Touraine, où Xan-Xung ne voulut point me suivre. J'aime la France, me dit-il, Madame, & je l'aimerai toujours; mais je n'irai point m'exposer dans un Royaume, où le prix des hommes est sans valeur, & leur liberté sacrifiée au premier caprice d'un Intendant ou d'un Sénateur. J'ai trop à gémir de l'injustice d'un Magistrat que les Jésuites ont indisposé

contre moi ; mon crime est d'avoir offensé leur ordre , que sa tendresse indigne & aveugle veut conserver malgré les cris de la Religion , des Mœurs & du Royaume.

*F I N.*

THE  
JOURNAL OF THE  
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE  
VOLUME 31  
PART 1  
1901

1901

